



Les Cœurs Fendus

Roman

Suivi de

L'allégorie et ses différentes lectures

Camille Allard

Maîtrise en études littéraires

Maître ès arts(M.A)

Québec, Canada

© Camille Allard, 2014

RÉSUMÉ

Les Cœurs Fendus est l'histoire de deux esprits libres, La Pie et Aigle Noir, qui tentent d'affranchir leur peuple prisonnier de la forêt où il vit. Le seul moyen d'y parvenir est de rompre avec le règne tyrannique de la reine Chienne en contestant ses édits et en découvrant et en s'appropriant la sentimentalité et l'amour.

L'essai suivant porte sur l'allégorie et les multiples lectures qu'elle permet d'une œuvre. En effet, un texte de création n'offre pas nécessairement qu'une lecture linéaire, mais peut se diviser, sous l'effet de la figure allégorique, en une pluralité de sens donnée à l'interprétation du lecteur. Une toile de possibilités de lectures différentes s'empare alors des pages d'un roman ou d'un récit et, lentement, fil par fil, se découvre au lecteur, polysémique.

ABSTRACT

Les Cœurs Fendus is the story of two free spirits, La Pie and Aigle Noir, who try to liberate their people from the forest in which they are prisoners. To achieve that aim, they have to break off the despotic reign of the queen Chienne by violating her laws and discovering and appropriating themselves sentimentality and love.

The following essay is about the allegory and the numerous readings it permits of a literary work. In fact, a creation text does not necessary offer only a one-dimensional reading as it can divide, under the effect of allegory, in several interpretations given to the reader's understanding. A realm of possibilities then takes hold of the pages of a novel or a tale and, slowly, word by word, uncovers it to the reader.

Table des matières

RÉSUMÉ.....	III
ABSTRACT	V
Table des matières	VI
Remerciements.....	IX
LES CŒURS FENDUS.....	- 1 -
L'ALLÉGORIE ET SES DIFFÉRENTES LECTURES	- 143 -
Introduction	- 144 -
Prudence et le « combat dans l'âme »	- 149 -
Résumé	- 149 -
1.1 Allégorie de la morale selon Prudence.....	- 150 -
1.2 Les convictions bibliques à travers l'allégorie.....	- 152 -
1.3 Le « combat dans l'âme », allégorie militaire.....	- 154 -
L'extermination systématique dans Béatrice et Virgile	- 157 -
Résumé	- 158 -
2.1 De la littéralité à l'allégorie : première lecture à deux niveaux.....	- 159 -
2.2 Les « Horreurs » de l'Holocauste sous le voile de l'allégorie.....	- 161 -
2.2.1 Visiblement allégorique.....	- 161 -
2.2.2 Sous l'encre de la propagande	- 163 -
2.2.3 Variation sonore et néologisme.....	- 164 -
2.3 L'holocauste animalier.....	- 165 -
2.4 Persécution et réflexion humaniste	- 168 -
Les Cœurs Fendus en quatre lectures	- 173 -
Résumé	- 173 -
3.1 L'allégorie politique.....	- 174 -
3.1.1 À corps et âmes	- 174 -
3.1.2 « Nous pour vous et vous pour nous ».....	- 175 -
3.2 L'allégorie philosophique	- 177 -
3.2.1 Liberté et libéralités	- 177 -
3.2.2 L'autonomie utopique.....	- 179 -
3.3 L'allégorie sentimentale.....	- 180 -
3.3.1 Tribulations et obstacles.....	- 180 -
3.3.2 Les amours dangereuses.....	- 183 -

3.4	L'allégorie littérale : lecture pour adolescents et jeunes adultes.....	- 184 -
3.4.1	S'engager, un apprentissage	- 185 -
3.4.2	L'amour par la lecture	- 187 -
3.4.3	Question de fraternité	- 188 -
	Conclusion	- 191 -
	Bibliographie	- 195 -

Remerciements

Merci à Alain Beaulieu, mon directeur de maîtrise, qui a su tour à tour se faire encourageant, rassurant, sévère et critique. Merci de vos conseils, de vos suggestions, de votre sincérité, de votre patience. Merci pour vos nombreux enseignements!

Merci à Yann, Loïc et Nathan Allard ainsi qu'à Nathalie Brouard pour leur support, leur présence et leur confiance. Merci d'être les personnes que vous êtes!

Merci à Guillaume Routhier pour son aide, pour sa voix rassurante, pour ses sourires, pour son appui solide et son calme olympien; calme qui me fait parfois défaut...

Finalement, merci à Pierre Lapointe, chanteur-compositeur-interprète québécois, pour m'avoir inspirée, avec *La forêt des malaimés*, l'histoire des *Cœurs Fendus*, son ambiance à la fois glauque et légère, la naïveté et le sérieux de ses personnages. Merci!

« One for sorrow,
Two for joy,
Three for a girl,
Four for a boy,
Five for silver,
Six for gold,
Seven for a secret never to be told,
Eight's a wish,
Nine's a kiss,
Ten is a bird you must not miss,
Magpie. »

LES CŒURS FENDUS

roman

Prologue

Une toux sèche éclata dans la gorge de La Pie, assise près de moi. Elle se recroquevilla sur elle-même jusqu'à ressembler à un fœtus. Malgré mon épuisement, je réussis à pivoter suffisamment pour la saisir doucement et l'attirer vers moi. Son chapeau, identique au mien, était tombé dans une flaque d'eau sale et ses cheveux lui collaient au visage. Curieux contraste que ce halo blême entouré d'une corole sombre. Un sang noir, le sien, maculait son chemisier blanc et souillait le sol boueux du boisé. Elle mourrait dans mes bras. Mon amour mourrait sur moi.

J'avais longtemps cru, naïvement, que nous finirions par vivre notre amour pleinement. J'étais tellement persuadé que rien ne nous séparerait jamais, une fois sortis de notre prison. Je n'aurais jamais imaginé qu'il fut possible que nous ne quittions pas la forêt Fendue.

— Aigle Noir... Ils sont partis...?

Sa voix brisée me tira de nouvelles larmes. La Pie n'arrivait plus à ouvrir les yeux, ne le voulait plus. Je ne savais que lui répondre. Je craignais sa réaction devant le dédain des Cœurs Fendus, et elle était déjà si faible... J'aurais pu lui mentir : son état ne lui aurait pas permis de déceler la fausseté de mes paroles. Cependant, quelque chose dans le calme de son visage, dans l'attitude relâchée de son corps, me laissait croire que ma douce ne souffrirait pas de la vérité.

— Oui, ils sont tous partis, La Pie. Et ils nous ont laissés derrière.

Elle tenta de me faire face, en vain : elle ne pouvait plus se mouvoir. J'appuyai sa tête contre mon épaule et la pris dans mes bras. Adossé à un frêne, le corps rompu, je les regardais fuir. Leurs ombres me dominaient de toute leur noirceur. Cette aurore de novembre étendait son voile brumeux au-dessus du sol; aucun son n'émanait de la forêt, mis à part les pas fuyants des Cœurs Fendus. Une brise désagréable faisait danser les feuilles de l'arbre qui me surplombait. Plus rien de tout cela n'avait d'importance, désormais.

Je les regardais fuir avec mépris et plus ils s'éloignaient, plus je les haïssais. L'entrée forcée de la forêt Fendue n'était qu'un trou béant parmi les feuillus et les buissons, une cicatrice dans la verdure sèche du mois des morts. Les branches que j'avais abattues avec Les Cœurs Fendus gisaient çà et là dans un enchevêtrement incohérent.

Je resserrai mon veston et abaissai mon haut-de-forme sur mon front. La mine basse, le cou incliné, j'éclatai en sanglots. Mon seul amour était à l'agonie et me laissait sans recours, brisé. Je vis Loup Sans Couronne passer devant nous. Il nous lança un regard plein de pitié. Incapable de soutenir l'éclat glacial de mes prunelles, il détourna les yeux. Il était le premier que nous avons sauvé, mais comme les autres, plus que les autres, il nous oubliait déjà.

Je fis appel à mes dernières forces et réussis tant bien que mal à me lever. La Pie serrée contre moi, je me dirigeai vers les sentiers sombres de la forêt. La déserte ne me servait plus à rien : personne ne m'attendait plus de l'autre côté. J'allais errer jusqu'à ce que la mort emporte mon amour et que mes souvenirs se dissipent.

— Rappelle-toi, mon oiselle. Rappelle-toi le jour où nous avons décidé de les libérer...

Nous nous étions sacrifiés pour les aider à vaincre la peur qui les maintenait dans un état d'asservissement. Nous leur avons appris ce que nous avons découvert. Nous les avons menés à combattre leur terreur des sentiments. Nous leur avons même enseigné à être heureux, à vivre, à aimer. Grâce à nous, ils avaient vaincu la Chienne.

Ce n'était plus que du vent. Tant d'efforts fournis pour un abandon amer, tant d'espoirs déçus, pourris comme la forêt. Mes larmes glissaient sur mes joues gelées, se mélangeant au sang de ma douce qui m'avait éclaboussé.

Les prémices déclarées

Éléphants, rapides, nous bondissions entre les arbres à une allure folle! Nous parcourions les sentiers de la forêt sans les voir et des nuages de feuilles mortes se soulevaient derrière nous. Malgré le cadre bucolique qu'offrait le paysage montagnard de la forêt Fendue, je gardais les yeux fixés sur la petite peste qui me précédait. Voyant que je gagnais du terrain, elle accéléra en tirant la langue.

À seulement quatre foulées devant moi, La Pie sautillait, courait et me narguait tout à la fois. J'étais beaucoup plus grand et plus rapide qu'elle, mais sur les pentes escarpées de la montagne, il était évident que mon oiselle faisait preuve de plus d'endurance et d'agilité. Elle savait profiter de cet avantage pour rendre mon escalade plus ardue.

Ce jour-là, animée d'une espièglerie que je ne lui connaissais pas, elle se jeta sans crier gare entre mes jambes! Je tombai et glissai sur quelques mètres pour mieux me relever et me lancer à sa poursuite. Une fois suffisamment près de ma cible, je tendis le bras afin de m'en saisir. Mais la peste pivota sur elle-même et une motte de terre humide vint s'écraser sur ma figure. Elle s'enfuit en riant alors que je demeurai assis sur le sol, maculé d'une vase noire et nauséabonde. Je souris intérieurement : j'allais lui faire payer cette insolence!

C'était toujours ainsi lorsque nous courions au massif : elle faisait mine de me fracasser les os contre les arbres, je la poursuivais sans repos... Nous nous taquinions sauvagement jusqu'au sommet de la montagne. L'instant de cette escalade, nous redevenions des enfants insouciantes.

La Pie avait pris beaucoup d'avance et je ne la rattrapai qu'arrivé au pic. Juchée sur une souche, elle m'attendait, un sourire suffisant accroché aux lèvres, haletante.

— Eh! Aigle Noir! Qui est encore arrivée la première au sommet de la montagne, dis-moi? demanda-t-elle, narquoise.

— L'inégalable Pie moqueuse, bien entendu!

Elle se retourna en riant et marcha jusqu'à la pente rocheuse du massif, une dépression en pierres sédimentaires. Cette partie montagneuse de la forêt était

l'unique endroit où nous pouvions être seuls. Les autres Cœurs Fendus l'évitaient comme la peste.

Debout devant la mer de verdure qui s'étendait au pied du mont, La Pie aspira comme à son habitude une longue goulée d'air, la conserva quelques secondes dans ses poumons et l'expira lentement. Comme chaque fois, je fus hypnotisé par la noblesse qui émanait de sa silhouette méditative.

Nous nous assîmes en bordure de la pente rocailleuse, mes pieds ballants dans le vide, les siens ramenés sous elle. Je me permis enfin de la contempler : mes yeux glissèrent sur ses jambes, ceintes dans un pantalon noir, puis ses hanches. Enfin, son buste, dissimulé sous un chemisier blanc. Mon regard remonta le long de la veste sans manches noire qu'elle portait. Et il s'arrêta sur son visage. Je demeurai fixé sur ce dernier, retenant mes impulsions les plus soudaines. Une tension palpable secouait mon corps, le rendait rigide. Mes mains ne tremblaient pas, mais mon souffle s'accélérait, une sueur froide perlait à mon front, je salivais, mon ventre se crispait. Chaque parcelle de mon corps, de mon être, me faisait mal. Je sortis de ma torpeur en croisant le regard brun-miel de mon oiselle.

Je tendis la main vers La Pie, mais arrêtai mon geste avant de l'avoir touchée. J'avais une peur terrible de ce que je ressentais. Le simple fait de la prendre dans mes bras semblait un affront, une barrière à ne pas franchir. Et j'en avais pourtant tellement envie!

— T'as encore peur d'aimer, Aigle Noir?

— Oui. J'ai mal d'aimer.

— Moi aussi. On l'a déjà fait. On peut y arriver. C'est important.

— Je le sais bien. L'avenir des Cœurs Fendus dépend de...

— ...de notre amour.

Je me tus, intimidé. Je ne pouvais m'empêcher de plonger mon regard dans le sien, de me perdre dans son reflet. C'était une évidence, c'en avait toujours été une : nous nous aimions. Cependant, « aimer », dans la forêt Fendue, était interdit; les sentiments y étaient proscrits. Mais j'avais tellement envie de serrer La Pie contre moi! Je ressentais pourtant une immense terreur à la simple idée de le faire...

— Aigle Noir, je te mets au défi de me serrer dans tes bras.

Outré, je cessai de respirer quelques secondes. Son sourire carnassier était sans équivoque : elle osait insinuer que je n’y arriverais pas! L’insolente oiselle me défiait! Et comme un gamin, je me laissai convaincre par sa boutade. Lorsque le souffle me revint, je l’attirai à moi. Ainsi lié à elle, je n’avais plus mal. Mon corps se détendit, mes muscles s’assouplirent et le corps de La Pie s’emboîta parfaitement au mien. Je ne souffrais plus.

Nous demeurâmes figés dans cette position longtemps, nous appuyant l’un sur l’autre sans échanger la moindre parole. Le pire était à venir : nous devions aborder un dur sujet...

— Tu veux toujours le faire? Tu sais que se sera difficile. Tu sais ce que nous risquons. Je veux être sûre que tu es prêt. Apprendre aux autres Cœurs Fendus à éprouver des sentiments, à aimer, ça ne se fera pas en claquant des doigts! La Chienne, avec ses édits, sa campagne de terreur contre les émotions, sa hargne tyrannique... Elle ne sera pas facile à vaincre. Et puis il y a les Chiots...

— Oui, je sais, La Pie. Ne t’inquiète pas, je ne te trahirai pas. Cela m’est un acte impossible.

— Pourquoi?

— Je crois que c’est parce que je t’aime.

J’avais l’étrange impression qu’en prononçant ces mots, je marchais moi-même droit au gibet. Elle se retourna vers moi en souriant et me fit signe de la suivre.

— Tu en es certaine, La Pie? Au bosquet des *cypridium acaules*?

À nouveau, nous courions sur les pentes escarpées de la montagne, dévalant les gravats, téméraires. Tout en bondissant, mon oiselle m’expliqua qu’elle avait observé une habitude dans le comportement d’un Cœur Fendu, Loup-Sans-Couronne. Depuis quelques lunes déjà, il se rendait tous les soirs au bosquet des sabots de la vierge et se dissimulait parmi les fleurs délicates. Intrigué, je lui demandai de m’expliquer.

— Aigle Noir, réfléchis! Qui vit derrière ces taillis fleuris?

La réponse s'imposa, évidente : Blanche-Biche. Ainsi, Loup-Sans-Couronne ressentirait une attirance pour une tierce personne, ce qui entraînait en contradiction avec les édits de la reine Chienne. S'il était découvert, il encourait une mort assurée. Et pourtant, il prenait ce risque. C'est ce que La Pie voulait exploiter, je le devinais. Nous devons convertir au moins un autre couple de Cœurs Fendus afin de rallier les membres de notre peuple à notre cause. Un seul couple aimant leur semblerait marginal, voire faux; deux témoigneraient de la possibilité réelle d'aimer.

Comme nous atteignions le pied de la montagne, elle m'exposa ses observations. Depuis un moment, le Loup avait le regard vide, la mine terne et fatiguée; il semblait atterré et nerveux, sursautait au moindre bruit. Selon elle, il luttait en silence contre des sentiments qu'il ne comprenait pas. De tous les Cœurs Fendus, il était le seul chez qui elle avait remarqué de tels agissements. Il était donc, parmi tous les habitants de la forêt Fendue, celui sur lequel nous devions d'abord concentrer nos efforts. À cette pensée, je fronçai les sourcils : j'avais l'impression ténue que l'amour ne pouvait venir d'autrui...

— Comment comptes-tu t'y prendre?

— Tais-toi!

Nous venions d'atteindre le bosquet de fleurs. La Pie avait suffisamment décélééré pour se faufiler entre les fleurettes. Je la suivis, inquiet. Qu'allait-elle faire? Tapie au sol, elle pointa du doigt une forme sombre à quelques mètres de nous. Notre victime était au rendez-vous...

Loup-Sans-Couronne furetait silencieusement entre les *cypripedium acaules*, visiblement à l'affût. J'imaginai son regard scrutateur balayer l'ancre de Blanche-Biche, une cavité creusée à même le tronc d'un énorme bouleau argenté. Tout son corps, tout son être attendait qu'une silhouette gracile vienne errer dans les herbes encore vertes. Une seule pensée, probablement, animait son cerveau embrumé et le gagnait à la nervosité : allait-elle, ce soir encore, se montrer à lui?

La Pie, les bras ramenés autour de ses genoux, jubilait. Un air de ravissement teinté de vengeance marquait son visage barré d'herbes hautes; j'arrivais sans peine à le déceler. Je partageais son bonheur : un Cœur Fendu éprouvait des sentiments. Et je ne pouvais ignorer l'ironie de la situation : notre peuple se vantait de ne ressentir

aucune émotion, amoureuse ou non. C'était un joli pied de nez! Je me courbai sous les herbes folles, en attente moi aussi.

Un mouvement dans la pénombre fit sursauter la silhouette aplatie du Loup. En un bond silencieux, La Pie fut aux côtés du Cœur Fendu. Rapidement, elle plaqua sa main contre la gueule de l'autre et l'attira vers l'arrière. Surpris par cet élan vif de mon oiselle, je demeurai immobile quelques secondes, puis je me jetai sur le corps solide du Loup. Nous le trainâmes jusqu'au couvert des arbres, alors que Blanche-Biche quittait enfin son repère pour folâtrer entre les sabots de la vierge. Mis à part quelques coups de dents menaçants et de petits grognements, le Loup demeurait aussi silencieux que possible : sa situation était délicate.

— Alors, le prédateur, on est à la chasse au cervidé, ce soir?

Je souris à cette insinuation tout en tâchant d'immobiliser le Loup. Ce dernier tentait de se débattre sans faire de bruit, mais ses moyens pour quitter mon étreinte sans attirer l'attention de la Biche étaient limités. Il lui fallut quelques minutes avant de se résigner et enfin, ses muscles se détendirent et son corps s'affaissa entre mes bras.

— Qu'est-ce que tu veux, maudite pie voleuse! Et toi, l'aristocrate? Pourquoi vous venez m'emmerder?!

La mine sombre, l'oiselle leva le pied et l'appuya contre la gorge de Loup-Sans-Couronne. Il blêmit, manquant d'oxygène, mais n'eut aucun mouvement de fuite. Lorsqu'elle relâcha la pression qu'elle exerçait, La Pie souriait méchamment.

— Quoi, animal? Nous brisons tes plans pour la nuit ? Tu pensais mater jusqu'au matin? Tu n'oserais pas faire ça, Loup-Sans-Couronne : La Chienne l'interdit...

À la mention du nom de la reine, Loup-Sans-Couronne se figea. La Pie ricana un long moment avant de se renfrogner et de replacer son pied sur la gorge de sa victime. Je continuai à rire, amusé de la peur qui dansait au fond des prunelles dilatées du Loup. Il ramena ses jambes près de lui et contracta ses muscles pour éviter l'étouffement. Ses bras tremblaient sous l'effort.

— Tu as donc peur à ce point, pauvre louveteau teigneux? Tu as peur à ce point? Tu n'es qu'une loque. Tu ne trouves pas, Aigle Noir, qu'il a l'air d'une loque?

— Et encore, tu es gentille, très chère! J'aurais plutôt dit... Une brebis imberbe égarée au beau milieu d'un champ de mines.

— ... Vraiment? Tu en penses quoi, la loque?

Elle relâcha une fois de plus la pression et le Loup toussota, son visage cramoisi par le manque d'oxygène et la colère. Il posa sur ma douce un regard empreint de rage, mais qui devint rapidement douloureux. Puis, dans un sursaut :

— Parle moins fort, elle va t'entendre!

Encore une fois, affichant un air triomphant, presque pédant, La Pie eut un rire grinçant. Elle le tenait, il n'y avait pas de doute. Cependant, je ne comprenais pas pourquoi elle continuait à l'embêter de la sorte.

— T'es un chiot! Un sale chiot qui chiale après sa mère! Dans quel buisson elle a crevé ses eaux pour accoucher d'une larve pareille?

— Tais-toi! Parle moins fort, j'ai dit!

— Tu tournes autour de Blanche-Biche et tu n'as pas le culot de l'aborder!

— Tu la contemples secrètement tous les soirs et tu n'oses pas lui adresser la moindre parole... renchéris-je. Tu es d'un pathétisme décadent, Loup-Sans-Couronne.

Je ne suivais pas la logique de La Pie, mais ses provocations devaient mener à quelque chose. J'avais assez confiance en elle pour ne pas en douter. Cependant, nous étions en terrain glissant : c'était parce qu'il le voulait bien que le Loup demeurerait mon prisonnier. Il était bien plus costaud que moi, bien plus fort, aussi. Je sentis ses poils se hérissier avant qu'il ne reprenne la parole :

— Alors? Qu'est-ce que vous allez foutre? Me dénoncer à la reine? Lui dire que mes pulsions ont eu raison de moi? Que vous m'avez surpris à essayer de mater Blanche-Biche?

La Pie eut un premier sourire indulgent pour notre malheureuse victime. Plongeant son regard dans le mien, elle me fit signe de la suivre. Je traînai donc le Loup jusqu'à la lisière des arbres, suffisamment à découvert pour que nous puissions voir Blanche-Biche se mouvoir entre les fleurs. Sa jolie robe blanche flottait autour d'elle telle une corole d'orchidée.

Elle était belle, c'était indéniable. Si gracieuse, élégante et svelte qu'elle aurait pu être l'une des fleurs au milieu desquelles elle rêvassait. Je suivis le regard de notre

ami, qui se posa sur sa dulcinée diaphane. Ses yeux pétillaient et un léger sourire se dessinait sur ses lèvres. Je discernai le rougissement de ses joues et un bref murmure de bonheur força sa bouche. Je me retins de rire : personne outre mon oiselle n'avait remarqué cela?

— Nous n'irons pas te dénoncer, Loup-Sans-Couronne. Nous allons t'aider à l'aimer.

Éloignements

Mon matelas de branches d'épinette était inconfortable, comme toujours. La tête appuyée sur mes bras, le regard perdu et les pensées vagabondes, je sommeillais. L'aurore allait bientôt repeindre le ciel et je n'étais pas prêt. Frustré, je me levai et marchai d'un pas raide à ma fenêtre, un trou percé à même le tronc de mon arbre. Quatre mètres plus bas s'étendait une marée de feuilles mortes et de branchages tordus. Tableau triste que celui du plancher de cette forêt : d'une saison à l'autre, il ne changeait jamais. Je laissai errer mon regard entre les troncs voisins : gris, écorchés, recouverts de parasites et de champignons noirs. Tout me semblait si sombre. Les racines des feuillus pourrissaient dans le sol humide. Certaines d'entre elles arboraient des protubérances qui sécrétaient un liquide nauséabond. La forêt entière était malade.

Je me détournai de ce spectacle déprimant et me dirigeai vers ma vieille armoire. J'en retirai veste sans manche noire, chemise blanche, pantalon et chaussures noirs... Nous portions toujours les mêmes vêtements et affichions toujours la même image selon un édit strict de la reine. Aucun changement, jamais. Les Chiots veillaient à ce que cette règle soit appliquée à la lettre...

La Pie, Loup-Sans-Couronne et moi avons convenu d'un rendez-vous dès le lendemain de notre première conversation. Nous devions rallier le sommet de la montagne pour midi tapant. J'ignorais si le Loup se présenterait ou si nous serions obligés de l'y emmener de force.

Nous entrions dans la première phase de notre plan. La Pie et moi savions parfaitement que ce que nous nous apprêtions à faire était crucial. Il fallait que Loup-Sans-Couronne avoue ses sentiments. Nous devions le pousser à les vivre. Si un seul Cœur Fendu arrivait à faire cela, nous prouverions que la torpeur de notre peuple n'était pas insurmontable. Si nous échouions, si nous n'arrivions pas à aider Loup-Sans-Couronne, La Pie et moi signerions notre arrêt de mort.

Je bondis dans l'escalier circulaire menant à la base de mon arbre. Au sol, je pris une grande inspiration : même l'air de cette maudite sylve était vicié. Je crachai presque le contenu de mes poumons et me mis à courir. Je me dirigeais dans des

directions désordonnées, je courais pour m'égarer. J'avais envie d'être loin de cette forêt, mais je me refusais à la quitter seul. Je ne pouvais pas m'éloigner de La Pie. Pourtant, elle avait raison, cela devenait trop dangereux.

Je sautai par-dessus un ruisseau, l'âme brisée. Je sentis mon visage se contracter en un rictus amer alors que ses paroles me revenaient à l'esprit. Sans être blessants, ses mots m'avaient crevé le cœur :

— C'est possible, tu le sais! Il a la chance de le faire, pourquoi il s'en empêcherait, Aigle Noir ?

— Il a l'occasion d'être aimé de la femme qui hante ses rêves. Grâce à nous! Il ne nous trahira pas!

— C'est dangereux. C'est déjà malsain. Et ça va le devenir encore plus! On va passer notre temps à dissimuler nos sentiments. Il faut arrêter tout de suite. Pendant un certain temps, avant qu'on soit repérés, avant que ça dégénère. Tu sais que j'ai raison.

Je le savais très bien. Cela ne m'empêchait pas de souffrir. J'avais déjà passé la moitié de ma vie isolé dans mon arbre, les yeux fermés sur le monde, la bouche close et les membres paralysés par la peur. Je ne voulais pas retourner à cet état végétatif. J'avais besoin d'elle pour m'en empêcher; j'avais besoin de La Pie pour vivre! Et elle m'abandonnait.

Je pénétrai le couvert des feuillus, ralentissant mon allure jusqu'à marcher. Un sentier cahoteux tranchait l'humus du boisé, lui aussi recouvert d'herbes jaunies. Loin devant moi, au milieu d'une clairière, en hauteur dans un arbre, nichait une cabane de bois défigurée par les intempéries. La maison de La Pie. Je l'imaginai passant sa tête par l'ouverture qui simulait une fenêtre, m'envoyant la main en signe de bienvenue. Je rêvai de la voir descendre à toute allure pour m'enserrer dans ses bras, de l'entendre me dire qu'elle avait eu tort. Je me détournai de sa maison...

— Combien de temps cela va-t-il durer? lui avais-je demandé.

— Donne-nous jusqu'en novembre. Notre projet sera bien entamé.

— Novembre nous met à deux mois, mon oiselle.

— Faisons vite.

Je transportais son corps à travers la forêt Fendue, veillant à ce que sa tête conserve un angle normal. Plus aucun muscle ne tressaillait sous sa peau, plus aucun fluide ne circulait dans ses veines. Son épiderme avait la froideur du granit et l'éclat de la perle. Même morte, elle était belle.

J'essuyai le sang qui tachait son visage et échappai une larme. Je ne pouvais m'empêcher d'afficher un sourire acerbe face à l'ironie de notre sort. Un instant, je levai les yeux de sur son visage blême et cherchai entre les arbres le sentier boueux. Je m'y engageai difficilement, mes jambes me supportant à peine. Je trébuchais de plus en plus et mes genoux n'étaient plus que plaies ouvertes. Mon fardeau me pesait terriblement. J'avançais tout de même, le regard fixe, à travers le bois meurtri.

Il faisait de plus en plus frais dans la forêt. C'était d'autant plus évident dans les hauteurs de la montagne. Loup-Sans-Couronne humait l'air, nerveux. J'étais étonné et rassuré à la fois qu'il se fût présenté en avance à notre rendez-vous. Il devançait même La Pie, légèrement en retard.

Nous gardions tous les deux le silence, ne sachant que dire, que penser. Son regard demeurait fixé sur moi, inquisiteur. J'imaginai qu'il se demandait comment nous avions découvert les sentiments, comment nous allions les lui partager, les lui transmettre. Je levai les yeux au ciel en me rendant à l'évidence : je l'ignorais. Il fallait être deux pour s'aimer, et nous n'avions qu'un Cœur Fendu susceptible de se rebeller contre les édits de La Chienne. Blanche-Biche serait-elle capable d'en faire autant? Je secouai la tête et m'adossai à un arbre, mon chapeau glissant devant mes yeux.

Un bruissement dans les branchages me fit me redresser d'un bond. La Pie émergea d'un taillis sec, époussetant sa veste noire. De petites bardanes s'étaient accrochées à ses cheveux et ses vêtements. Cela m'arracha un rire léger. Elle se débarrassa des chardons et s'avança vers nous. L'animosité de La Pie avait disparu et elle souriait. Cela sembla rassurer Loup-Sans-Couronne. Je m'en méfiais : ce calme apparent cachait quelque chose.

Le Loup dansait d'un pied sur l'autre. Je crus qu'il était nerveux et fut donc étonné de constater qu'il n'en était rien. Il était excité à l'idée de vivre ses sentiments et était prêt à débiter le processus sans tarder. Je soupçonnai qu'il avait surtout hâte de révéler son amour à Blanche-Biche. Je me gardai d'exprimer mes pensées, de peur de faire éclater un nouvel orage.

— Comment vous allez m'aider?

— Oh! C'est simple, Loup! On va te faire parler!

Notre nouvel acolyte fronça les sourcils. Je tâchai de conserver un visage impénétrable malgré mon incompréhension. « Faire parler » ne me semblait pas une solution fonctionnelle. Nous avions imaginé des méthodes plus violentes, du moins plus percutantes, lors de l'élaboration de notre plan. En aucun cas nous ne devions écouter. La Pie attendait-elle des confessions, des secrets de sa part?

— On part en randonnée. Aigle Noir, ferme la marche!

Les retranchements

Nous marchions depuis trop longtemps sur les sentiers montagneux. Mes jambes me faisaient souffrir et je me sentais d'une humeur massacrant. Aucun de nous n'avait échappé une seule parole depuis notre départ. Mon regard se porta sur Loup-Sans-Couronne. De ses épaules crispées, des muscles de son dos tendus à travers sa chemise noire et de sa nuque raide émanait une frustration à peine contenue. Il était visiblement épuisé. Il menaçait de craquer à tout instant. J'étais moi-même blasé de cette promenade lente et inutile. J'avais l'impression qu'elle ne nous menait nulle part, et pour rien. La Pie, dans son entêtement à garder le silence, m'irritait au plus haut point. Son comportement était futile : pourquoi ne me disait-elle pas où elle voulait en venir?

Elle semblait particulièrement heureuse. Un voile de sueur couvrait son visage. Cela ne l'empêchait pas de nous offrir un sourire éclatant. Elle avançait péniblement, mais affichait pourtant un air satisfait de la situation. Cela ne faisait qu'ajouter à ma frustration. Après encore de longues minutes, elle se retourna vers nous et nous héla :

— Eh! Vous tenez le coup?

C'en fut trop pour Loup-Sans-Couronne. Sa colère éclata, sans préambule et tonitruante :

— Tu te fous de ma gueule, La Pie? On vient de marcher des kilomètres dans la montagne, sans rien se dire, pour que tu nous demandes si on tient le coup? Quand est-ce que vous me donnez le cours sur les sentiments?

Hébété, je le laissai cracher sa hargne, trop fatigué pour défendre mon oiselle. J'étais probablement aussi excédé que lui et je sentais qu'elle n'avait pas besoin que j'intervienne. De toute façon, je n'aurais rien pu dire : je ne comprenais pas le but caché de cette marche alpine et j'en voulais à mon oiselle de ne pas me le révéler.

— Qu'est-ce que tu racontes, Loup?

— Tu nous emmènes où, exactement? Aigle Noir n'a pas l'air de le savoir plus que moi! Aigle Noir! Dis quelque chose!

— Je ne puis rien te dire qui te rassurera, mon cher Loup-Sans-Couronne. Courage et haut les cœurs!...

Ma nonchalance eut un effet provocateur sur Loup-Sans-Couronne. Il reprit sa crise de plus belle, hurlant et crachant ses insultes au visage de La Pie, qui conservait un air calme et souriant. La rage du Loup augmentait de minute en minute et attisait la mienne. Son visage se crispait de fureur et ses yeux brillaient dans la lumière fade de fin de journée.

Lorsque sa colère atteignit son comble, je commençai à m'inquiéter. Je fis quelques pas dans sa direction, prêt à m'interposer au moindre signe d'agressivité physique. Je n'eus pas besoin d'intervenir : il se contentait de marcher en rond à toute vitesse, se retournant vivement vers mon oiselle chaque fois qu'il lui faisait dos. Imperturbable, elle le laissait déverser sa hargne. Je me surpris à grogner face à cette attitude immuable. J'aurais préféré qu'elle soit saisie d'effroi, qu'elle tremble, qu'elle demande mon soutien!

Soudainement, le courroux de Loup-Sans-Couronne sembla à son comble. Pris d'une agitation déchaînée, il gesticulait dans tous les sens, menaçant. Je me décidai à lui faire face, contenant ma propre frustration, levant mes mains en signe d'apaisement. Le Loup se raidit, ses lèvres retroussées sur une dentition carnassière. Je me figeai, puis m'apprêtai à bondir sur lui, porté par un élan de violence soudaine. Au même moment, La Pie prit enfin la parole.

— Qu'est-ce que tu attends de nous, Loup-Sans-Couronne? Qu'est-ce que tu veux? demanda-t-elle sur un ton doux et tendre.

Il se retourna vers elle dans une dernière explosion de rage.

— Je veux aimer Blanche-Biche et la chérir! Je veux être amoureux d'elle et je veux qu'elle soit amoureuse de moi! Je veux l'aimer plus qu'il le faut et je veux qu'elle m'aime autant que je l'aimerai! Je veux... je veux...! Oh non!

Le Loup plaqua pinça ses lèvres, soudainement conscient de sa faute. Non seulement avait-il fait preuve d'une grande sentimentalité, mais il l'avait crié de toutes ses forces. La Pie s'esclaffait devant la mine horrifiée de Loup-Sans-Couronne. Lentement, il laissa tomber ses bras le long de son corps. J'avais enfin compris les intentions de mon oiselle. Elle avait emmené notre victime aussi loin que possible du

village des Cœurs Fendus afin de le pousser dans ses derniers retranchements. À des kilomètres de notre peuple, le danger d'une quelconque délation était faible. Jamais les Chiots ne nous auraient suivis aussi loin. Je fus traversé par un frémissement de colère : c'était si simple et pourtant, je ne le comprenais que maintenant.

— Alors, Loup-Sans-Couronne? demanda La Pie en gloussant.

— Je déteste tes méthodes, La Pie. Vraiment!

Le Loup se laissa choir au sol, exténué. Un rire spasmodique secouait ses épaules. Ses traits se détendirent et il rit franchement avant de s'étendre complètement. Je le regardai un moment, nostalgique. J'avais vécu cette légèreté, ce plaisir d'être libéré des chaînes invisibles de La Chienne. Je toussotai, mal à l'aise. Son bonheur m'indisposait.

Mon regard croisa celui de La Pie. Elle me souriait, heureuse du succès de son entreprise. Je me détournai d'elle, tendu de frustration. Elle ne m'incluait pas dans ce projet qui était pourtant le nôtre et me tenait ignorant de ses actions. Je me creusais la cervelle autant que Loup-Sans-Couronne, sans les mêmes résultats.

Je marchai sous le couvert des arbres gris et m'assis sur la terre froide, mon chapeau sur les yeux. Le soleil déclinait dans le ciel et le temps se rafraîchissait. Nous allions devoir dormir à la belle étoile.

J'entendis des pas se rapprocher derrière moi. Loup-Sans-Couronne, les bras chargés, apportait du bois sec. Son air paisible contrastait avec ses traits tirés. Derrière lui venait La Pie, deux pierres de silex dans les mains. Je m'activai, conscient qu'il nous fallait installer notre camp avant que la nuit ne tombe. J'arrangeai des branches d'épinette autour du cercle que nous avions délimité pour le feu. Nous partageâmes quelques provisions, puis, sans nous consulter, nous nous couchâmes.

Le Loup s'endormit presque sur-le-champ et ses ronflements rythmèrent ma respiration. Je fermai les yeux, prêt à sombrer dans le sommeil, lorsque j'entendis une petite voix :

— Tu es furieux contre moi, Aigle Noir?

— Oui, tout à fait.

— Arrête, ne sois pas fâché!

— Oui. Tu le mérites amplement. Laisse-moi dormir, maintenant. J'ai besoin de sommeil après une journée de marche en montagne. Dors.

— Tu veux pas parler?

— À demain.

— Aigle Noir!

— J'ai dit à demain.

— Ce que tu peux être grognon!

À l'aube révoltée

Je me réveillai en sursaut alors que la lune était déjà haute. Quelque chose avait changé dans l'atmosphère de la forêt : elle était plus lourde, plus menaçante. Je me levai d'un bond et appelai mes deux compagnons.

Loup-Sans-Couronne, déjà sur le qui-vive, ratissait le sol autour de nous, comme pour sécuriser notre campement. Je lui fis signe d'arrêter : c'était inutile, nous étions déjà en danger. Je sentis ses yeux se poser sur moi et tentai de le rassurer. Je lui mentis en disant que rien ne pouvait nous arriver à cette distance du village.

La Pie se glissa à mes côtés. Je distinguais à peine sa silhouette dans les ténèbres épaisses de la nuit. Loup-Sans-Couronne se rapprocha de nous, alerte. À un signe de ma part, nous nous accroupîmes. Ainsi dissimulés, nous étions des proies moins faciles. Nous nous séparâmes afin de repérer l'intrus.

Je me précipitai dans la forêt, cherchant une silhouette quelconque, une odeur particulière, un son inhabituel. Alors que je me trouvais à une distance de sept troncs de notre campement, une angoisse poignante me saisit à la gorge et me procura des sueurs froides. Je retournai en quatre enjambées devant le feu éteint et sifflai mes compagnons. Une odeur rance reconnaissable entre toutes m'avait alerté.

Alors que Loup-Sans-Couronne émergeait de la forêt, une silhouette sombre le happa, l'envoyant bouler quelques mètres plus loin. Se relevant d'un bond, mon compagnon ne se laissa pas déstabiliser par cette attaque surprise. Je le vis prendre un élan et enfoncer son poing dans le ventre d'une masse noire informe. Celle-ci émit un glapissement sonore. Il n'y avait plus de doute possible : les Chiots nous avaient traqués.

Un glissement sur ma droite me fit me retourner juste à temps pour amortir une charge m'étant destinée. Poussé vers l'arrière, je dus tendre tous mes muscles afin de résister. Mon assaillant riait à en perdre haleine. Son rire aigu et constant déchirait la nuit. J'étais aux prises avec un véritable détraqué : Chiot Blanc. Il exerçait une forte pression sur mes poignets, les renversant vers l'arrière. Je ne me défendais plus, me contentant de conserver mes articulations indemnes.

Un son d'os cassé ainsi qu'un glapisement douloureux résonnèrent dans l'air nocturne et me glacèrent le dos. Du coin de l'œil, je distinguai La Pie évitant un coup de poing. Elle secouait vigoureusement sa main : les jointures étaient couvertes de sang. La forme noire lui faisant face s'essuyait une partie du visage. Tâtant son nez cassé, elle cracha et échappa un juron. Le Chiot respirait bruyamment par la bouche et gémissait.

— Mon museau! Mon museau!

— Assez!

Je sursautai lorsque mon agresseur cessa de rire au commandement de la voix aigre et dure qui éclatait entre les arbres. Chiot Blanc relâcha son étreinte sur mes manchettes et recula de quelques pas. Les autres Chiots firent de même. Je dénombrai six ennemis: cinq Chiots et... la reine Chienne.

Je me redressai, puis m'inclinai, imité par La Pie et Loup-Sans-Couronne. Il n'y avait aucun respect dans ce salut protocolaire, seulement une obligation. La Pie se racla la gorge en se trémoussant.

— Bonsoir, Votre Altesse Royale La Chienne.

La reine se tenait droite dans la pénombre. Nous devinions son faciès horrible dans la pâle lumière de la lune. Elle approchait lentement, consciente de notre horreur. Une aura de ténèbres l'entourait et un sourire sadique fendait ses lèvres. Elle semblait prête à fondre sur nous comme un prédateur sur sa proie.

J'étais terrifié. Malgré la distance, malgré l'attention que nous avions mise à ne pas ébruiter notre départ dans la montagne, la reine nous avait retrouvés. Je fis un pas vers l'arrière, le cœur affolé. Je ne savais comment réagir. Ma conscience me criait d'abandonner La Pie et Loup-Sans-Couronne à leur triste sort; mon âme me hurlait de les protéger. Dans cette cacophonie mentale, je demeurai interdit, mais je sortis de ma torpeur lorsque la reine fut nez à nez avec moi.

— Aigle Noir, vous vous êtes éloignés du village sans ma permission!

La Chienne avait craché sa fureur à mon visage. Tétanisé, je dus reprendre mon souffle.

— Nous sommes partis chasser... La Pie et moi... Loup-Sans-Couronne traquait également dans la montagne. Nous avons joint nos forces afin d'augmenter nos chances de relever des pistes. Nous sommes allés plus loin que nous le croyions. Je...

— Tais-toi, immonde menteur!

La reine me gifla sans autre forme de procès. Je détournai la tête sous le choc, expirant tout l'air de mes poumons, surpris. Je portai par réflexe ma main à ma joue et le contact d'un liquide chaud me perturba. Mon sang suintait d'une entaille : La Chienne m'avait griffé. Chiot Blanc gloussa derrière moi.

La Pie me fixait, le regard rempli d'une haine brûlante. J'espérai qu'elle ne ferait aucun mouvement. Mon oiselle conserva un air placide, quoique je distinguais le tremblement furieux de ses mains. Je refis face à la reine et murmurai une excuse. J'étais mortifié.

— Je rejette tes excuses, Aigle Noir. Tu seras puni demain matin aux premières heures du jour. Loup-Sans-Couronne, avance-toi.

Le Loup fit quelques pas vers la reine, tête baissée. Lui qui était si fort et si droit, lui que le village disait si courageux, paraissait molasse et froussard face à la silhouette rachitique de la reine. C'était comme si une force invisible lui avait retiré sa colonne vertébrale. J'éprouvai de la tristesse pour lui lorsque la reine le gratifia du même traitement que moi. Trois sillons traversaient son visage de l'œil gauche à la commissure de ses lèvres, laissant une coulée écarlate avaler ses traits. Loup-Sans-Couronne n'eut d'autre réaction que celle de se retourner, penaud, et d'aller se poster aux côtés de La Pie. Les Chiots grognaient leur approbation face aux traitements de la reine. Menaçants, ils claquaient des dents, nous dévoilant leurs canines. Chiot Blanc se laissa emporter et mordit Loup-Sans-Couronne. Ce dernier n'esquissa aucun mouvement pour éviter les crocs de la brute.

— La Pie, avance, laissa tomber la reine.

Je craignais que La Chienne ne marque de la même manière le visage pur de mon oiselle. Comme notre régente ouvrait à nouveau la bouche, je me plaçai devant elle, dérobant La Pie à ses yeux. J'avais agi consciemment, sachant que les conséquences seraient terribles, mais je me refusais à voir celle que j'aimais souffrir.

La reine grogna une insulte à mon endroit, mais je ne bougeai pas. Je demeurai campé sur mes pieds, immobile, le cœur battant la chamade. Je tenais tête à l'autorité de la forêt Fendue, je tenais tête à la reine des Cœurs Fendus. J'étais déjà presque passible de peine de mort. Un lourd silence nous enveloppa tous. Puis, dans un hurlement terrible, La Chienne m'ordonna de m'enlever de son chemin. Je refusai. Je sentis les Chiots converger vers moi, prêts à se saisir de moi et à m'exécuter. La reine leur intima l'ordre de ne pas bouger.

— Aigle Noir, cherches-tu la mort? Elle pourrait bien venir plus vite que tu ne crois! Aigle Noir! Obéis aux ordres de ta souveraine! Aigle Noir!

La Chienne hurlait mon nom avec hargne. J'allais lui offrir à nouveau mon refus lorsqu'une main légère se posa sur mon épaule. La Pie passa à ma droite, imperturbable. Elle fit face à la reine et lui tendit la joue.

— J'attends avec impatience votre fureur, ô ma très précieuse reine illuminée!

Elle avait craché cette phrase comme du venin aux yeux de La Chienne. D'abord hébétée, La Chienne resta de marbre. Puis, lentement, son visage se congestionna et devint l'image même de la rage. Ses lèvres se retroussèrent, ses yeux brillèrent de colère, ses joues prirent une teinte d'incarnat. Elle porta sa main aussi loin qu'elle le pouvait derrière elle. Je retins mon souffle lorsque son hurlement terrifiant fit trembler la forêt. J'expirai par à-coups quand la gifle survint. Je ne pus retenir un cri étouffé au moment où, du revers de la main, elle blessait mon oiselle à l'autre joue.

Je sentis Loup-Sans-Couronne tressaillir et le vis avancer de quelques pas. La reine l'arrêta d'un seul regard. La Pie gisait au sol, une main appuyée sur sa joue droite. Un flot de sang glissait jusque dans son cou. Je m'accroupis près d'elle, désespéré. Je n'avais pas su la protéger. Voyant que je prenais soin de La Pie, La Chienne me poussa d'un coup de pied sur l'épaule. J'atterris aux pieds de Chiot Blanc, qui se fit un plaisir de m'enfoncer son poing dans l'estomac. Mes poumons se vidèrent instantanément et je cherchai mon air, paniqué.

— Qu'aucun de vous ne lui vienne en aide. Je veux vous voir demain matin devant le grand chêne pour votre jugement. Je veux que votre châtiment soit public, que les peuple des Cœurs Fendus soit témoin de votre punition. Et je veux que les plaies de

cette pauvre idiote suintent comme les arbres de cette forêt! Qu'elle arrive à son procès avec les marques de ma justice sur le visage! Me suis-je bien fait comprendre? Ou dois-je vous rappeler ce qui est arrivé à Lièvre et Haze?

Ni Loup-Sans-Couronne ni moi ne répondîmes. Nous laissâmes la reine tourner les talons et disparaître dans la noirceur de la nuit avec ses sbires. Je n'attendis pas que le son de leurs pas se soit évanoui pour me traîner jusqu'à mon oiselle. Je me penchai sur elle et tamponnai ses joues avec les manches de ma chemise; ma respiration sillait toujours. Les griffures de sa joue droite ne posaient aucun problème; par contre, celles de la gauche étaient profondes et longues. Elles laisseraient des cicatrices.

— Aigle Noir, commença d'une voix attristé Loup-Sans-Couronne, il y a un ruisseau un peu plus loin. On pourra y nettoyer nos plaies et les siennes plus facilement.

— D'accord, je te suis, mon ami. Tu peux nous y mener.

Nous avons désinfecté nos blessures du mieux que nous le pouvions et nous nous étions attardés sur celles de mon oiselle. Je savais qu'au matin, nous servirions d'exemple. La reine ordonnerait de nous faire écarteler, à moins que nous ne trouvions rapidement une parade.

Notre alliance était rapidement devenue dangereuse pour chacun de nous. Il nous fallait sauver notre peau.

Je marchais en tête, l'esprit agité. J'avancais par automatisme, comptant mes pas afin de demeurer conscient. J'étais fourbu, courbatu, mes épaules m'écrasaient et me brisaient le dos. La faible lueur du soleil naissant me blessait les yeux. Le cœur abîmé par la froide morsure de la honte, je continuais à mettre un pied devant l'autre, sans m'arrêter. Je veillais à ce que mes deux compagnons me suivent, mais n'osais pas leur adresser la parole.

Lorsque je croisais, par-dessus mon épaule, le regard distant et amer de La Pie, je songeais que nous avions la même escarre au cœur. Quand c'était celui de

Loup-Sans-Couronne que mes yeux traversaient, un élan de pitié s'emparait de moi. Lorsque je songeais à la reine, mon acrimonie glaçait mon sang dans mes veines et une bouffée de haine m'envahissait. C'était une exécution terrible, toute dirigée vers La Chienne et ses lois ridicules, contre ses sbires cruels, contre son règne, contre son existence même.

La peur des sentiments qu'elle dictait à notre peuple le détruisait lentement. La forêt mourait avec nous d'une même maladie de cœur. Elle était aussi rongée que nous l'étions, aussi affaiblie. Les Cœurs Fendus étaient trop liés à ce breuil pour qu'il ne les entraîne pas dans son trépas. Mes réflexions me portaient peu à peu à la seule solution envisageable, la seule qui pouvait libérer les Cœurs Fendus de leur destin funeste. Nous devons quitter la forêt Fendue.

Je cessai de marcher. J'entendis Loup-Sans-Couronne trébucher en imitant mon mouvement. La Pie vint se placer à côté de moi, inquisitrice.

— Allons-nous réellement obéir à cette chienne? dis-je en me retournant.

— La Chienne... me reprit Loup-Sans-Couronne.

— Nous ne pouvons pas nous présenter devant le grand chêne. Cela est inconcevable. La reine nous jugera coupables d'impolitesse, d'insubordination, d'arrogance et elle nous punira.

La Pie demeurait silencieuse. Un changement d'attitude chez elle me fit croire qu'elle comprenait où je voulais en venir. Sous la pâle clarté de l'aurore, je devinais plus que je ne voyais ses traits figés sur des pensées perplexes. Loup-Sans-Couronne émit un grognement sourd.

— Si je te comprends bien, Aigle Noir, tu proposes qu'on ne se présente pas devant le grand chêne.

— C'est bien cela. Je suggère que nous nous débarrassions de l'autorité de La Chienne dès maintenant, en ne lui obéissant plus. Nous devons assurément demeurer cachés et faire profil bas, mais peut-être qu'ainsi nous forcerons un effet d'entraînement chez les autres Cœurs Fendus.

La Pie émit un petit rire et m'envoya son coude dans les côtes. Elle semblait fort amusée de mon idée, mais ne s'y opposa pas. Loup-Sans-Couronne croisa les bras sur son torse et renifla.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait? demanda-t-il. On se rend au village, on va chacun chez soi, on dort jusqu'à ce que le soleil soit à son zénith et on attend la mort à notre réveil? Tu sais qu'elle va envoyer les Chiots à nos trousses, hein? Et tu sais qu'ils n'aspirent plus qu'à nous tuer, hein?

— Je songeais plus précisément à ne pas nous préoccuper de La Chienne, ni de sa vengeance outre mesure. Faisons comme si elle n'existait pas. Ce sera le meilleur moyen de prouver qu'elle ne peut rien contre nous. Si nous assurons mutuellement nos arrières, tout se passera bien. Et nous pourrons convertir les Cœurs Fendus à notre cause. Et ultimement, nous quitterons cette forêt maudite.

Cette fois, je cherchai un accord dans les yeux à demi clos de mon oiselle. Ce serait dangereux, mais c'était le seul moyen d'accéder à nos aspirations, d'être cohérents dans nos actions. Si nous ne pouvions convertir la Chienne, nous pouvions convertir les Cœurs Fendus. Il fallait les sauver.

— Et tu penses quitter la forêt comment? m'interrogea La Pie. Par où? Personne n'y est jamais arrivé!

— Quelqu'un a-t-il déjà tenté le coup? Nous trouverons un moyen de créer un sentier à travers ses branchages. Pour l'instant, liguons-nous contre la reine et faisons-lui face. Cela devait intervenir plus tard dans notre plan, mais il est préférable d'agir maintenant.

— Et les Chiots! s'inquiéta Loup-Sans-Couronne. T'en fais quoi des Chiots! Merde! Aigle Noir! Ils vont nous tuer!

— Je crois, mon ami, que nous n'aurons pas d'autre option que de nous en débarrasser définitivement.

La Pie expira lentement, baissa la tête et gratta le sol du pied. Puis, elle se redressa complètement : sa détermination était revenue, son âme combattive habitait à nouveau son corps menu. Elle m'adressa un sourire en coin; sa blessure la fit grimacer. Loup-Sans-Couronne posa sa main sur mon épaule en signe d'assentiment. Je me retournai et repris ma marche. Les deux autres m'emboîtèrent le pas. Nous arriverions bientôt au village et irions dormir chacun dans notre demeure, le cœur battant, et l'esprit rebelle.

— Aigle Noir, La Pie, qu'est-il arrivé à Lièvre et Haze? demanda soudainement Loup-Sans-Couronne.

Mal à l'aise, je jetai un regard vers La Pie. Elle avait relevé la tête en une moue de défi. Son menton pointait vers l'avant, comme accusateur.

— La reine les a torturés et violentés jusqu'à ce qu'ils avouent leur péché mortel : ils s'aimaient. Puis, elle les a tués. Lentement. L'un en face de l'autre.

Loup-Sans-Couronne émit un rire grinçant.

La dualité

J'entamai la montée avec difficulté. Mes pieds glissaient dans la coulée; je tombai à maintes reprises et me relevai à chaque fois, animé par l'énergie du désespoir. L'orage de la veille avait laissé des nappes d'eau éparses, toutes recouvertes d'une mince pellicule de glace. La brise du mois des morts soufflait de plus belle. Elle me transperçait les os et broyait mes muscles! Mes yeux pleuraient de froid. Je ne sentais plus ni mes doigts, ni mes pieds.

Heureusement, ma mie ne souffrait plus de l'air glacial. Je fixais mon regard sur la blancheur de son front et je humais les derniers effluves du parfum de sa peau encore douce.

Je posai un baiser sur la joue froide de mon aimée et je continuai mon escalade, lentement, précautionneusement, afin de ne pas échapper mon trésor.

L'aube s'était levée depuis fort longtemps lorsque je passai mes pieds par-dessus mon matelas de branches. Je m'étirai en bâillant, glissai hors du lit et me rendis à mon armoire. J'enfilai pantalon et chemise, délaissai ma veste sans manche et posai mon haut-de-forme sur ma tête. Puis, je me chaussai, prêt à me dégourdir les jambes.

Je courais depuis un bon moment lorsque j'arrivai à la cabane de La Pie. Elle se tenait assise au pied de son arbre, un panier miteux rempli de pommes de pin sur les genoux. Elle m'en lança une comme j'arrivais à sa hauteur. Je la mangeai immédiatement, affamé que j'étais.

— Des problèmes? m'enquerrai-je.

— Pas encore. Loup-Sans-Couronne?

— J'ignore comment il se porte : je viens tout juste de me réveiller.

Nous demeurâmes silencieux un moment. Je sentais La Pie inquiète, aussi allais-je me proposer à vérifier l'état de notre compagnon lorsqu'on nous héla brutalement. J'eus un sourire sans joie en voyant l'horrible faciès d'un Chiot traverser le champ au beau milieu duquel était planté l'arbre de La Pie. Sa démarche lourde et agressive ne laissait rien présager de bon.

Je tentai de l'identifier alors qu'il se dirigeait vers nous, mais cela était peine perdue : ils étaient tous physiquement identiques. Seuls certains traits de caractère les différençaient.

La Pie se leva. Les bras croisés devant sa poitrine, le visage tendu, elle affichait une attitude fermée. Je l'imitai, légèrement intimidé par la large stature du Chiot. Il avançait en roulant les épaules, les jambes écartées, en déséquilibre constant. Il ne marchait pas : il enfonçait les troncs d'arbres lui servant de jambes dans le sol mou. Ses mains de molosse menaçaient de nous briser la nuque.

Je blêmis en voyant de l'écume luire à la commissure de ses lèvres. Un seul des Chiots était connu pour être porteur de la rage : Chiot Blanc, le détraqué... C'était le plus imprévisible des suivants de la reine. Le plus hargneux et le plus fou, également. Il s'immobilisa à seulement quelques mètres de nous, les jointures de ses grosses pattes blanchies par la pression de ses poings fermés.

La Pie, laconique, le salua.

— J'devrais t'tuer tout d'suite, La Pie. Toi aussi, Aigle Noir. Ce s'rait réglé et la reine aurait pu à vous blairer.

Un spasme de dégoût m'agita : une bruine d'écume s'échappait de sa gueule béante lorsqu'il parlait. J'émis tout de même un rire sarcastique, ce qui ne parut pas lui plaire.

J'eus à peine le temps de me lancer sur ma gauche pour éviter l'étreinte de ses doigts meurtriers. Roulant sur le côté, je me remis sur mes pieds avant que l'autre ne me charge. J'arrivai *in extremis* à éviter un crochet du droit massif, mais ne put empêcher l'animal de me saisir de l'autre main et de me meurtrir l'épaule. Ses ongles sales s'enfonçaient dans mes muscles et cherchaient mes nerfs. Je me pliai sous l'atroce douleur de ce traitement et je criai lorsqu'un pouce trouva un tendon.

Alors que je défaillais, un bruit sourd résonna derrière la tête du monstre. Ce dernier écarquilla les yeux de surprise sans toutefois sembler réaliser la douleur procurée par le choc. Il lâcha un instant la pression, mais resserra soudainement sa prise sur mon épaule, comme pour reprendre ses esprits. J'échappai un long gémissement, impuissant.

Je devinai plus que je ne vis La Pie bondir et rompre une énorme branche, grise de pourriture, sur le crâne de mon opposant. Cette fois, Chiot Blanc me laissa choir sur le sol et se retourna vers l'oiselle. Un direct précis sur l'arête du nez calma le feu obstruant les larges prunelles du sbire de la reine. Il tituba vers l'arrière en secouant la tête, son énorme main couvrant une partie de son visage ensanglanté.

— J'ai décidé d vous tuer, laissa-t-il tomber en expirant fortement par le nez.

Un nuage de sang se répandit sur le sol à ce geste.

— Eh bien, Chiot Blanc! Tu aurais pu le taire et nous l'aurions compris! raillai-je tout en massant mon épaule blessée.

Chiot Blanc grogna et tenta d'essuyer l'écran visqueux qui couvrait son visage. Il ne réussit qu'à l'étendre sur l'ensemble de son hideuse figure. Son nez était visiblement cassé. Je jetai un coup d'œil sur La Pie : elle frictionnait son poignet droit. La branche morte gisait au sol, en deux morceaux effilés.

Je me retournai vers Chiot Blanc. Il nous massacrerait si nous lui en laissions l'occasion. Or, le seul moyen de nous en débarrasser, nous le connaissions. Une angoisse sordide s'empara de moi. Allais-je avoir le courage d'en finir avec lui? Puis d'en finir avec les autres Chiots ?

Je sortis de ma torpeur au moment où Chiot Blanc fonçait sur La Pie. D'une poussée de ses grosses mains de molosse, il l'envoya rouler par terre. La Pie lui jeta un regard haineux : sa blessure au visage s'était rouverte. Je ramassai un morceau du bois pourri et m'interposai entre le monstre et ma douce. Une nuée d'écume flotta jusqu'à moi. Je secouai ma chevelure pour m'en débarrasser.

Allais-je avoir le courage de faire face au silence de la mort? Serais-je assez fort pour tenir tête à une reine, ses sbires et leur idéologie?

Chiot Blanc porta ses mains vers l'avant, ses doigts recourbés en serres acérées. Il se lança vers moi, son faciès ensanglanté déformé par la colère. J'esquivai, le cœur battant.

Allais-je réussir à affronter le regard vide d'un mort? Une communauté endoctrinée méritait-elle d'être sauvée?

Chiot Blanc se mit à sauter d'un pied sur l'autre, sorte d'esquisse de danse bestiale. Je sentis mes muscles se tendre malgré moi sous ma peau. J'attendis le prochain mouvement de mon opposant. Ce dernier secoua la tête brutalement; une traînée d'écume rosée vola en tous sens. Il fondit sur moi et je ne voyais plus que lui : le monde autour avait disparu.

Je cessai de réfléchir et me campai solidement sur mes jambes. D'un coup de hanche énergique, je me donnai un élan et enfonçai la ramure talée dans la face ahurie du Chiot. Le rameau céda, se brisant en milliers d'échardes dans le visage rougi de Chiot Blanc. Dans un craquement d'os horrifiant, je sentis la branche pénétrer le squelette de mon opposant. Un poids énorme me submergea : le corps inerte de Chiot Blanc tombait sur moi. Je reculai et échappai mon arme ainsi que le cadavre du Chiot. Il s'effondra sur le sol dans un bruit mât.

La Pie était toujours étendue sur l'humus de la forêt Fendue, sa blessure saignait peu, mais la chair était à vif. Elle fixait sans émotion Chiot Blanc et son crâne défoncé. Je l'observai longer des yeux le corps du suivant de La Chienne. Ils analysaient l'inertie, la mort, le tort, peut-être. La Pie se releva enfin. Nous nous regardâmes longuement, aussi choqués l'un que l'autre.

— Et là? me dit-elle. Je... je sais plus rien. Qu'est-ce qu'on fait? Qu'est-ce qu'il faut faire? Je...

Elle semblait désemparée, apeurée même. Je l'attirai vers moi, la serrai dans mes bras et déposai un baiser sur son front. Elle s'abandonna contre moi. Nous restâmes ainsi longtemps, enlacés pour ce qui me semblait être l'éternité. J'aurais souhaité que le temps s'arrête, mais un bruit nous fit sursauter. Je me retournai, faisant mur devant La Pie. C'était Loup-Sans-Couronne. Il semblait euphorique malgré sa respiration haletante et la sueur qui recouvrait son visage.

Je le vis nous dévisager, son sourire s'élargit davantage. Son regard tomba ensuite sur Chiot Blanc. Loup-Sans-Couronne écarquilla les yeux, sa bouche se referma, puis s'entrouvrit sur un silence criant. Ses épaules s'affaissèrent et il inspira profondément, ferma les yeux et nous regarda à nouveau :

— Bon, on l'met où, celui-là?

Nous avons enterré le corps de Chiot Blanc au pied de la montagne, dans un endroit qu'aucun Cœur Fendu ne fréquentait. Je n'avais pu me résoudre à ne pas lui ériger une croix en bois. Je savais que sa tombe serait plus repérable ainsi, mais j'y avais tenu. La Pie et Loup-Sans-Couronne ne s'y étaient pas opposés.

Nous étions tous les trois alignés devant la terre fraîchement retournée. La Pie et moi tenions nos hauts-de-forme devant nous, têtes baissées, alors que Loup-Sans-Couronne croisait les bras derrière son dos dans une attitude faussement solennelle.

— Quelqu'un doit dire quelque chose ? questionna La Pie avec un semblant d'aplomb.

— Eh ben, non.

La réponse de Loup-Sans-Couronne tomba, nette et claire. Il se balançait d'avant en arrière, ses doigts s'agitaient rapidement dans son dos, il tapait du pied...

— Quoi, qu'est-ce que t'as, Loup-Sans-Couronne ? s'écria La Pie.

— C'est juste que... J'comprends pas trop. D'accord, on a creusé un trou pour le Chiot, on est là, sérieux, à lui rendre hommage... Mais ça colle pas.

— De quoi s'agit-il, Loup-Sans-Couronne ? demandais-je.

— C'était un ennemi. Pourquoi est-ce qu'on se préoccuperait tant de la mort d'un ennemi? C'était Chiot Blanc! Il voulait vous tuer! Tous les deux! Il ne mérite pas qu'on lui rende ces honneurs.

Je demeurai silencieux, ne sachant que répondre. J'étais coupable de la mort de Chiot Blanc, je porterais probablement les remords de celles d'autres Chiots. Je me sentais honteux.

Loup-Sans-Couronne me fixait et ses sourcils formaient un arc soucieux. La Pie, l'air maussade, avança vers moi et prit ma main dans la sienne. Je la regardai, elle me sourit, je soupirai.

— J’ai tué, Loup-Sans-Couronne. J’ai volé une vie et cela m’affecte.

— Je sais bien et c’est une preuve...de... Comment tu dirais ça, toi? D’humanité! Mais il faut qu’on soit réalistes : on ne pourra pas faire les mêmes cérémonies aux... aux autres qui voudront nous empêcher... d’aimer.

— Celle-là fallait la faire, déclara La Pie avec aplomb. Il fallait qu’on assume cette mort-là.

Nous nous tûmes : nous étions d’accord sur ce point. Je me passai une main devant les yeux, de plus en plus mal à l’aise. Nous ne devions pas nous éterniser. La Pie amorça un mouvement vers la lisière de la forêt et nous lui emboitâmes le pas. Sous le couvert des arbres, elle se retourna soudainement vers Loup-Sans-Couronne.

— Tu avais l’air content, à ton arrivée chez moi. Qu’est-ce qui s’est passé?

— Je suis allé voir Blanche-Biche et je l’ai invitée à marcher avec moi, au soleil couchant. Elle a dit oui.

— Alors dépêches-toi, tu vas être en retard ! répondit La Pie.

Prisonnier en abîme

Je n'étais pas convaincu que de laisser Loup-Sans-Couronne courtiser Blanche-Biche alors même que nous étions recherchés par La Chienne était une bonne idée. Je n'étais pas non plus convaincu que cela était de première importance dans notre situation critique.

Avec les événements de l'après-midi, il était évident que la visite de Chiot Blanc ne serait pas la seule que nous recevions. Or, La Pie avait insisté pour que Loup-Sans-Couronne se présente chez Blanche-Biche, armé d'un bouquet de fleurs et les yeux brillants.

Caché dans les hautes herbes du bosquet des *cypridium acaules*, j'observais, gêné, la scène qui se déroulait devant moi. Je vis successivement une silhouette blanchâtre sortir d'un arbre géant, un bouquet de fleurs passer d'une main à une autre, une silhouette considérer ces fleurs, puis rire... Était-ce bon signe? Comprenait-elle ce geste? Comprenait-elle le danger qui la guettait, celui de ressentir des sentiments interdits?

Je vis Loup-Sans-Couronne lui tendre le bras; bras qu'elle saisit doucement d'une main, repoussant une longue mèche blonde derrière ses épaules de l'autre.

Je les suivis des yeux jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans le clair-obscur du crépuscule. Je me détournai, me laissant glisser sur le matelas d'herbes fraîches du bosquet. Une fleur tombait juste devant mes yeux. Je l'effleurai du bout des doigts, songeur. Cette petite clairière de sabots de la vierge était le seul endroit dans cette maudite forêt où les plantes étaient encore viables. Je caressai la tige qui dansait toujours au-dessus de moi. Je souris et il me sembla que la fleur devenait plus verte encore en signe de réponse.

Un frôlement entre les herbes me fit lever la tête. Je savais qu'il s'agissait de La Pie au son de ses pantalons griffés par les plantes.

— Eh! Tu as vu ça, Aigle Noir? Finalement, le Loup n'est pas aussi rustre qu'il en a l'air!

— Oui, j'ai vu. Tu crois que Blanche-Biche saisit que Loup-Sans-Couronne éprouve de l'amour pour elle ?

— Non, elle ne sait pas ! Ce n'est pas grave, elle va bien finir par s'en rendre compte.

Un son sec derrière nous me fit légèrement sursauter. Je portai mon doigt à mes lèvres : nous devions faire silence. La Pie s'immobilisa, attentive. Je me retournai sur le ventre et écartai quelques tiges de mon sillage. Devant l'autre de Blanche-Biche, deux Chiots échangeaient des grognements gutturaux. L'un d'eux eut un rire gras, ses petits yeux porcins fixés sur l'arbre de la Biche.

La Pie s'était prostrée à mes côtés. À ses paupières plissées, je me doutais bien qu'elle tentait d'entendre ce dont ils discutaient. Elle fit un geste vers l'avant, désireuse de connaître le sujet de leur conversation. Je plaquai mon avant-bras contre son ventre, tâchant de l'immobiliser. Elle me jeta un regard furibond, auquel je rétorquai par un sourire condescendant. Comment pouvait-elle oser se mettre en danger en ma présence ?

— C'est de Loup-Sans-Couronne et de Blanche-Biche qu'ils parlent !

— En es-tu certaine ? Arrives-tu à les entendre ? Que disent-ils ?

La Pie se dégagea et se faufila aussi près que possible des deux comparses. Je tremblais tant elle prenait des risques, mais je ne pouvais ni ne devais l'en empêcher : couvrir les arrières de Loup-Sans-Couronne devenait notre priorité.

Au bout d'un moment, qui me parut trop long, La Pie revint sur ses pas. Comme elle s'accroupissait à mes côtés, les Chiots éclatèrent de rire et quittèrent le bosquet.

Je dévisageai La Pie : elle était blanche comme un flocon. L'inquiétude avait tendu ses traits et ses sourcils avaient pris cette inflexion dramatique que j'abhorrais : elle était toujours synonyme de problème. Je la vis déglutir avec difficulté, puis elle sembla se calmer. Son regard devint froid ; une tempête y faisait rage. Je la regardai, inquisiteur.

— La Chienne, Aigle Noir ! La Chienne était au courant des sentiments de Loup-Sans-Couronne. C'est pour cela qu'elle était dans la montagne : elle le croyait avec Blanche-Biche ! Les Chiots l'ont cherché toute la journée et sont venus au bosquet des sabots de la vierge parce qu'ils savaient que le Loup y marauderait sûrement !

S'ils les retrouvent, ils seront mis à mort ! Tous les deux ! Parce qu'il l'aime ! La Chienne voulait le piéger !

Je saisis La Pie par le bras et me mis à courir aussi vite que je le pouvais. Elle me suivit, mais sa vitesse n'égalait pas la mienne. Le sentier sur lequel nous étions se séparait en deux à une centaine de mètres devant nous. La Pie, qui perdait de la distance, m'indiqua qu'elle prenait à gauche. Nous nous séparâmes, elle courant vers le village et moi vers la Frontière de la forêt. Avant qu'elle ne soit plus à portée de voix, je l'avertis de demeurer à distance des nôtres, des Cœurs Fendus.

J'arrivai en peu de temps à la délimitation de la forêt Fendue et me laissai choir sur le sol. J'avais le souffle court et une crampe me tenaillait les côtes. Je jetai un rapide coup d'œil autour de moi : dans la clairière créée par une végétation moins dense, j'étais seul. J'espérai ardemment que Loup-Sans-Couronne et Blanche-Biche se soient enfoncés dans la forêt et que La Pie ne les trouve pas au village.

Je me sentais engourdi. Pas seulement physiquement : ma tête bourdonnait et mes tempes absorbaient les sons de la forêt Fendue différemment. Je me redressai lentement, devenu conscient des longs troncs qui s'élançaient vers le ciel devant moi. Je me tenais seul devant la grande Frontière de la forêt. Un mur immense d'arbres aux branchages entrelacés s'élevait devant moi et s'étendait à perte de vue.

Je m'en approchai, comme attiré par cette immense barrière. J'empoignai deux grandes branches, mais j'en retirai mes mains immédiatement. Une douleur poignante me brûlait les paumes. Je les regardai, curieux. De grandes éraflures zébraient ma peau. Je levai à nouveau les yeux vers les barreaux de ma prison. Leurs branches étaient en effet affilées comme des griffes de carcajou.

Je contemplais toujours la Frontière, intimidé, lorsqu'une voix m'interpella :

— Aigle Noir ! Je suis Chiot Rouge et je t'arrête au nom de la reine. Notre majesté La Chienne porte un grief contre toi !

— À quel sujet ?

— Je sais pas, mais ça m'fait plaisir.

Une masse énorme fondit sur moi et je perdis le fil des événements. J'eus conscience d'une douleur fulgurante dans mes reins, puis plus rien.

Un tambourinement lancinant me sortit d'un sommeil sans rêve. Mes oreilles bourdonnaient et j'avais le cœur au bord des lèvres. Mes yeux ne distinguaient que des ombres...

Je me levai ; j'eus l'impression de soulever la terre avec moi. Je clopinai et m'effondrai aussitôt de tout mon long. Lentement, j'étirai le bras et tâtai mes jambes. J'avais une cuisse perforée et des entraves aux chevilles. Je m'assis, frottai mes paupières et attendis. Une fois ma vision rétablie, je pourrais analyser ma situation.

À travers le bourdonnement de mes oreilles, j'entendis les gonds d'une porte de bois grincer. Une ombre marcha dans ma direction avant de s'immobiliser. Deux mains saisirent un objet cylindrique et allongé. Une forte odeur de fonte régnait dans la pièce. J'étirai les doigts et fut surpris par le contact froid d'un barreau grossier. J'avais été jeté en prison.

Je secouai la tête pour reprendre mes esprits. Je clignai plusieurs fois des yeux, mais ma vision demeura comme voilée. Je reconnus tout de même la silhouette qui me faisait face : la reine Chienne.

Affaibli à un point tel que toute défense m'était impossible, je me sentis soudainement démuni. Je demeurai silencieux, attendant les sarcasmes et les condamnations de La Chienne. J'économisais mes mots : ne me restait plus que ma verve comme bouclier.

Son regard scrutait mon visage. Je l'imaginai très bien lacérer ma peau, l'arracher en lambeau et creuser ma chair afin d'y trouver mon cœur défectueux. Une fois qu'elle l'aurait entre les mains, La Chienne le pulvériserait...

— Voilà qui devrait servir d'exemple : Aigle Noir, emprisonné au nom de la reine, coupable de trahison. Dis-moi, Aigle Noir, comment se sent-on, en captivité ?

— Cela ressemble fort à notre manière de vivre dans la forêt Fendue, ma foi.

— Impressionnant... même passible de la peine de mort, tu demeures arrogant. On te dit prétentieux.

— Je le suis probablement.

La reine échappa un rire mauvais ; un frisson parcourut ma colonne vertébrale. J'ignorais quel sort elle me réservait et je craignis le pire lorsque des pas lourds résonnèrent dans la salle où j'étais enfermé.

— Alors ? questionna la reine. Vous les avez ?

— Non, répondit nerveusement une voix que j’identifiai comme étant celle de Chiot Rouge. On a cherché dans tous les sentiers, dans leurs arbres, aux endroits qu’ils fréquentent. Pardon, nous avons failli, mais...

— Mon ordre était pourtant simple !

La voix aigre de la reine avait balayé les objections du Chiot. Il émit un gémissement et je l’entendis reculer. Un autre Chiot se racla timidement la gorge et avança de quelques pas. Il semblait moins balourd que Chiot Rouge. Le second Chiot toussota encore. La reine eut un soupir d’impatience.

— M’dame, Siot Gris au rapport ! Nous zavons plus d’nouvelles de Siot Blanc depuis zhier matsin. Qu’est-ce que vous zallez faire ?

À nouveau, le silence se fit dans ma prison. Je levai lentement les yeux ; ma vision revenait peu à peu et le bourdonnement s’était dissipé. Je croisai le regard de La Chienne. En voyant toute la haine qui s’y reflétait, je ne pus retenir un sourire acerbe. Les deux Chiots me fixaient sans comprendre.

— Où est Chiot Blanc, Aigle Noir ? me demanda la reine, menaçante.

— Ça, je l’ignore tout autant que vous, votre altesse royale La Chienne. Où sont La Pie et Loup-Sans-Couronne ?

Je ne sursautai même pas lorsqu’elle s’attaqua féroce­ment aux barreaux en hurlant. Je me contentai de sourire.

Je fus privé de nourriture quatre jours durant et n’eus droit qu’à une gourde d’eau par jour. Lors de ces quatre journées infernales, je n’obtins aucune nouvelle de mes compagnons. La cinquième journée, j’eus la permission d’une visite.

Visites

Blanche-Biche se tenait devant moi, souriante. Ses longs cheveux tombaient de chaque côté de son visage, l'encadrant parfaitement. J'aurais juré qu'il s'agissait d'une fée. Faible et exténué, je me ragaillardis à sa vision. Je me redressai sur les coudes, les yeux plissés, le cœur battant. Une fièvre me terrassait et ma jambe me lancinait, mais un sentiment de joie m'animait.

Elle s'approcha lentement des barreaux grossiers de ma cellule, les saisit et se racla la gorge. Derrière elle, deux Chiots montaient la garde. Ils observaient la scène avec un dégoût non dissimulé. L'un deux cracha sur le sol en signe de dédain.

J'attendais une parole, un geste. J'en vins même à espérer de la nourriture. Blanche-Biche se contenta de me fixer de ses grands yeux bleus. Je cherchais à comprendre ce qu'ils me disaient. En vain. Au bout d'un moment, j'en devins mal à l'aise. Je détournai le regard pour échapper à celui, de plus en plus insistant, de ma visiteuse.

C'est en tournant la tête que je constatai que ces yeux bleus ne fixaient pas mon visage, mais plutôt le mur derrière moi. Je me mis à le scruter à mon tour, en quête d'un indice, mais je ne voyais que des nœuds dans la barrière de bois, des fissures, des cavités.

Je désespérais de ne pas trouver ce que m'indiquait Blanche-Biche lorsqu'un infime rayon de lumière attira mon attention. À droite, dans l'ombre, un trou laissait filtrer la lumière. Je cessai de respirer soudainement, saisi d'espoirs fous, mais je me calmai rapidement.

Je me retournai vers Blanche-Biche pour la remercier, mais elle avait déjà tourné les talons. Elle sortit sans même m'avoir adressé un mot. J'ignorais pourquoi la reine l'avait laissée en vie. Peut-être n'avait-elle pas recueilli suffisamment de preuve pour la condamner ou comptait-elle s'en servir afin de piéger Loup-Sans-Couronne.

Je reportai mon attention sur le mur. Je rampai, m'étendis au pied de celui-ci, puis je fermai les paupières. Je devais attendre que la nuit soit tombée pour voir ce

que me réservaient mes compagnons. Alors, mes gardiens seraient partis et la voie serait libre.

Un choc sourd et répété m'obligea à ouvrir les yeux. Je me redressai lentement, cherchant à identifier la provenance du son. Presque sans réfléchir, je me glissai jusqu'au trou: un rayon de lune y filtrait. Le trou tremblait légèrement, comme si l'on frappait l'extérieur de l'arbre avec force. Alors que le silence revenait dans ma geôle, je collai un œil au trou, tâchant d'y voir quelque chose. Je tombai face à une pupille sombre, scrutatrice.

— Aigle Noir, c'est toi ?

— Combien de Cœurs Fendus ont été jetés en prison, cette semaine ?

— Ben, y a que toi.

— Alors, oui, c'est bien moi, Loup-Sans-Couronne...

— Merde ! Même à l'article de la mort, t'es un foutu prétentieux ! J'te hais ! Rien de cassé ?

— J'ai une jambe perforée, c'est tout. Presque une blessure superficielle... J'ai mal.

J'échappai un gloussement en même temps que mon interlocuteur. Je crois que j'étais aussi heureux de le savoir en vie et d'entendre sa voix qu'il l'était de constater que j'avais survécu.

Une heure passa avant que je ne l'entende de nouveau s'adresser à moi. Il semblait contrit, aussi m'attendai-je au pire. Il ne pourrait pas agrandir le trou suffisamment cette nuit pour que je puisse m'échapper, mais il arriverait à me passer de la nourriture. Cette annonce me gonfla d'espoir.

— La Pie et moi, on va revenir demain, et je vais continuer à creuser le bois.

— La Pie est là ? Je peux la voir ?

— Elle fait le guet. Attends, je vais te la chercher.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que mon oiselle ne vienne me rejoindre. Elle me passa du gibier froid, des légumes fraîchement déterrés, de l'eau, puis elle me recommanda de dissimuler le passage qu'avait creusé Loup-Sans-Couronne. Elle s'apprêtait à partir lorsque je l'interpellai :

— Reste encore un peu ! S'il te plaît. Parle-moi, La Pie. De n'importe quoi, mais parle-moi.

— Je t'aime.

— Cela me suffit.

— Je reviens demain. Mange. Bois. À demain... Je t'aime !

J'entendis ses pas rapides s'éloigner. Avant de me coucher, je pris soin de dissimuler l'ouverture pratiquée par Loup-Sans-Couronne en tirant un amalgame serré de racines devant. Toile rêche, elles pendaient du plafond de ma prison. Je me laissai ensuite choir sur le sol et m'endormis presque aussitôt.

Je m'éveillai lorsque Chiot Rouge et Chiot Gris revinrent au petit matin se planter devant ma cellule. Leur arrivée si matinale éveilla un soupçon, aussi les questionnai-je sur cet accès de zèle. Je n'eus pour toute réponse de la part de Chiot Rouge qu'un grognement méprisant. Chiot Gris fut plus loquace.

— Zon aime pas trop rester zici toute la nuit. Z'il fait froid, z'il fait zombre. Zon rentre zé nous.

Il se mit à regarder de tous les côtés, se pencha vers moi et émit un petit rire nerveux :

— La reine le zait pas ! Faut pas lui dire !

L'indiscrétion de Chiot Gris lui valut une taloche derrière la tête. Chiot Rouge lui aboya un ordre et l'autre benêt disparut. La brute se retourna ensuite vers moi et j'eus droit à un regard haineux de sa part. La menace était évidente : je parlais, je mourais. J'en pris mon parti et changeai de sujet. Feignant avoir oublié la conversation précédente, j'en entamai une autre :

— Aurai-je droit à une visite, aujourd'hui ?

— Pas si j'peux l'en empêcher.

— Même pas d'un juge ?

— Nan.

— Même pas de la silencieuse Blanche-Biche ?

— Nan.

— Même pas de La Chienne ?

— Nan.

— Alors la reine me laisse croupir dans ce sale taudis à rats... et vous avec ?

Mon ton se voulait dédaigneux et piqua l'orgueil de Chiot Rouge. Il réagit immédiatement, passant son énorme face de molosse entre deux barreaux. Ses grosses pattes labourèrent l'air autour d'elles, tentant de m'agripper. Il n'émit aucun son ; il tâchait d'être discret. Je reculai jusqu'au mur de bois de ma cellule et croisai nonchalamment mes chevilles dans un tintement de chaîne. Après un court instant, il cessa tout mouvement, les bras ballants.

J'avais visé juste. La reine ne s'était pas préoccupée d'eux outre mesure depuis la disparition de Chiot Blanc. J'ignorais si c'était la jalousie ou la colère qui animait l'animal, mais j'allais très certainement miner ce filon.

— Approche ton joli cou d'aristo par ici, Aigle Noir, que je le brise !

— Si tu n'y vois pas d'inconvénients, mon très cher Chiot Rouge, je vais me tenir éloigné de tes paluches puantes. Elles me donnent la nausée. C'est peut-être pour cela que la reine ne vient plus les renifler !

Le molosse frappa de toutes ses forces les barreaux de ma prison. Je dus croiser les bras plus fort afin de garder contenance : j'avais peur que les barreaux ne cèdent.

Chiot Rouge me tourna finalement le dos et sortit en trombe de l'arbre dans lequel j'étais incarcéré. Je poussai un soupir de soulagement et m'appuyai sur le mur. Puis, je me laissai glisser sur le sol : ma jambe blessée m'élançait un peu et mes entraves me brûlaient les chevilles. J'allais devoir trouver un moyen de passer à travers cette nouvelle journée qui s'annonçait très longue.

Au bout d'un moment, je levai les yeux au plafond. J'avais déjà remarqué qu'une racine y formait une arche inversée. Je me levai et étirai les bras : malgré ma taille haute, je n'arrivais pas à y toucher. Je me donnai un élan et bondis. Mes doigts se refermèrent autour de la racine; j'échappai un grognement de satisfaction. Remontant mes jambes vers mon menton, je donnai un coup sec vers le bas, les déployant soudainement. La racine trembla légèrement, sans plus. Je répétai la manœuvre une seconde fois; un filet de terre s'échappa d'entre les nervures de bois. Encouragé, je repris le même mouvement plusieurs fois sans m'interrompre, donnant toujours plus d'intensité à mes impulsions. Au bout d'un moment, un craquement

émana de la racine et je sentis le plafond céder. Je tombai sur le sol et roulai sur moi-même.

La racine s'était déchirée et avait emporté avec elle un carré de terre de taille considérable. Je me relevai et, plein d'espoir, scrutai le plafond de ma geôle. J'avais des palpitations et je sentais mon sang s'échauffer et battre mes veines. Étais-je libre? Ma tentative irréfléchie avait-elle réussi? J'étirai un bras afin de déplacer la racine, puis je cessai de bouger. Je sentis le poids de la déception écraser mes épaules. Un nœud de racine obstruait la terre faisant office de plafond. La souche de mon arbre-prison tenait sur ce nœud. Malgré l'ouverture que j'avais créée, je ne pourrais jamais m'enfuir par le dôme menant au cœur de l'arbre : il n'y en avait pas.

Soudainement étourdi, je dus me retenir à mes barreaux pour ne pas défaillir. Je posai mon front sur l'une des barres en fonte et soupirai. J'étais prisonnier. Je ne pouvais compter que sur l'aide de La Pie et de Loup-Sans-Couronne pour m'échapper.

Allais-je faire échouer notre plan par ma bêtise? Mon emprisonnement ralentissait nos projets et donnait plus de temps à la reine pour consolider son règne et capturer mes compagnons. Il valait mieux qu'ils m'abandonnent à une mort certaine. Au moins, eux survivraient et notre projet pourrait être mené à bien.

Cependant, je n'entrevois pas la mort avec paix et sérénité. Le simple fait de songer qu'elle serait préférable à l'achèvement de notre rébellion m'angoissait. La mort n'était pas une étape, mais une finalité. Et une finalité sans La Pie m'apparaissait inenvisageable.

Je fermai les yeux et respirai longuement. Loup-Sans-Couronne et La Pie allaient me libérer. Il le fallait.

La noirceur avait déjà recouvert les murs de ma prison depuis longtemps lorsque le bruit caractéristique de bois raclé me parvint. Je me précipitai contre l'épaisse cloison et trouvai à tâtons le trou. Constatant ma présence, Loup-Sans-

Couronne, sans même m'adresser la parole, me passa de la nourriture. Je m'empressai de manger, puis revins au trou.

— Alors? Combien de temps encore? demandai-je.

— Je sais pas trop. La couche à laquelle je dois m'attaquer est plus épaisse et plus dure. Avec un peu de chance, j'aurai terminé aux petites heures du matin.

— Et si je forais de mon côté?

— Ça demande de la force.

— Je tâcherai d'en avoir assez! Prends à ta droite : je prends à la mienne. La Pie est là?

— Nan, elle est perchée dans un arbre. Elle guette. Creuse.

Loup-Sans-Couronne me passa un grattoir par le trou et soupira. Je l'imaginai très bien hausser les épaules; cela me tira un sourire. Au son de Loup-Sans-Couronne reprenant sa besogne, je m'activai et grattai avec ardeur.

Je devais m'arrêter souvent et souffler un peu, mais je reprenais chaque fois la tâche. Mes mains glissaient parfois sur le manche de mon grattoir et allaient s'écorcher contre le bois dur. Chaque fois, je réaffirmais ma prise et je continuais à enlever, éclisse par éclisse, une partie du mur de ma prison. Petit à petit, je me rapprochais de la liberté.

Lorsque la fraîcheur matinale nous surprit, j'étais couvert de sueur. Nous avions réussi à agrandir le trou suffisamment pour que j'y faufile mes bras, mais mes épaules s'y coinçaient. Je devrais patienter encore une journée avant d'être libre, une journée avant de voir La Pie.

Les échappatoires

J'arrivai au sommet de la montagne, exténué. Ma bouche avait le goût du sang, mes mains la douceur du papier de verre. Je sentais la sueur glisser sur ma peau devenue rêche et souiller mon dos, mon front, mes bras...

Je tenais serré contre moi mon amour défunt d'une blancheur opaline. Je faisais abstraction de son inertie, de sa fraîcheur incongrue. Je lui parlais tout en traînant ma carcasse fatiguée sur le sol instable. Je lui disais à quel point elle avait tout changé, à quel point je l'aimais, à quel point elle me manquait.

Je tombai une fois de plus au pied d'un arbre. Je m'y adossai un instant, le corps de La Pie en travers de mes genoux. J'échappai quelques sanglots, résidus de désespoir. Où étaient-ils, ceux que nous avons libérés? Où étaient-ils, ceux qui nous avaient abandonnés?

Je ne sais combien de temps je demurai prostré au pied de l'arbre; mes articulations craquèrent lorsque je me relevai. Je repris ma marche funèbre, mes pieds raclant la terre humide. Je n'étais pas encore assez loin.

Mon réveil fut brutal. Chiot Gris était entré dans la geôle en hurlant. Il gémissait comme un animal blessé et se tortillait les mains, nerveux. Comme je relevais la tête, Chiot Rouge arriva en trombe, saisit Chiot Gris à la gorge et l'envoya

valdinguer contre les barreaux de ma cellule. Je sursautai et bondis sur mes pieds, agitant les chaînes qui les liaient. Je n'osais pas bouger et préférais me faire oublier...

Chiot Gris avait cessé de se tordre les mains; il ne gémissait plus. De grosses larmes laissaient des sillons humides sur son visage. Il marmonnait des paroles incompréhensibles en une litanie ininterrompue.

— Nous zalons mourir, Siot Rouze. Mourir, mourir, mourir, mou...

— Tais-toi, imbécile! TU vas mourir. C'est de ta faute, c'est ton problème! Meurs! On sera débarrassé!

J'entendis des sanglots s'entasser dans la gorge de Chiot Gris. J'en aurais presque eu pitié. Il n'était pas né pour être un sbire de la reine; je ne voyais en lui ni la cruauté de Chiot Rouge ni la démence de Chiot Blanc.

Chiot Rouge sortit de la prison. J'attendis que ses pas soient suffisamment éloignés pour m'approcher de son acolyte terrorisé. Je toussotai, l'incitant à se tourner vers moi. Son regard luisant de larmes aurait été attendrissant sur un tout autre faciès.

— Il s'est passé quelque chose, Chiot Gris? Pourquoi vas-tu mourir?

— Z' est la reine. Elle zait.

— Qu'est-ce qu'elle sait, Chiot Gris? Chiot Gris! Qu'est-ce que La Chienne sait?

Sous le coup d'une soudaine inquiétude, j'avais presque collé mon visage contre les barreaux en fonte. Je pouvais sentir la respiration saccadée de mon gardien sur ma peau; une odeur piquante de peur émanait de sa personne.

— Réponds-moi, Chiot Gris! Est-il arrivé quelque chose à La Pie ou à Loup-Sans-Couronne? À Blanche-Biche?

— Z'est Blansse-Bisse... Z'est Blansse-Bisse qui l'a dit à la reine! Z'est trop froid dans la prison, la nuit. Ze voulais pas rester. Zhiot Rouze il a dit que z'étais pas oblizé et on est pas reztés la nuit. Blansse-Bisse elle l'a dit à la reine. Ze vais mourir, ze vais mourir, ze vais mou...

Je laissai Chiot Gris se lamenter. La reine le punirait, c'était vrai. Il paierait le prix de son inconduite. Ce qui m'inquiétait, c'était la délation de Blanche-Biche. Avait-elle condamné Chiot Gris à la mort par loyauté pour la reine, ou pour servir les

aspirations de mes compagnons? Était-elle un pion, entièrement dédiée à la reine Chienne, ou en jouait-elle le rôle afin de couvrir ses arrières ?

J'en étais là dans mes ruminations lorsque Chiot Rouge revint. Son visage s'illuminait sous un sourire sombre, carnassier. Cela n'augurait rien de bon pour Chiot Gris. Ce dernier s'était adossé aux barreaux de ma geôle, visiblement inquiet. Je croisai le regard du monstre qui nous faisait face; une lueur violente luisait au fond de ses yeux noirs. Le destin de Chiot Gris était scellé.

Sans crier gare, Chiot Rouge saisit son acolyte par le cou, le souleva de terre, ouvrit la porte de ma cage et l'y projeta sans ménagement. Il sortit de la prison en riant à gorge déployée. Il n'avait pas dit un mot à Chiot Gris, mais le benêt avait compris : il allait être mis à mort.

Je me sentis soudainement las : un carnage s'annonçait. Chiot Gris s'était remis à se lamenter de plus belle. Il faisait peine à voir. J'imaginai très bien de quelle façon la reine mettrait fin à ses jours et je ne croyais pas que ce pauvre bête méritait le sort qui lui était réservé. Aucune agressivité n'émanait de lui, aucune rage, aucune colère.

Je portai mon regard vers le sol, incapable de soutenir le désespoir du condamné. Je vis la racine que j'avais arrachée du plafond de ma prison et mon cerveau se vida de toute pensée. Je n'entrevois plus que le long rhizome et la possibilité qu'il me donnait.

Je dus sortir de ma torpeur et réfléchir plusieurs minutes avant de prendre ma décision. Je fis un pas vers mon compagnon de cellule et posai ma main sur son épaule.

— Chiot Gris, tu sais qu'ils vont te faire souffrir longtemps avant de te tuer. Les autres Chiots obéiront à la reine et te tortureront.

La seule réponse que j'obtins fut une plainte aigüe et douloureuse.

— Je peux te tuer, Chiot Gris. Je peux te tuer tout de suite, sans que tu ne souffres trop. Je te l'offre parce que tu ne mérites pas, comme les autres Chiots, de mourir torturé. Veux-tu, Chiot Gris? Veux-tu que je mette fin à ta vie?

Chiot Gris leva les yeux vers moi pour la première fois depuis son arrivée. J'y lus de la détresse, mais aussi la plus pure incompréhension. Il me dévisageait ;

j'attendais. J'avais l'impression qu'il tentait de deviner mes motivations, de lire mes pensées. Il déglutit avec difficulté.

— Tu le ferais ? Ze voudrais que tu le fazzes...

Je fus surpris d'entendre sa voix si grave, presque solennelle. Je hochai la tête, affirmatif. J'attendis encore un moment, incapable de passer moi-même à l'acte. J'avais besoin de son approbation pour éviter les regrets. Je craignais surtout ma conscience.

— Vazzy, Aigle Noir. Tue-moi. Tue-moi z'avant qu'ils me torturent.

J'empoignai la racine et m'avançai vers Chiot Gris. Je dus faire une pause, droit, debout devant lui, comme paralysé. Chiot Gris planta son regard dans le mien : une détermination nouvelle y brillait. J'enroulai le rhizome autour de son cou et serrai. J'augmentai ainsi la pression jusqu'à bloquer complètement la respiration de ma victime. Chiot Gris, par réflexe de survie, tenta faiblement de se débattre, puis, il fixa son regard au-dessus de mon épaule et mourut. Je regardai la vie s'échapper de ses yeux gris qui me dévisageaient même par-delà la mort.

Lorsque le corps de Chiot Gris s'affaissa sur le sol, je lâchai la racine comme si elle m'eut brûlé les mains. Ma respiration était haletante et une pellicule de sueur recouvrait mon visage. Je reculai jusqu'au mur de ma prison et m'y appuyai afin de ne pas m'effondrer sur le sol.

Je reprenais lentement mes esprits lorsqu'une main agrippa ma jambe. La peur me fit hurler à pleins poumons, ce qui procura un sursaut de mon agresseur. Je bondis vers l'avant et me tournai tout d'un bloc. Une main secouait l'air par le trou que Loup-Sans-Couronne et moi avions agrandi. Je demeurai interdit en entendant la voix de mon compagnon m'inciter au silence :

— C'est moi, imbécile ! Vite, aide-moi : il faut que tu sortes de ce trou à rats le plus rapidement possible ! Creuse, mais creuse ! Reste pas planté là !

Je me laissai tomber sur les genoux et commençai à gratter la terre qui obstruait encore la voie. Je n'arrivais plus à réfléchir ; je n'y tenais pas réellement. Je me contentais d'espérer que bientôt je pourrais passer de l'autre côté de cette damnée cloison et courir loin de ce maudit village.

Enfin, après ce qui me sembla un trop long moment, je pus passer mon corps à travers le mur. Loup-Sans-Couronne sectionna les entraves qui limitaient toujours mes mouvements et je pus enfin fuir en plein jour. Loup-Sans-Couronne me guida jusqu'à une dénivellation dissimulée derrière des arbres, non loin du centre du village. Il s'y précipita et m'enjoignit à faire de même. Je me laissai glisser jusqu'au bas de la pente et cessai tout mouvement. Nous étions à l'écoute du moindre bruit, du moindre murmure trahissant la présence des sbires de la reine. Rien. La forêt se taisait, le silence nous entourait. Nous nous détendîmes légèrement.

— Il a fallu précipiter ta fuite, le bourgeois : le corps de Chiot Blanc a été retrouvé. La reine est furieuse.

— Rien d'étonnant à cela. Quand ?

— Tôt ce matin. Une patrouille de Chiots a découvert la tombe de Chiot Blanc. La reine avait pris la décision de te faire écarteler afin que tu deviennes un exemple. Elle t'aurait accusé du meurtre.

— Avec raison...

— Aigle Noir, la reine a condamné Chiot Gris à mort. Les autres Chiots doivent l'emmener devant elle à midi. C'est Blanche-Biche qui a informé la reine de l'absence des deux Chiots à la prison, pendant la nuit. Elle l'a fait pour gagner du temps pour toi. Pour qu'on puisse te sortir de prison avant que la reine n'en vienne à ton cas.

— Alors Blanche-Biche est avec nous ?

— Oui !

Le sourire de Loup-Sans-Couronne m'obligea à me dérider. Je me demandai comment un être d'un abord aussi rustre avait bien pu séduire une créature aussi délicate que Blanche-Biche.

— Elle est fantastique, Blanche-Biche !

— Je n'en doute pas une seconde, Loup-Sans-Couronne. Où est La Pie ?

— Elle devrait nous rejoindre dans un instant. Elle surveillait le déroulement de la préparation des mises à mort.

— Je crains qu'il n'y en ait pas. Chiot Gris est mort.

Loup-Sans-Couronne eut la décence de ne pas me poser de question. Il hocha la tête, l'air surpris, mais n'ajouta rien. Je détournai les yeux. On ne pouvait finalement pas échapper aux remords.

Comme un silence gênant s'installait, des bruits de pas, démarche dansante, résonnèrent non loin de nous. Mon cœur se mit à battre à toute vitesse : il reconnaissait ces bonds légers et rapides. Loup-Sans-Couronne et moi nous raidîmes tout de même, prêts à toute éventualité. Un glissement au-dessus de moi me fit lever les yeux : une petite silhouette descendait à toute vitesse. J'eus le temps de me déplacer sur ma gauche avant que La Pie n'atterrisse comme un boulet à mes pieds.

Tombée un peu trop durement, elle déplia précautionneusement son corps avant de se redresser d'un bond. Nous nous dévisageâmes, incapables de prononcer une seule parole. Puis, sans nous concerter, nous tombâmes l'un dans les bras de l'autre.

Je me sentais à nouveau entier, confiant en ces frêles membres qui m'agrippaient, confiant en ce corps qui s'était mis en danger pour me délivrer. Je plongeai mes yeux dans ceux de La Pie et y lus ce sentiment qui m'avait tant troublé la première fois que j'avais osé les regarder. Plutôt que de m'en effrayer, cette fois, j'y souris.

Un mouvement derrière moi me rappela la présence de Loup-Sans-Couronne. Je lâchai lentement La Pie et nous fîmes face à notre compagnon. Ce dernier souriait à pleines dents. Son visage illuminé m'arracha un rire discret ; La Pie émit également un gloussement.

Je levai les yeux au ciel et analysai la position du soleil :

— Plus qu'une heure avant que le soleil ne soit à son zénith. La reine sera furieuse de découvrir le cadavre de Chiot Gris. Elle voudra étancher sa soif de rage et de sang ; elle décidera de me faire tuer et découvrira que j'ai fui.

— Elle se refusera à perdre la face. Elle va tuer quelqu'un d'autre ! Un innocent ! s'indigna La Pie.

— Non. Nous pouvons lui proposer un autre coupable.

Loup-Sans-Couronne avait parlé avec aplomb. Je compris qu'il avait une idée derrière la tête. Je le fixai, l'enjoignant à parler. Une esquisse de demi-sourire prit forme sur ses lèvres comme il se penchait vers nous.

— Chiot Rouge aurait dû être puni, lui aussi, au départ. Il a réussi à défendre son cas en disant qu'il était plus utile et plus efficace que Chiot Gris, ce qui n'était pas tout à fait faux.

— Je ne saisis pas où tu veux en venir, Loup-Sans-Couronne !

— Ben, Aigle Noir ! Si Chiot Gris est mort alors que Chiot Rouge devait vous surveiller...

— ...Son efficacité reste à prouver ! s'exclama La Pie.

Une lueur malicieuse illuminait les iris brun-miel de mon oiselle : elle avait un plan.

La citadelle époincée

Je n'étais pas d'accord. C'était improvisé, risqué, insouciant. Nous allions tous y passer. Je tentais, sans réel espoir d'y parvenir, de convaincre à force d'arguments La Pie de piéger Chiot Rouge d'une autre façon. De manière à moins la mettre en danger, à moins l'exposer. Elle faisait la sourde oreille ou balayait mes supplications du revers de la main.

Nous marchions rapidement vers la muraille d'arbres où Chiot Rouge m'avait capturé. Presque malgré moi, je guidais mon oiselle au lieu qu'elle avait choisi afin d'ouvrir notre chasse à l'ennemi... Devant sa démarche résolue et ses pas déterminés, je n'avais d'autre choix que de la précéder, progressant souvent à reculons, lui ouvrant le chemin vers la réalisation de son plan.

Loup-Sans-Couronne était retourné vers Blanche-Biche dans le but de l'informer de son rôle dans l'enchaînement de notre stratagème. Elle en était en effet le déclencheur : nous avons besoin de sa pleine participation. Blanche-Biche devait œuvrer contre notre groupe et appâter Chiot Rouge jusqu'à nous. De la lisière de la forêt, nous allions l'inciter à nous pourchasser jusqu'au centre du village, jusqu'à la Place des exécutions, où se rendrait la reine pour ma mise à mort et celle de Chiot Gris. C'était cependant celle de Chiot Rouge qui aurait lieu. La Chienne ne tolérerait pas ma fuite, ni la mort d'un second Chiot. Notre réussite était plus qu'incertaine, la marge d'erreur très grande...

— La Pie ! La Pie ! Rien ne garantit que ce plan fonctionnera ! C'est de la folie !

— Tout ira bien. Avance, montre-moi le chemin, Aigle Noir.

— Nous n'avons même pas de stratégie, pas d'argumentation établie ! Chiot Rouge peut toujours faire valoir son efficacité !

— Son efficacité ?

— Son utilité, du moins... La Pie... !

Mon oiselle cessa d'avancer et je trébuchai, surpris. Elle me fixait d'un regard triste, les traits de son visage adoucis par un voile mélancolique que je ne lui connaissais pas. Ses sourcils tressaillaient, peu habitués à cette posture grave et

douloureuse. Je ne pouvais plus proférer une seule parole, trop bouleversé que j'étais par l'air assombri de mon oiselle. J'esquissai un mouvement vers elle, puis m'arrêtai, hésitant. Je plongeai mon regard dans le sien, y lu sa détresse, sa peur. Elle étouffa un sanglot. Elle l'étouffait peut-être en signe de déni envers la peine qui l'assaillait. Ou bien il s'agissait d'un moyen de ravalier les craintes qui menaçaient de lui faire perdre son sang-froid. Je tendis finalement la main, résigné. Je comprenais mieux son entêtement.

— J'ai peur, dit-elle.

— Je sais. Allons-y. Il le faut. Je comprends qu'il le faut.

— J'ai peur de mourir, Aigle Noir.

— Si tu meurs, je mourrai aussi. Tu ne seras pas seule. Nous mourrons ensemble.

— Je préférerais que nous vivions ensemble.

Je lui pris la main et nous continuâmes à avancer dans la forêt. Bientôt, nous fûmes à la grande frontière d'arbres. Comme la dernière fois, la majesté et le danger qui émanaient de cet immense mur me sublimèrent. Si la magnificence de ce bois droit, dressé contre les intempéries, dressé contre le monde, contre un peuple, n'était pas à prouver, le danger duquel il nous séparait ne l'était pas non plus. Le danger de l'inconnu, de l'invisible, peut-être un danger imaginaire, nous guettait, nous, les Cœurs Fendus, derrière cette barrière d'arbres. Je ne savais pas ce qu'il y avait au-delà de ces branchages aiguisés. Je ne le supposais même pas. Je ne voulais rien supposer.

La Pie avait levé les yeux vers la cime des gardiens de la forêt Fendue. Ses yeux ne cessaient de balayer le ciel gris qui les recouvrait. Son expression avait changé : tout à l'heure accablée, elle semblait maintenant empreinte de curiosité. Ce n'était plus de la peur que je lisais dans ses yeux, mais de la fascination. Quelque chose germait dans son esprit, je le sentais. La frontière, contrairement à moi, ne lui inspirait pas une crainte respectueuse. J'avais l'impression qu'elle faisait naître en elle un désir, de l'envie... Une envie : j'avais la certitude, en regardant la posture redevenue fière de mon oiselle, son air présomptueux et le sourire défiant qui

illuminait à nouveau son visage, que La Pie songeait à ce qu'il y avait derrière la frontière.

— Chiot Rouge va certainement bientôt arriver, dis-je afin de la distraire de ses pensées.

— Oui... répondit-elle d'une voix étouffée. Tiens-toi prêt. Et suis le plan.

— Tu veux dire l'ébauche du plan... Ses ficelles, ses détails non finolés...

— Tu t'en fais pour rien ! dit-elle en gloussant, les yeux toujours rivés vers le ciel.

Elle contemplait toujours la cime des arbres lorsqu'un cri aigu, presque victorieux, déchira le silence de la forêt. Je me retournai vers l'endroit d'où provenait la note soprano : là où la végétation s'éclaircissait pour donner naissance à la clairière dans laquelle nous étions, Blanche-Biche venait d'apparaître, droite, un doigt accusateur pointé vers nous. Ses cheveux, agités par la brise, encadraient son visage sérieux et froid. L'ombre d'un sourire l'anima un instant pour s'évaporer aussitôt. Elle jouait bien son rôle.

— Les voilà, Chiot Rouge ! Ta vengeance est proche, la reine te sera clémente et son pardon te sera accordé !

Chiot Rouge avançait déjà d'un pas lourd et décidé, cependant que La Pie avait reporté son attention sur l'épais rideau d'arbres. J'aurais voulu lui demander ce qu'elle avait en tête, mais la situation devenait critique. Chiot Rouge n'était plus qu'à quelques mètres de nous.

Enfin, elle se retourna, l'air sombre, son regard dardé sur le faciès de notre adversaire. Ce dernier écumait de rage et un long filet de salive barbouillait sa gueule tordue. La Pie fit un pas vers lui; il eut un grognement animal. D'un second pas, mon oiselle écourta encore la distance qui les séparait. Tendue, je tentais de garder mon calme sans grand succès : mon pouls accélérail de seconde en seconde.

— La Pie, toi et tes camarades m'avez causé trop d'ennuis... Aujourd'hui, tu vas mourir. Vous allez tous mourir !

— Définis qui tu entends par « tous », s'il te plaît, Chiot Rouge. « Tous », c'est Aigle Noir et moi ? Aigle Noir, Loup-Sans-Couronne et moi ? Ou « tous », c'est le peuple des Cœurs Fendus, ton peuple ?

— Les autres Cœurs Fendus ne sont pas aussi... marginaux que vous !

— Ça viendra, tu vas voir. Ils vont tous s'élever contre la reine, un à un. Ils vont tous contester son règne, ils vont tous contester son autorité et par le fait même, la tienne. Toute cette tyrannie ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

La Pie s'exprimait clairement et sincèrement. Le ton de sa voix était sans réplique, comme si elle se savait source de vérité. Elle semblait croire à la libération de notre peuple comme si elle était inévitable. Pour elle, c'était un fait, une évidence. Si un mouvement dans la physionomie de Blanche-Biche m'indiqua que celle-ci était troublée par l'assurance de mon oiselle, un éclat de rire agressif sortant de la gueule de Chiot Rouge m'assura de son mépris.

— Les Cœurs Fendus ne se rebelleront pas : ils sont trop terrorisés par notre grande souveraine La Chienne pour lui offrir toute résistance. Ils ne peuvent pas vivre sans elle ! Ils seront contrôlés ou mourront libres, mais apeurés comme des chiots qui viennent de naître !

— Tu te reconnais en eux, Chiot Rouge ?

— Je vais te faire la peau, La Pie !

— Je vivrai libre, Chiot Rouge, lançai-je afin de détourner son attention. Et je n'aurai pas peur de vivre libre. Libre de faire mes propres choix, libre d'aimer, libre d'éprouver des sentiments, libre de tout commandement, libre de tout tyran !

— C'est bien pour cela que tu dois mourir, Aigle Noir. Toi, La Pie et Loup-Sans-Couronne... Vous devez mourir !

Chiot Rouge se précipita soudainement sur La Pie, qui l'esquiva malgré la courte distance qui la séparait du rustre. Bondissant de droite et de gauche, elle cherchait à l'étourdir et à le troubler. Elle semblait jouer avec lui, animée d'une soudaine frénésie. Pourtant, aucune agressivité n'émanait de son être, aucune violence ne logeait dans ses traits. Je passai à la gauche de notre adversaire, lui bloquant toute retraite de ce côté. Du coin de l'œil, j'apercevais Blanche-Biche, tout son corps chétif tendu comme un arc. Loin d'être effrayée, elle suivait la scène des yeux, les mains sur son cœur. Chiot Rouge, qui suivait bêtement les mouvements rapides de La Pie, secoua la tête, furieux. Il grognait sa rage et échappait des cris de frustration semblables à des jappements.

—... Les nervures, Chiot Rouge...

— Ta gueule, Aigle Noir. Tu passes un doigt sur les lignes, et tu te lacères la peau. Oh... ! Pas beaucoup, mais imagine que t'avances à travers les branchages et qu'à chaque pas, une feuille... des centaines de feuilles t'entaillent ! Des centaines de coupures marquent ta peau et te saignent à blanc, lentement, longtemps. Et ta peau brûle, ta chair aussi ! Et ta chair suinte ! Et tu perds ton sang et tu meurs. Tu te vides et tu meurs. Une feuille fait pas beaucoup de dégât, mais des centaines, des milliers de feuilles peuvent te tuer... Tu peux pas passer par en-haut, tu peux pas !

Chiot Rouge se léchait les lèvres, extatique, sa gourmandise attisée par le récit qu'il venait de nous faire. Je tâchai de déglutir silencieusement, écoeuré par les images qui dansaient derrière mes yeux. J'entendais la respiration calme, mais légèrement saccadée de La Pie. Je savais qu'elle réfléchissait, qu'elle cherchait un moyen de fuir. Je tâchais moi-même de trouver une solution afin de franchir cette maudite frontière ! De toute évidence, demeurer dans la forêt Fendue revenait à signer notre arrêt de mort ! Un peu plus loin, Blanche-Biche avait porté ses mains à sa bouche : elle devait également avoir le cœur au bord des lèvres.

— Alors nous devons passer à travers les troncs ! Nous le ferons ! s'écria mon oiselle, relançant Chiot Rouge. Nous nous fauflerons entre les arbres et nous nous libérerons !

— Impossible ! Les troncs sont trop serrés. Ils sont aussi coupants que leurs feuilles. Ils sont grands...

— Mais... ils ne sont pas massifs...laisai-je tomber, dubitatif. Une idée me venait, une idée que je savais également naître chez mon oiselle.

— Ah ! Non, ils ne sont pas massifs ! Trois ou quatre coups de hache et les voilà par terre. Mais vous êtes trois, trois foutus marginaux contre une forêt de troncs d'arbres à couper, à déraciner, à débiter, à arracher... ! Vous pouvez pas passer à travers une forêt au complet. Impossible. Impossible !

La Pie fronça les sourcils et sourit méchamment. Une étincelle de fureur brillait au fond de ses prunelles : elle avait eu les renseignements qu'elle voulait. Nous n'avions plus besoin de l'assistance de notre adversaire.

— À nous trois, impossible. Ni même à nous quatre, déclara-t-elle en faisant un clin d'œil à Blanche-Biche. Mais un peuple au complet, réuni, peut y arriver.

Le tronc rouge

Tout s'est ensuite passé si vite qu'à l'heure de l'exécution de Chiot Rouge, je ne savais plus comment s'étaient déroulées les dernières minutes de notre entretien avec ce dernier. Je ne me souvenais ni la poursuite qui s'en était suivie, ni du rôle que j'avais joué. La succession des évènements, rapide mais précise comme si elle avait été rôdée maintes et maintes fois, m'avait inséré dans ses engrenages.

Je me souviens du regard haineux de Chiot Rouge au moment où il bondit sur La Pie, puis du cri d'avertissement de Blanche-Biche raisonnant dans l'air mat. Je sais avoir saisi le sbire de la reine aux épaules pour le précipiter au sol. Je me rappelle ensuite avoir vu les lèvres de mon oiselle bouger sans que je ne comprenne un traître mot de ce qu'elle disait. Je réagissais pourtant à sa voix, je me déplaçais selon ses indications, je suivais des directives que je n'entendais pas.

Le visage tordu par la colère, La Pie avait jeté de la terre dans les yeux de notre adversaire, qui se relevait lentement. Je percevais tous ses mouvements au ralenti, mes sens exacerbés par l'adrénaline ou parasités par le stress. Je revois Chiot Rouge se redresser complètement, tenter d'attraper mon oiselle par le collet, la rater de peu, puis se lancer à sa poursuite. Je les avais suivis, par réflexe, imité par Blanche-Biche. Sa longue crinière blonde fouettait le vent et ses grands yeux inquiets balayaient la nuque du bourreau qui allait bientôt mourir.

Sans que je ne m'en aperçoive, La Pie nous mena jusqu'au village. Il me sembla avoir parcouru beaucoup trop rapidement la distance qui séparait la frontière de l'agglomération maudite. Était-ce une impression ? La frontière s'était-elle rapprochée ? La forêt se refermait-elle sur nous ? En quelques enjambées de plus, nous nous retrouvâmes au centre du village, face à l'Arbre ; l'Arbre des exécutions. C'était là que Lièvre et Haze avaient été livrés à la justice de La Chienne et qu'à midi je devais moi-même être écartelé. Déjà, le soleil pointait haut dans le ciel et sa lumière blanche et froide transperçait les feuilles malades de l'Arbre des mises à mort. Leurs couleurs fades, éclairées par les rayons mornes, se mariaient parfaitement au gris du ciel.

Lorsque La Pie cessa de courir, se retournant vers Chiot Rouge tout en se campant solidement sur ses jambes, je me précipitai pour bondir sur l'animal avant qu'il n'atteigne mon oiselle. Sans réussir à le plaquer au sol, je le fis dévier de sa trajectoire. Il alla s'écraser contre l'écorce rêche de l'Arbre, s'y entaillant le visage et les bras. La Pie vint me rejoindre, essoufflée. Elle affichait un sourire carnassier : je devinais sa colère derrière la joie d'avoir réussi la première phase de notre entreprise téméraire.

Blanche-Biche, à bout de souffle, sondait les alentours de son regard nerveux. Ses grands yeux allaient de gauche à droite, faisant sautiller ses longs cils blancs. Sa silhouette diaphane sursauta lorsque Chiot Rouge émit un hurlement rageur, secouant la tête pour se ressaisir. La Pie fit un pas vers le rustre, mais je plaçai mon bras devant elle, plantant mon regard dans le sien :

— Assez de risques pour l'instant...

— On n'a pas le luxe de nous permettre d'attendre !

— Il le faudra bien : la Chienne n'est pas encore là...

— Il arrive ! Il arrive, j'en suis certaine ! Loup-Sans-Couronne approche, je le sens. Et il emmène notre reine... lança Blanche-Biche, les mains jointes à la hauteur de sa poitrine.

Je ne pus réprimer un hoquet de surprise en l'entendant parler ainsi. Elle avait donc découvert l'amour. Consciemment ou non, elle s'était ouverte aux sentiments interdits et s'était liée à Loup-Sans-Couronne. J'échangeai un regard avec La Pie, tout aussi surprise que moi. Nous nous sourîmes, complices devant cet avènement. Un grognement nous ramena à la réalité.

— Arrêtez de sourire comme ça... Vous m'écœurez ! Vous me donnez envie de dégueuler ! Vous allez mourir pour ça ! Pour... Pour votre...

— Pour notre complicité ? Pour nos familiarités ? Pour nos sentiments... Pour notre amour ? demanda successivement mon oiselle sur un ton arrogant. Je lui pris la main, conscient que cela enragerait Chiot Rouge.

De fait, il se raidit et échappa un grondement sourd. Il allait à nouveau charger.

— Aigle Noir, La Pie ! souffla Blanche-Biche, le regard tourné vers la lisière de la forêt. Elle sera là bientôt. Il vaudrait mieux que tu disparaisses, Aigle Noir. Te voir rendrait la reine furieuse. C'est à nous de jouer, maintenant.

Je hochai du chef : le conseil arrivait à point nommé. Paraître aux yeux de la reine ferait échouer notre plan : c'est tout de même moi qui devais mourir à midi. Laisser la suite entre les mains de ma douce et des deux tourtereaux ne m'enchanta guère, mais ma présence étant nuisible, je consentis à déguerpir.

— Je ne serai pas loin, leur assurai-je en bondissant dans les fourrés.

Blanche-Biche avait eu du flair. À peine fus-je dissimulé sous le couvert des arbres, accroupi derrière un bosquet de *cystopteris fragilis*, que la reine Chienne déboulait sur la Place des exécutions, suivie de quelques-uns de ses sbires brutaux. De ma cachette, j'avais une vue parfaite sur la scène. Je voyais de profil tous ceux qui participeraient au drame qui s'annonçait, mis-à-part Chiot Rouge : ce dernier me faisait face.

Je pris conscience de la présence de Loup-Sans-Couronne, qui suivait la Chienne, l'air bourru. Il s'était composé un masque pour l'occasion, masque démenti par le clin d'œil qu'il adressa à Blanche-Biche. Celle-ci, droite comme un i, semblait trop impressionnée par la stature féroce de la reine pour avoir remarqué le geste. Sa peau blanchie par la peur était de porcelaine.

Chiot Rouge, maintenant figé, ne semblait plus pouvoir bouger. J'étais certain que la peur faisait briller ses prunelles. J'étais également certain que, si La Pie et Loup-Sans-Couronne réussissaient à être convaincants et à manipuler les mots avec aisance afin de le faire condamner, ce serait la terreur qui les animerait.

La Chienne s'immobilisa, sa petite armée l'imitant dans un même geste. Loup-Sans-Couronne perdit l'équilibre et se ressaisit. Son visage exprima dès lors une grande concentration. La reine, quant à elle, dévisageait mon oiselle avec un mélange de haine et de joie disgracieux.

— Loup-Sans-Couronne, tu m'es donc redevenu fidèle : tu m'as en effet menée face à un traître... La Pie, te retrouver sous l'Arbre à mort est-il un présage ?

— Ma reine, commença La Pie, affectant un ton désolé, je crains en effet que cet emplacement soit le dernier que verra jamais Chiot Rouge, ce traître !

Ainsi désigné, le bêta accusa le coup, incertain de comprendre. Il ne voyait toujours pas dans quel traquenard nous essayions de le coincer.

— La Pie, j'en ai assez de tes phrases en l'air et de tes manigances ! s'époumona la reine.

— Ma reine, je vous jure que je dis la vérité ! Jamais je ne vous tromperais sur un sujet d'une telle gravité. Chiot Rouge s'est en effet rendu coupable de trahison en échouant dans sa mission : garder Aigle Noir emprisonné. Il a failli à sa tâche, très chère majesté. Ma reine, sauf votre respect, je crois qu'il doit être jugé. C'est à cette intention que Loup-Sans-Couronne s'est proposé pour aller vous quérir...

Je devinais un éclair malicieux dans le regard de ma douce. Derrière elle, Blanche-Biche gardait la colonne droite, sa petite robe blanche agitée par la brise que filtraient les arbres pourris de la forêt Fendue. La reine s'attarda un instant sur la figure blême de la nymphe.

— Blanche-Biche, toi qui m'a révélé les insouciances nocturnes de mes géôliers, es-tu digne de confiance ? lança froidement l'infâme.

— Oui, ma reine. Je suis à vos ordres et je me soumetts à votre volonté en tous points.

— Blanche-Biche, réponds franchement : Chiot Rouge est-il coupable de trahison ?

— Oui, ma reine. Il a failli à toutes ses tâches, ma reine. J'en témoigne : il a souvent quitté l'arbre-prison alors qu'il était de garde la nuit et il a fait condamner un autre que lui, Chiot Gris, afin de camoufler ses manquements. Vous avez condamné Chiot Gris à la place de Chiot Rouge, mais c'est lui, le véritable coupable.

La reine fronça les sourcils : Blanche-Biche ne pouvait pas lui mentir, mais ce qu'elle déclarait sortait de l'ordinaire. Comment un Chiot aurait-il pu trahir ses propres frères ? Comment un Chiot aurait-il pu trahir sa reine ? Ils lui étaient tous assujettis, fidèles ombres de son ombre, pâles reflets de sa personne...

— Ma tendre reine... commença Chiot Rouge, tâchant de se défendre.

— Tais-toi, imbécile ! lâcha sèchement notre souveraine.

Elle se retourna d'un bloc vers ses soldats, puis en désigna un du doigt et lui aboya l'ordre d'aller quérir Chiot Gris à l'arbre-prison. Désignant un autre monstre,

elle l'envoya me chercher. Je captai le regard en biais que m'adressait La Pie. Nous pensions la même chose : la machine infernale était en branle...

— Loup-Sans-Couronne, jappa la Chienne, manifestement hors d'elle. Rassemble les Cœurs Fendus : appelle-les. Je veux que Chiot Gris et Aigle Noir soient jugés devant tous. Et maintenant !

Le Loup s'éloigna de quelques pas et inspira longuement, puis, dans une plainte déchirante, il poussa un hurlement rassembleur. Ses poumons vidés, il inspira à nouveau et poussa un nouveau hurlement, plus aigu cette fois. Un troisième suivi et se termina sur une note nostalgique. Alors que les décibels de ce dernier hurlement diminuaient, des silhouettes apparurent derrière le groupe que formaient la reine et ses chiens. D'autres se profilèrent derrière La Pie et Blanche-Biche. Comme des pas résonnaient derrière moi, je m'enfonçai tout entier dans le bosquet de fougère tout en conservant une vue parfaite sur la scène. Alors que les quelques retardataires prenaient place sous l'ombre de l'Arbre des mises à mort, je vis les deux Chiots envoyés à la prison revenir, l'un penaud, l'autre les bras chargé du cadavre de Chiot Gris. Lorsque les premiers Cœurs Fendus aperçurent le corps inerte balloter au gré des pas de son porteur, un vent de panique balaya la place. Je jetai un regard vers La Pie : elle conservait une allure calme. Je savais qu'elle analysait la réaction des Cœurs Fendus, qu'elle se demandait quelle était la source de l'inquiétude qui les tenaillait tous. Était-ce la vue du cadavre ou bien l'inévitable colère de la Chienne ? Était-ce une panique due à la peur ou à la terreur ?

—Peuple des Cœurs Fendus, lança agressivement la reine. Aujourd'hui, nous avons eu l'horreur de découvrir le corps mutilé de Chiot Blanc ! Nous sommes révoltés d'une telle ignominie ! Nous...

Des chuchotements répondirent à cette annonce, aggravant le bourdonnement qui avait déjà commencé à faire trembler les arbres alentours. Le discours de la reine, qui disparaissait derrière les balbutiements incessants, n'avait pas la portée qu'elle désirait...

— Que se passe-t-il !? Que se passe-t-il ?! siffla la reine, n'ayant pas encore aperçu le cadavre.

— Ma reine, souffla Blanche-Biche, Chiot Gris est mort !

La reine Chienne hoqueta de surprise, se retourna vers les deux Chiots qui s'inclinèrent devant elle et crispa les poings.

— Où est Aigle Noir... ?laissa t'elle tomber d'une voix sourde.

Devant l'échange de regards des deux Chiots et leur silence prolongé, la reine hurla. Elle fit face à Chiot Rouge, qui se recroquevilla sur lui-même. Il voulut une fois encore prendre la parole, mais une gifle retentissante coupa nette sa tentative. Tout en le propulsant violemment contre l'Arbre, elle l'invectiva, ponctuant ses cris de coups terribles. Il n'avait pu éviter ma fuite ; mon délit lui incombait et rien ne pourrait l'en pardonner. Comme la reine laissait déferler sa haine sur son sbire, un mouvement derrière La Pie me fit dévier les yeux du spectacle : Blanche-Biche s'était détournée du carnage....

Pendant la crise de leur reine, les Chiots entouraient le corps de leur frère mort. Leurs mains solides évaluaient les dégâts qu'avait subis le cadavre, mais, l'analyse se faisant longue, Loup-Sans-Couronne approcha la meute et s'accroupit à ses côtés. Je le vis pointer du doigt le cou de ma victime, puis lui prendre une patte, présenter le dos de la main aux autres molosses, et la paume. Il répéta les mêmes gestes avec l'autre patte. Les Chiots se levèrent et se remirent en rang alors que Loup-Sans-Couronne retournait parmi les Cœurs Fendus. Des murmures animés couraient sur la place des exécutions, mais j'étais trop loin pour saisir quelques bribes de conversation.

La reine se calma enfin, laissant Chiot Rouge étendu sur le sol, ensanglanté. De toute évidence, il respirait difficilement, mais se remettrait de ses blessures. Il gémissait en se tenant la mâchoire : les coups y avaient plu... J'espérais qu'il souffre assez pour omettre de révéler que je me trouvais dans les parages.

— Je veux une explication, et je la veux immédiatement !lança La Chienne, excédée.

— Ma reine, Chiot Gris est mort étranglé, tenta timidement l'un des Chiots. Il y a des marques à son cou. Mais ses mains... ses mains n'ont... aucune cassure, ou fêlure, ou brisure... Elles sont belles, ses mains...

— Mais encore ?!

— Ben... Ça veut dire que... Ben que Chiot Gris, il s'est pas débattu. Alors il connaissait celui qui... qui... ben, qui l'a tué... Alors, ben... Ça pourrait être une preuve contre...

Le Chiot baissa les yeux, mais les laissa glisser sur le sol en direction de son frère Rouge. La reine avala l'information, la digéra et en fit une indigestion. Lorsqu'une nouvelle explosion de rage fut imminente, tous les Cœurs Fendus, y compris les Chiots, reculèrent de quelques pas. Seule La Pie demeura immobile. Devant l'espace qu'avait créé notre peuple entre lui et sa reine tyrannique, mon oiselle semblait oser une proximité déplacée. Loup-Sans-Couronne avait été happé par le flot, incapable de s'opposer au contre-courant de la masse... Blanche-Biche avait résisté à la vague de panique et était sagement demeurée derrière ma douce. Elle tâchait de toute évidence de se faire oublier.

— Blanche-Biche !s'écria pourtant la reine.

L'interpellée fit immédiatement quelques pas en avant, dépassant La Pie. Elle s'inclina et se redressa prestement. Je sentais sa nervosité et devinais, dans la foule des Cœurs Fendus réunie, l'inquiétude de Loup-Sans-Couronne.

Le regard furibond de La Chienne balayait sa silhouette frêle comme un scalpel. Elle attendit longtemps avant de s'adresser à nouveau à la jeune femme et lorsqu'elle parla, sa voix claquait comme un fouet.

— Blanche-Biche, sous mes ordres, tu as gardé à l'œil Chiot Gris et Chiot Rouge pour moi. Quand les deux Chiots ont-ils été ensemble dans l'arbre-prison pour la dernière fois ? Quand les as-tu vus en sortir ?

— Ma reine...

Comme je souhaitais à ce moment précis que notre alliée candide trouve les mots et la logique pour que les engrenages de notre machine infernale ne s'enrayent pas ! Couché à même l'humus, les mains ramenées sur ma nuque, je me rappelle avoir planté si fort mes doigts dans ma peau qu'une sensation de brûlure m'avait poussé à les en retirer subitement. Il fallait qu'elle soit convaincante, nos vies – à tous ! – en dépendaient.

—... j'ai vu Chiot Gris et Chiot Rouge entrer dans l'Arbre prison une première fois ce matin assez tôt, juste après que je vous aie informée de leurs

manquements à votre endroit. Ensuite, Chiot Rouge est sorti afin d'aller plaider sa cause devant vous, je suppose. Il vous a alors menti, a accusé Chiot Gris, comme vous le savez. Puis, il est retourné à la prison... Il semblait furibond et... il est entré, est resté quelques minutes, puis est ressorti en riant. Je suis partie afin de vous faire un compte-rendu des évènements, mais vous étiez à la recherche de Chiot Blanc... Et vous l'avez retrouvé...

— Et Aigle Noir ?

— S'il s'est enfui, il l'a fait après mon départ, ma reine. Je n'ai rien vu et je n'ai rien entendu.

— Chiot Blanc et Chiot Gris ont été retrouvés morts ce matin ! s'écria la reine à l'attention de tout son peuple. Et je veux faire payer l'assassin !

— Alors, ma reine, il faudra faire payer Chiot Rouge, car c'est lui, l'assassin.

Blanche-Biche avait parlé avec aplomb, les poings serrés au niveau de ses hanches. Même de là où j'étais, je pouvais voir ses ongles se planter dans la chair de ses paumes. Elle contrôlait de toute évidence sa respiration, mais cela semblait échapper à la Chienne, qui dévisageait maintenant l'accusé avec incompréhension. Une onde de colère semblait déferler sur le faciès hideux de la reine, soulignant la dureté de ses traits. Je voyais planer le doute, la déception, la rage et la violence sur chaque ridicule, chaque nerf, chaque pore de ce visage horrible.

Je ne pus empêcher une esquisse de sourire atténuer la raideur de mes lèvres : j'avais l'impression d'avoir indirectement créé une rebelle ! Je portai mon regard sur La Pie. Elle dissimulait difficilement son propre amusement. Cherchant ensuite du regard Loup-Sans-Couronne dans la foule rassemblée, je constatai qu'il arborait le même teint que sa nymphe. Le rôle que cette dernière prenait dans ce procès ne semblait guère l'enchanter. Lorsque la reine avança sur Blanche-Biche, il se raidit. Je devinais ses muscles tendus, ses doigts crispés agités de tics nerveux. J'aurais juré que sous l'effet de la nervosité, la peau de mon acolyte était parcourue de chair de poule. Dans son élan, La Chienne dépassa la frêle silhouette et alla se planter, statue furieuse, devant La Pie. Loup-Sans-Couronne expira et freina le mouvement de marche qu'il avait entamé. Je vis, sans rien entendre, les lèvres de notre tyran cracher leur venin à mon oiselle, qui n'y opposa aucune réaction. Elle ne s'autorisa ni un

froncement de sourcil ni un sourire, n'afficha ni un air arrogant ni l'expression d'un abattement quelconque. La Chienne se retourna tout d'un bloc et repassa aux côtés de Blanche-Biche, toujours immobile. Si sa poitrine n'était plus soulevée de halètements, c'était probablement qu'elle ne respirait plus.

— Peuple des Cœurs Fendus, trop de sang a coulé aujourd'hui ! Un sang précieux, un sang fidèle, un sang noble ! Chiot Blanc, la forêt ait son âme, puis Chiot Gris, injustement accusé, ont perdu la vie à mon service. Je ne peux laisser impunis de tels meurtres ! Que l'on remette l'accusé sur pied !

Deux Chiots se flanquèrent de chaque côté de Chiot Rouge et le saisirent sous les aisselles. Comme ceux d'un pantin, ses membres pendaient. Seule sa tête tenait encore, presque droite, sur ses épaules. Des yeux implorants dévisageaient La Chienne, quémendant sa pitié. La reine se fendit d'un sourire carnassier et échappa un rire rauque. Son air sinistre ne laissait aucune illusion quant au sort qu'elle réservait au traître...

— Chiot Rouge, commença-t-elle sur un ton doux, tu es accusé des assassinats de deux de tes frères ainsi que d'avoir manqué à ton devoir en laissant Aigle Noir s'échapper. Je serai clément... Je t'offre la chance de t'expliquer et de te défendre. Qu'as-tu à dire pour ta défense ?

Lorsque je repense à ce moment précis, à cette fourberie cruelle, je ne peux qu'être compatissant envers le tortionnaire que fut Chiot Rouge. Tout comme Chiot Blanc et Chiot Gris, il a été une victime ; la victime de deux machinations. En toute honnêteté, notre petit groupe rebelle avait eu ce qu'il souhaitait : la mort d'un autre Chiot, l'affaiblissement des rangs de La Chienne. Cependant, à aucun moment nous n'aurions pensé que cette dernière la provoquerait elle-même.

Chiot Rouge tenta de plaider sa cause. Il l'aurait fait, évidemment, si sa mâchoire n'avait pas été disloquée intentionnellement par la reine un peu plus tôt. La mandibule inférieure de l'accusé tremblait, pendait, mais ne pouvait se mouvoir. Le condamné y mettait pourtant l'effort, jusqu'à endurer une douleur qui devait être épouvantable. Je comprenais mieux pourquoi il n'avait pu trahir ma position...

Sa cause était perdue. Sa mort se lisait dans les yeux froids de notre souveraine. Il ne lui fallut pas longtemps pour le comprendre, et il sembla l'accepter comme une fatalité.

Voyant que Chiot Rouge ne parlerait pas, La Chienne sourit et, devant l'assemblée des Cœurs Fendus, le déclara coupable et le condamna à mort. Le murmure qui un peu plus tôt bourdonnait autour de l'Arbre à mort s'était tu. Notre peuple avait fait silence, car il savait ce à quoi il pouvait s'attendre. Une bouffée de colère s'empara de moi, une colère sourde, revendicatrice. Une colère qui résultait d'une absurdité. Alors que la reine saisissait Chiot Rouge au collet et le soulevait de terre, les Cœurs Fendus se tenaient droits, à une distance raisonnable de leurs semblables. Champ criblé de lignes verticales. Aucun d'entre eux n'était ravi de devoir assister à une exécution, tous souhaitaient se détourner, se serrer les uns contre les autres. Aucun ne le ferait, car tous s'enfermaient dans leur individualité malsaine, prisonniers de leur endoctrinement. Je les regardais, silhouettes ternes dans le soleil gris, inconscients de leurs liens.

Je fus brutalement ramené à la réalité par le premier hurlement de Chiot Rouge. Un second suivit presque aussitôt, déchirant le silence qui planait au-dessus de nous. Je reportai mon regard vers le condamné et retenus un haut-le-cœur. Bien qu'à une certaine distance de la scène, je pouvais voir un œil qui gisait non loin du couple morbide. Chiot Rouge titubait, couvrant son orbite vide de l'une de ses grosses pattes, l'autre plaquée là où aurait dû se trouver une oreille. La reine fit un pas dans sa direction et empoigna la mâchoire déjà brisée de sa victime. D'une pression des doigts, elle la lui ouvrit et plongea son autre main à l'intérieur. Je savais ce qui allait suivre, et pourtant, je ne pouvais dévier mon regard... La reine ressortit lentement la langue du molosse entre ses doigts. Elle semblait contrôler et ralentir son mouvement afin d'étirer son plaisir... et l'organe. Chiot Rouge sanglotait, gémissait et échappait des grognements aigus. Il transpirait la peur, mais ne pouvait se débattre, trop solidement maintenu par ses deux chiens de garde.

Lorsque sa langue se détacha dans un bruit gluant et mat tout à la fois, je faillis vomir. Blanche-Biche ne s'en priva pas, s'étant retournée pour faire dos à cette horreur. Le corps plié en deux, elle pleurait de compassion pour Chiot Rouge.

Comme La Pie s’empressait vers notre frêle alliée pour lui offrir son soutien, Loup-Sans-Couronne arriva à sa hauteur, l’aida à se redresser et l’emmena sous le couvert des arbres. La Chienne ne vit rien. Personne ne réagit. Un bruit de déchirement et de craquement d’os horrible résonna, puis, une jambe tomba sur le sol. Chiot Rouge hurlait à s’en faire exploser les poumons. Les mêmes sons terrifiants retentirent et un bras disparut dans des buissons. Je me détournai et rampai hors de mon bosquet pour aller rejoindre Loup-Sans-Couronne et Blanche-Biche : j’en avais assez vu et assez entendu. Bien que je m’éloignai rapidement, les cris inarticulés de Chiot Rouge me poursuivaient. J’avais hâte qu’il meurt. D’abord submergé par la compassion et la colère, je me surpris à éprouver une certaine forme de soulagement. J’avais tué deux Chiots, mais si j’étais un meurtrier, je n’étais pas un tortionnaire...

Orchestration rebelle

Je retrouvai mes acolytes un peu plus loin, sous un conifère agonisant. Des aiguilles en tombaient et allaient parsemer la chevelure blonde de Blanche-Biche. Elle avait un teint cireux et respirait rapidement. La Pie se plaça à ses côtés de manière à la soutenir et l'aida à s'asseoir au pied de l'arbre. Elle allait lui adresser la parole quand un cri de Chiot Rouge, atténué par la distance, troubla le silence de la forêt Fendue. Nous nous figeâmes, éccœurés jusqu'au bout des ongles.

Loup-Sans-Couronne s'accroupit finalement près de Blanche-Biche, nous extrayant de notre torpeur. Il retira une mèche rebelle du visage qu'il aimait et déposa, après hésitation, un baiser sur son front. Blanche-Biche écarquilla les yeux, cessa de respirer et se remit à pleurer de plus bel. Secoué, Loup-Sans-Couronne recula, honteux. Persuadé d'être fautif, il allait se relever, mais des mains pâles attrapèrent le col de sa chemise et l'attirèrent vers la silhouette fragile de la nymphe. Appuyant sa tête contre l'épaule de Loup-Sans-Couronne, cette dernière laissa libre cours à sa tristesse. Devant cette réaction inattendue, le Loup s'adossa à l'arbre de façon à offrir son corps comme un rempart protecteur. Blanche-Biche s'y blottit et sembla y disparaître...

Je me retournai vers La Pie en lui faisant signe de nous éloigner. Ma colère première était revenue : contrairement aux deux tourtereaux, les Cœurs Fendus ne s'étaient pas soutenus les uns les autres. Au mieux ils s'étaient ignorés : ainsi, ils auraient eu conscience de la présence des autres, mais n'en auraient simplement pas fait cas... La Pie gardait les yeux rivés au sol. Plus que jamais, elle me semblait exténuée, presque blessée. Je tendis une main et entrepris de jouer avec l'ourlet de son chemisier blanc. Elle porta la sienne à mon épaule et soupira. Je savais qu'elle pleurerait, mais je n'osais pas bouger, de peur de la brusquer et de déclencher un torrent de larmes.

—Que t'a dit la reine, avant...d'exécuter Chiot Rouge ?demandai-je dans un éclair de fugacité. Elle s'est approchée de toi et j'aurais juré qu'elle te disait quelque chose.

La Pie ne répondit pas tout de suite. Elle retira son chapeau, se passa une main dans les cheveux et prit une grande inspiration. J'attendis patiemment qu'elle parle, devenant de plus en plus inquiet devant son air rembruni. Ses yeux toujours fixés sur le sol humide, elle se décida enfin à m'éclairer :

— Elle a dit que c'était ma faute. Que si Chiot Rouge allait mourir... meurt... sous la torture, c'était ma faute. Parce que je me suis rebellée et que je vous ai entraînés dans mon sillon, Loup-Sans-Couronne et toi. Je crois qu'elle doute encore, pour Blanche-Biche. Elle la croit trop faible pour être capable de la trahir.

Elle releva enfin les yeux vers moi. Ils n'étaient pas humides, ni même implorants ou attristés. La Pie arborait un regard morne que je ne connaissais que trop bien : celui de la culpabilité. Elle tenta de demeurer impassible, mais elle détourna la tête et mordit ses lèvres. Je pris son menton entre mes doigts et ramenai son visage face au mien. Je ne dis rien, car j'ignorais si elle voulait être consolée ou si elle désirait ruminer seule la vérité.

— C'est ma faute, Aigle Noir. C'est ma faute ! Je me suis soulevée contre les édits de la reine, tu m'as suivie, et Loup-Sans-Couronne et Blanche-Biche aussi. C'est même moi qui ai décidé de les impliquer... Tu avais une vie bien rangée, Aigle Noir, avant que je ne la mette sens dessus-dessous ! Et maintenant... Maintenant... je vous ai tous gâchés.

Je demurai quelques instants figé dans un silence choqué. J'éclatai d'une colère soudaine, haussant le ton. Un autre cri de Chiot Rouge, que j'espérais être le dernier, me ramena à la proximité qui nous liait à la reine...

— La Pie, recommençai-je, tu te fourvoies, complètement et entièrement ! Tu es coupable de nous avoir éveillés, de m'avoir éveillé ! C'est d'une prise de conscience dont tu es coupable, ni plus ni moins ! Et c'est à partir de cette prise de conscience, précisément, que moi, puis Loup-Sans-Couronne, avons suivi ton engagement contre le règne de la reine. C'est devenu notre engagement ! Et ce sera celui de Blanche-Biche ! Et celui des Cœurs Fendus !

— Et les Cœurs Fendus, hein ?! Ils vont peut-être mourir, à cause de moi ! Certains vont souffrir ! Certains seront torturés, comme Chiot Rouge, comme Lièvre

et Haze ! Je ne peux pas permettre ça, je ne peux pas l'accepter ! S'ils meurent à cause de moi...

Je réfléchis avant de reprendre la parole. Je savais qu'à ce moment précis, La Pie avait besoin de moi. Elle avait besoin que je mette un terme à cette discussion de telle manière qu'elle ne puisse plus douter de notre cause. J'inspirai calmement, me concentrant sur les mots que j'allais prononcer.

— La Pie, c'est une révolution que nous avons entamée. Dans les révolutions, il y a des morts. Malgré les activistes, malgré toutes leurs précautions. Lorsqu'on change un système, lorsqu'on renverse un règne, lorsqu'on se bat pour un droit qui nous est refusé ou dénié, il y a des morts. La Chienne tuera encore, sois en certaine, parce qu'elle a peur de perdre. Et elle perdra ! Déjà, de son côté aussi, il y a des morts. À la différence de la reine, nous, nous regretterons nos morts. Et nous ne voudrions pas qu'un seul décès n'ait été vain. Ce n'est pas ta faute, La Pie. Ce n'est ni la tienne, ni celle des autres Cœurs Fendus. C'est celle de La Chienne. Ne la laisse pas se déculpabiliser à tes dépens.

La Pie avait relevé la tête. Sa posture instable, ses épaules penchées vers l'avant, les tics qui faisaient tressauter ses paupières m'indiquaient l'état d'épuisement dans lequel mon oiselle se trouvait. Elle esquissa un sourire peu convaincant et attrapa ma main qui tordait encore l'ourlet de son vêtement. Je lui emboîtai le pas et marchai avec elle jusqu'à nos deux acolytes. Loup-Sans-Couronne s'était relevé et reniflait la brise, l'air soucieux. Blanche-Biche essayait ses dernières larmes.

Après un dernier reniflement afin d'être sûr de lui, le Loup nous avisa que les Cœurs Fendus se dispersaient. Il était donc temps pour nous de nous enfoncer dans les profondeurs de la forêt. Nous ne pouvions, La Pie, Loup-Sans-Couronne et moi, retourner dans nos demeures : j'étais en cavale, mon oiselle était de toute évidence la prochaine victime de La Chienne et notre rustre amoureux, ayant quitté la place des exécutions avant la fin de l'exécution, avait probablement attisé les soupçons que la reine avait déjà sur lui. La fragile nymphe, remise de ses émotions, ne courait, selon La Pie, pas encore de risque direct : sa faiblesse jouait pour elle. Il fut donc convenu qu'elle retournerait au bosquet des *cyripedium acaules*. Loup ne voulut pas en

démordre : il veillerait au grain, dissimulé dans les branchages fournis d'un arbre situé près de la demeure de la belle. Mon oiselle et moi nous mêmes en route vers la montagne, désireux d'établir le plus de distance entre nous et la reine, au moins pour un soir.

De nouveau, il pleuvait à verse. La pluie martelait le sol et enterrait les sons de la forêt. Bien que le terrain ne soit plus escarpé, j'avais de plus en plus de difficulté à progresser. J'avais quitté les sentiers battus pour m'enfoncer entre les troncs serrés des arbres. Ceux-ci semblaient se refermer sur mon passage, comme s'ils m'eurent rendu le voyage de retour impossible. Cela n'avait plus aucune importance : je ne reviendrais pas sur mes pas.

Je posais un pied, veillais à garder mon équilibre, puis déposais l'autre pied. Les arbres rachitiques qui m'entouraient, bien que me protégeant du vent, ne m'abritaient pas du triste ciel. Mes larmes mélangées aux siennes devaient offrir une vision étrange. La pluie froide me pinçait le visage et m'arrachait quelques gémissements, mais ne m'empêchait pas d'avancer, encore et toujours, exténué et obstiné. Je lui devais bien cela, à mon oiselle décédée. Je lui devais un dernier hommage.

Nous avons pris l'après-midi pour gravir la montagne et progresser toujours un peu plus dans les sentiers qui la traversaient. J'étais en tête, aux aguets, prêt à réagir au moindre bruit suspect. La Pie s'essoufflait derrière moi : elle haletait et

traînait des pieds, contrairement à son habitude. Je ne prenais pas le temps d'effacer nos traces : si les Chiots se lançaient à notre recherche, ce serait de nuit et seule notre odeur leur permettrait de nous suivre. En jetant un regard derrière moi, je ne pus m'empêcher d'afficher un sourire léger. Cette montagne avait été le lieu de tous nos jeux et de toutes nos courses, le lieu de nos défis mutuels et finalement, de notre éveil à l'amour que nous éprouvions l'un pour l'autre. C'est sur cette montagne que nous avions ri sans avoir peur d'être surpris par les Chiots, que nous avions passé des nuits blanches à parler et à établir les bases de notre rébellion. Mon sourire s'intensifia : c'était encore la montagne qui nous protégerait et nous accueillerait pour la nuit, fidèle amie des âmes en fuite que nous étions. Un second coup d'œil par-dessus mon épaule m'indiqua que La Pie ne partageait pas mes pensées.

Elle était morose, je le devinais à son air renfrogné. Soucieux de la faire parler, je déplaçai le baluchon dans lequel nous avions déposé couvertures et provisions sur mon épaule. Manœuvre inutile visant à me donner le temps de réfléchir, je cherchai à aborder La Pie avec tact. Je pensai que les mots de la reine l'avaient plus troublée que je ne croyais, qu'ils l'avaient choquée même, mais elle dénia ma théorie lorsque je la lui exposai.

— Je suis furieuse contre moi-même, Aigle Noir ! T'imagines ?! Elle a failli m'avoir ! Elle a failli réussir à me faire croire que j'avais moi-même torturé Chiot Rouge ! Tu avais raison : elle essayait de se déculpabiliser à mon insu ! Je suis furieuse de m'être laissée aller à l'abattement. Si nous flanchons, Aigle Noir, nous n'y arriverons pas !

— Ma très chère, je vois que tu en es venue, finalement, à la même conclusion que moi. Nous savions déjà que ce serait difficile...

— On ne savait pas quel quotient de difficulté ça représenterait... Oh ! Aigle Noir ! Tout est tellement compliqué !

La Pie s'était laissée tomber au sol, les bras en croix, crucifix dramatique. J'eus un petit rire, qu'elle accompagna du sien, désespéré. Je lui tendis la main et l'aidai à se relever. Mon rire se transforma en un éclat l'espace de quelques secondes : un ange de poussière marquait son passage dans la forêt Fendue... Elle secoua ses vêtements et se redressa complètement. Droite, elle planta son regard dans

le mien : il était à nouveau franc et plein de défi. Une ombre plana pourtant devant ses prunelles :

— Tout est tellement violent...

— Je sais. Continuons, la noirceur tombera bientôt et nous devons nous éloigner autant que possible du village. Nous devons dresser un campement... Sans feu.

La Pie acquiesça et marcha à mes côtés. Je n'arrivais pas à décrocher le sourire qui fendait mon visage. Pourtant, la topographie de notre situation était critique : nous naviguions en eaux troubles, assaillis par la violence des Chiots et celle de la reine, impuissants face au renfermement de notre peuple, à l'individualité opaque de ses membres. Nous avons besoin de l'appui des Cœurs Fendus si nous ne voulions pas nous diriger vers un cul-de-sac... La victoire était loin d'être acquise. Pourtant, je souriais. Et mon sourire n'était pas sans raison : la journée avait été rude, sans compter les jours précédents, mais enfin un répit nous était accordé. La blessure infligée à ma jambe par Chiot Rouge commençait à me lancer et la douleur parcourait mes muscles jusqu'à la hanche, mais je me rendrais à destination, quelle qu'elle soit. Car cette douleur, tout comme l'inquiétude soulevée par notre situation critique, pouvait être effacée par son sourire. En cet instant précis, tout ce qui comptait, c'était la présence de La Pie, la force qu'elle me communiquait à nouveau, celle qu'elle avait retrouvée. Il n'y avait plus aucune trace d'abattement dans sa posture. Mon visage baissé vers le sien, je lus dans ses traits ce que je voulais y découvrir : elle réfléchissait, son esprit en ébullition allumé par différents liens, différentes idées qui la mèneraient à un plan. Je ne pouvais pas deviner ce à quoi elle pensait ; elle m'éclairerait en temps et lieu.

Je pris sa main, puis elle tourna son regard vers moi. Elle dut trouver mon sourire particulièrement inapproprié aux vues de notre situation, car elle éclata de rire. J'échappai un gloussement et nous continuâmes notre route, conscients que cet instant euphorique, ce tête-à-tête fugitif, serait peut-être l'un des derniers...

Nous avons trouvé, dissimulée dans les hauteurs du massif montagneux, une cavité creusée à même une paroi rocheuse. La pierre, lissée par les intempéries au fil des années, offrait une protection rudimentaire, mais efficace pour la nuit. Comme

convenu, nous n'allumâmes pas de feu : inutile de signaler notre présence. La nuit promettait d'être fraîche et nous n'avions que quelques couvertures élimées. Notre repas, constitué de fruits séchés, de noix et d'un peu de fromage, ne nous permit pas de nous réchauffer. La noirceur était tombée depuis longtemps et la lune ne brillait pas dans le ciel. Étendus l'un à côté de l'autre, nos têtes émergeant de l'ancre protecteur afin de contempler les quelques étoiles qui brillaient encore dans le ciel, nous gardions le silence. J'étais mal à l'aise, car nous étions si près l'un de l'autre, si bien dans cette proximité. Un sentiment grandissait en moi, me tenaillait, mais je ne savais pas de quoi il s'agissait. Je ne pouvais pas mettre de mots sur cette impression et, pour être honnête, j'en avais peur. Je craignais l'envie qu'elle créait. J'avais peur de vouloir quelque chose que je ne pouvais pas saisir, mais que je pouvais perdre. J'avais peur que ce moment, qui serait peut-être unique, soit trop réel pour être vrai. J'avais peur qu'une soudaine bourrasque balaie l'illusion et me laisse seul, au milieu de la forêt, impuissant face à mon rêve. Jamais La Pie n'avait été aussi belle, ses cheveux éparpillés sur ce lit de brindilles. Jamais mon oiselle ne m'avait semblé si douce et si apaisée qu'en cette nuit d'octobre. Je laissais mes yeux scruter chaque détail de son visage, glisser sur chaque grain de sa peau. Les yeux à demi clos sous la faible lueur dispensée par les étoiles, elle affichait un sourire paisible. Je le lui volai, posant mes lèvres sur les siennes. Jamais son regard ne m'avait paru aussi grave et léger à la fois ; c'était un regard de calme avant la tempête. Et ses prunelles contenaient l'ouragan. Des rafales de tendresse s'en échappaient pourtant. Elles fouettaient les longs cils de leur cage orageuse ; elles frappaient les barrières de mes paupières ouvertes. Lentement, les grands vents se levaient et la tempête naissait. Un instant, il n'y eut plus rien que deux regards qui se confondent dans l'œil du cyclone. Puis, les vents nous fauchèrent à nouveau.

Je me sentais comme au-dessus d'une mer houleuse. De longs bras d'eau m'y immergeaient et me faisaient perdre mes repères : je ne savais plus comment rejoindre la surface, ni où se trouvaient les profondeurs glaciales. J'ignorais si je devais remonter ou m'enfoncer un peu plus. Je ne savais plus quand et comment respirer, alors je ne respirais plus. Je préférais m'étouffer avec cette eau, y suffoquer, la laisser emplir mes poumons, l'exhaler par à coup, en même temps que l'air salin

qui m'embrouillait les esprits. Ma mer agitée bouillonnait et tourbillonnait entre chaque vague qui la soulevait. Je tentais de la saisir ; mes mains ne pouvaient s'accrocher à sa fluidité. Puis, le cyclone devint ouragan et arracha les derniers pans de mes pensées. Je n'eus même pas le temps de le réaliser. J'écumais mon rêve effervescent. Je découvrais mes songes devenus concrets. Je m'appropriais cette mer idéale que je pouvais saisir, que je saisisais enfin. Je la faisais mienne. L'ouragan était passé. J'avais dû le laisser filer. Déjà. Et je ne sus plus rien, sauf que j'étais perdu dans ses prunelles brun-miel. Et que je ne voulais pas m'en échapper. Et que la mer s'était calmée. Et que les étoiles pouvaient bien mourir, car je n'aurais de cesse de la contempler. Et que jamais je n'arrêterais de l'aimer.

Nous nous étions levés tôt afin d'arriver à l'arbre de Blanche-Biche avec le soleil de midi. Perchés dans les branches mêmes de sa demeure, nous avions tous les quatre discuté à voix basse. Le silence était pour l'heure retombé. Distract par une feuille qui tombait, j'assistai à sa chute : une mort de plus sur la conscience de la reine. Si nous voulions éviter d'autres morts, nous devons libérer les Cœurs Fendus. Je secouai la tête et passai une main dans mes cheveux.

— Tu veux qu'on abatte les arbres qui barrent la frontière de la forêt Fendue, c'est ça ? La Pie, j'te l'ai déjà dit, je déteste tes méthodes. Surtout quand j'les comprends pas.

En quelques mots, Loup-Sans-Couronne avait traduit mes réflexions. Comment pouvions-nous mettre à terre autant d'arbres ? C'était impossible.

— Tu veux qu'on mêle les Cœurs Fendus à ça et qu'on en fasse des bûcherons de fortune, c'est ça ? La Pie, tu brûles le bois avant de l'avoir débité, c'est l'cas d'le dire.

Le rustre Loup avait formulé, une fois de plus, le fond de ma pensée. Cependant, je commençais à m'habituer aux plans de mon oiselle et je savais qu'elle nous cachait encore quelque chose.

Elle souriait gravement, ses lèvres formant un pli sans joie, ne laissant transparaître aucune émotion. Cela lui conférait un air particulier, presque autoritaire. Nous savions tous que nous devons obtenir l'aide de notre peuple, mais seule La Pie semblait persuadée que nous y arriverions. Nous avions jusque-là agi autant que

possible dans l'ombre et pourtant, nous nous étions attiré les foudres de la reine. La couverture de Blanche-Biche n'était guère plus que de la poudre aux yeux, et si ma sentence avait toujours cours, le même sort que le mien guettait La Pie. Quant à Loup-Sans-Couronne, la reine ayant des doutes sur sa droiture avant même le procès de Chiot Rouge, elle n'attendait plus qu'un prétexte pour le faire condamner.

Nous savions que les Cœurs Fendus ne se laisseraient pas embobiner facilement : leur attitude durant le procès nous l'avait démontré. Fermés sur eux-mêmes, ils s'emprisonnaient dans une individualité stagnante. Porter secours, aider ou établir des liens n'étaient pas dans leur nature, non pas par désir, mais par habitude. C'était cette régularité qu'il nous fallait rompre afin d'instaurer une nouvelle routine au sein de notre peuple, une routine plus équitable. Et dans cette nouvelle démocratie de la liberté, il n'y aurait pas de place pour La Chienne.

— T'inquiète pas, Loup-Sans-Couronne. Les bases de notre feu sont installées, il ne reste qu'à les faire flamber. Les Cœurs Fendus ne sont pas idiots. Ils savent ce qui est arrivé à Lièvre et Haze, ça les terrifie et ça les pousse à rester dans leur zone de confort.

— La zone délimitée par la reine, oui. Et ils se confinent dans leur mutisme individuel. C'est justement de cela qu'il faut les sauver, dis-je, résumant la situation et l'enjoignant à continuer.

— C'est là que nous intervenons, tous les quatre. Tout ce qu'ils connaissent de l'affection mutuelle et de l'amour, c'est l'histoire de Lièvre et Haze ! Mais à nous quatre, parce qu'on sait ce que c'est parce que... parce qu'on le vit et qu'on l'éprouve, on peut leur donner un nouvel exemple !

Je me contentai d'opiner du chef et laissai errer mon regard sur les racines rabougries de notre perchoir. Si cela je le comprenais très bien, si notre expérience, largement supérieure à celle des membres de notre peuple, pouvait les inciter à joindre notre révolution, bien sûr que nous l'utiliserions. Il s'agissait cependant de l'appliquer : dans quel contexte, en quels termes ? La trahison n'était plus à craindre : nous étions déjà des morts en sursis. Je levai les yeux sur mes compagnons d'infortune. Loup-Sans-Couronne assimilait ce qu'impliquaient nos rôles, serrant dans ses paumes, pressées presque l'une contre l'autre, la petite main blanche de sa

dulcinée. Les voyant ainsi exprimer leur intimité, nonchalamment, sans même s'en rendre compte comme s'ils l'eurent toujours fait, je compris ce que La Pie avait en tête.

— Rien ne sert de leur imposer la sentimentalité à laquelle ils ont droit, n'est-ce pas, La Pie ? Nous n'avons, en premier lieu, qu'à la leur exposer. Tu veux qu'on leur montre ce à quoi ils peuvent aspirer... !

La Pie me répondit par l'affirmative, son sourire sévère effacé par un sourire sincère, auquel je répondis. Loup-Sans-Couronne prit le temps de bien comprendre nos propos avant de s'avancer.

— C'est bien beau tout ça, mais on fait ça comment, exposer notre amour des autres...de l'autre, termina-t-il et souriant bêtement, le regard perdu dans les prunelles de Blanche-Biche ?

Un nouveau moment de silence nous mura dans nos réflexions. Notre ami avait soulevé un point : l'aventure s'avérait plus facile à théoriser qu'à mettre en pratique. Or, La Pie conservait son calme. Elle s'exprima clairement. D'abord, il nous fallait un lieu. Un lieu où seraient réunis tous les Cœurs Fendus. Il nous fallait ensuite agir insidieusement, afin de ne pas trop insister sur le caractère fermé de nos compatriotes. Il semblait impérieux, plutôt, de laisser leurs esprits saisir, rejeter, comprendre et finalement envier ce qu'ils verraient. La Pie avait raison sur ce point particulier : les obliger à agir comme nous, à se joindre à la rébellion que nous voulions instaurer, ne nous donnerait que le même statut que la reine Chienne. Je secouai légèrement la tête, dégoûté par cette idée.

— Loup-Sans-Couronne, hier, La Chienne t'as fait appeler les Cœurs Fendus. Crois-tu pouvoir les réunir encore, tous, dans un même endroit ?

— La reine m'a donné ce droit et ce pouvoir sur les citoyens de la forêt Fendue, ouais... J'ai pas le droit de l'utiliser sans son accord. Je peux le faire, mais elle va débouler à l'endroit qu'on aura choisi. Et je te fais pas le tableau de ce qui arrivera alors...

La Pie prit quelques instants pour réfléchir. Utiliser la voix du Loup paraissait être un plan viable, mais il était impératif que la reine ne se trouve pas dans les parages lors de la convocation. Je me raidis comme sous l'effet d'un choc, traversé

par un souvenir. L'espace d'une inspiration, ce souvenir devint une idée que je m'empressai de partager.

— Blanche-Biche a encore quelques crédits auprès de la reine, grâce à son interprétation accusatrice d'hier...

Je vis la jeune femme se rembrunir soudainement. Si elle s'était jointe à notre lutte, elle ne semblait guère heureuse de tout ce que cela impliquait. La conscience d'avoir joué des vies contre une autre, même vile, devait la tourmenter. Je la comprenais plus qu'elle n'aurait pu le croire.

— Nous aurons à nouveau besoin que tu sois plus que convaincante, mon amie, pour lancer les Chiots à nos trousses. La Pie et moi sommes allés nous cacher dans la montagne, hier soir. Nous n'avons pas effacé nos pistes et le temps est stable : elles doivent être évidentes. La reine Chienne en veut personnellement à ma vie, désormais, et La Pie sera trahie par ses pas qui suivent les miens. Sa majesté s'empressera de suivre personnellement nos traces.

— Et si elle refuse ? lança Blanche-Biche, ses yeux emplis de larmes. Et si elle envoie ses Chiots et qu'elle demeure au village ? Lorsque Loup-Sans-Couronne appellera les Cœurs Fendus, il sera... vous serez tous en danger !

Ce fut mon oiselle qui parla la première, non pas pour la rassurer, c'eut été lui mentir, mais pour lui inculquer l'importance de son rôle. Une main posée sur l'épaule gracieuse de la jeune femme, ma douce l'enjoignait à tout mettre en œuvre pour que la reine se lance à notre poursuite. Blanche-Biche devait user de tout ce qu'elle avait de ruse pour enjoindre La Chienne à quitter le village.

— Je lui rappellerai les échecs des trois Chiots morts... Après les défaites consécutives qu'elle a subi, elle ne risquera pas une victoire, n'est-ce pas ? Elle refusera de déléguer... Elle se lancera à votre poursuite. Je ferai en sorte qu'elle vous poursuive.

Sa voix s'était faite toute petite, cependant que Loup-Sans-Couronne posait un baiser sur son front.

Les éveils

L'après-midi était bien avancé, le soleil n'était plus à son zénith depuis déjà longtemps. Rapidement, nous avons convenu que le meilleur endroit pour réunir à nouveau notre peuple prisonnier était la Place des exécutions, sous l'Arbre à mort. Cet endroit, naturellement empreint d'une atmosphère oppressante, nous semblait apte à générer des réactions chez les Cœurs Fendus. Du moins l'espérions-nous. Coincés entre les arbres, face à la mort, peut être qu'une introspection irait de soit...

Lorsque Loup-Sans-Couronne hurla, debout, seul devant l'arbre encore entaché du sang de Chiot Rouge, je déglutis. J'espérais que Blanche-Biche avait réussi. Bien que La Pie m'ait autorisé à faire lancer l'appel du Loup, je n'étais pas rassuré. Il ne suffisait que d'une apparition de la reine pour perdre la confiance des Cœurs Fendus. Alors, tous nos efforts auraient été vains.

Comme la veille, le dernier hurlement de Loup-Sans-Couronne vibra sur des notes nostalgiques dans l'air frais. L'Arbre à mort baignait dans le brouillard et la lumière blanchâtre du soleil.

Le premier Cœur Fendu déboula sur la Place, essoufflé d'avoir accouru au son de l'appel royal. À demi plié, une main posée sur son poitrail haletant, il se redressa lentement lorsqu'il s'aperçut que rien ne semblait se passer sous l'Arbre des mises à mort. Les bras pantelants, il regardait autour de lui.

D'autres Cœurs Fendus arrivèrent en trombe sur la Place des exécutions comme s'ils avaient eu la meute des Chiots à leurs trousses. Cela m'arracha un sourire : décidément, la peur était un stimulant bien puissant.

Rapidement, notre peuple fut réuni autour de l'Arbre. Je cherchai le regard de La Pie, le dos appuyé contre un pin. Nous nous avançâmes en même temps l'un vers l'autre, sans nous consulter. Les Cœurs Fendus, se tenant droits à une distance respectable les uns des autres, sondaient la Place ; la tension montait. Ils se trouvaient en terrain connu, mais l'inertie du lieu leur était inhabituelle. Alors que d'un geste qui m'était devenu naturel je prenais la main de mon oiselle dans la mienne, m'accrochant à sa taille de l'autre, elle appuya sa tête contre moi. Nous regardions

l'Arbre des mises à mort, comme nos congénères. Nous les imitions, conscients de l'étrangeté du moment que nous avions nous-mêmes créée.

Les Cœurs Fendus ne nous remarquèrent pas immédiatement. Puis, au bout d'un moment, leurs regards dévièrent vers nous. D'abord choqués de ce qu'ils voyaient, ils nous dévisagèrent. Le premier des Cœurs Fendus arrivé sur la Place exprima successivement son dédain, son malaise, sa répugnance, puis son écœurement face à notre enlacement. La Pie et moi l'ignorâmes superbement. Comme une traînée de poudre, cette réaction voyagea sur chacun des visages des membres de notre peuple. Elle atteint son paroxysme lorsque, comme un seul homme, tous les Cœurs Fendus se détournèrent de nous pour concentrer leurs regards sur Loup-Sans-Couronne et Blanche-Biche. Celle-ci, blottie dans les bras du Loup, faisait face à l'Arbre. Sa chevelure légèrement soulevée par la brise flottait comme un étendard sur la Place des exécutions. D'un seul coup, plus personne n'osa respirer. Enfin, l'un de nos compatriotes exhala un râle stupéfait. Je me tournai vers lui, La Pie toujours contre moi, et mon cœur cessa de battre : il fronçait les sourcils et esquissait une moue dubitative. Il ne nous rejetait plus, il ne rejetait plus notre geste. Il l'analysait, comme s'il le voyait pour la première fois, comme s'il ne l'avait pas craint. Il étudiait mes doigts enlacés par ceux de La Pie, ma main ceinte à sa taille. Lentement, il leva les yeux, croisa les miens et mon cœur recommença à battre. Il voyait l'absence de danger, l'absence du mal dans cette intimité. Ce Cœur Fendu s'ouvrait à un nouvel horizon et sa carapace se fissurait pour le découvrir. Sa moue reflétait encore une certaine inquiétude, une incompréhension, mais elle témoignait aussi d'un désir puissant. Celui de vivre la même chose.

Peu à peu, cette sensation se répandit chez nos congénères. De marginaux, La Pie et moi devenions pionniers. Sans en avoir conscience, je marchais vers l'Arbre, guidé par mon oiselle. La Pie accrochée à mon bras, nous finîmes notre marche nuptiale sous les branches basses et grises du pilori arborescent. Nous fîmes face à notre peuple, droits, main dans la main, intimement liés devant l'adversité. Loup-Sans-Couronne et Blanche-Biche arrivèrent à notre hauteur à ce moment, silhouettes étonnamment calmes devant la foule rassemblée. Je respirai doucement, puis expirai longtemps : avons-nous réussi ? Avons-nous réussi à les faire reconsidérer les édits

qui leur étaient imposés ? Avions-nous réussi à leur ouvrir les yeux sur une parcelle de notre bonheur ? Cela avait-il réellement été aussi simple ?

Je me sentais léger, euphorique ; je flottais. Le brouillard qui tombait sur la Place des exécutions était devenu un nuage. Un goût sucré envahissait ma bouche, coulait dans ma gorge et glissait jusque dans ma poitrine. Mon cœur, stimulé par cette sensation de chaleur, battait la chamade. Était-ce cela ? Était-ce cela, le bonheur de la victoire ? Le bonheur du partage, de la libération ? Je me retournai vers Loup-Sans-Couronne. Je voulais qu'il me voie sourire, qu'il voie que nous n'avions pas tout risqué pour rien. Nos regards se croisèrent et l'espace d'un instant, nous fûmes deux êtres heureux, souriant à leur victoire et saluant leurs efforts mutuels. Nous fûmes aussi bien naïfs. Je le compris lorsqu'une ombre passa sur le visage de Loup-Sans-Couronne, l'assombrit et s'y figea, crispant ses traits. Au loin, derrière mes épaules, quelque chose avait annihilé son bonheur. Je le sentais déconfit, démuné face à une menace qui envahissait la Place. Déjà, l'atmosphère qui s'était allégée l'espace d'un moment regagnait en densité. Je voyais les Cœurs Fendus devenir nerveux et paniqués : nous allions les perdre...

Je ne voulais pas me retourner. J'aurais voulu ne pas avoir à me retourner et deviner dans le reflet des yeux de mon compagnon ce qui l'obnubilait. Je cherchais à y lire ce qu'il voyait lorsqu'il posa à nouveau ses yeux graves sur moi. Je compris que je n'avais plus le choix.

Je pivotai. Lentement, en maintenant ma main sur la taille de La Pie. Je me voulais protecteur ; j'aurais aimé que cela soit suffisant. Je frémis en apercevant deux Chiots avancer sur nous, leurs poings serrés se balançant à leur flanc au rythme de leur course. La Pie se serra contre moi et je l'enserrai un peu plus. Blanche-Biche échappa un sanglot, puis, elle se redressa de toute sa taille, signe qu'elle se ressaisissait. Comme les Chiots arrivaient à notre hauteur, je me surpris à espérer que les Cœurs Fendus se sauvent, qu'ils n'assistent pas à ce qui s'avérerait l'échec indubitable de notre rébellion. Au moins, s'ils n'en étaient pas témoins, d'autres marginaux, dans un futur proche ou éloigné, pourraient entreprendre une révolte sans porter dans leur mémoire le souvenir de notre défaite...

Sans plus de cérémonie, le premier des sbires de la reine prit son élan vers l'arrière et envoya son énorme patte vers mon visage. Poussant La Pie sur le côté, j'esquivai le poing de mon adversaire. Entraîné par la force de son coup, il avança de quelques pas avant de se retourner vers moi à nouveau. Je le reconnus aussitôt à son faciès inexpressif : Chiot Chanvre. Des sbires de la reine, il était le plus froid, le plus neutre. Si ses frères d'armes acceptaient les ordres de la reine avec empressement et allégresse, lui se contentait de les suivre sans jamais s'émouvoir. Un ordre était un ordre, il devait être appliqué et respecté. Chiot Chanvre était un être sans scrupule.

Il balança à nouveau l'un de ses énormes poings vers ma figure. Je réussis à nouveau à l'esquiver, mais perdis l'équilibre et tombai. Incapable de me relever assez rapidement, je me préparais à recevoir le coup suivant lorsque l'énorme masse de mon adversaire s'effondra à côté de moi. Les yeux écarquillés, je vis La Pie atterrir derrière Chiot Chanvre et s'en éloigner d'un bond : elle s'était lancée sur lui pour le faire tomber. Je sautai sur mes pieds et me plaçai entre elle et le Chiot.

— Aigle Noir, souffla-t-elle, je peux me débrouiller toute seule !

— Non ! C'est toi pour moi et moi pour toi ! Je t'en prie, éloigne-toi ! criai-je, soudainement furieux. Et toi, l'horrible chien savant, c'est La Chienne qui t'as envoyé à notre poursuite ? Elle n'a pas voulu nous confronter ? Elle n'a pas voulu démontrer sa miséricordieuse empathie tyrannique ?

Chiot Chanvre ne cilla pas. Il se contenta de se relever, d'épousseter ses vêtements et d'avancer à nouveau dans notre direction. Je bandai tous mes muscles, prêt à parer une nouvelle charge, lorsque mon dos heurta celui de Loup-Sans-Couronne. Je le sentis sursauter. Sa respiration rapide me confirma qu'il était aux prises avec l'autre Chiot :

— Lequel de ces immondices est ton adversaire ? demandai-je tout en envoyant un coup de pied dans le plexus solaire du mien.

— Chiot Noir, celui qui mord ! On échange ?

— Avec joie ! Voici Chiot Chanvre !

Je me servis du dos de mon compagnon pour effectuer un demi-tour en appui et me retrouvai face à Chiot Noir.

— J'oublie parfois qu'ils ont tous la même tête ! s'écria Loup-Sans-Couronne.

— Oui, c'est l'une de leur particularité !répondis-je.

— Même en situation de combat tu parles comme un aristocrate... dit l'autre en balançant un solide crochet sur la tempe de son nouvel opposant. Qu'est-ce que vous foutez ici, hein ? ajouta-t-il à l'intention des Chiots. La reine vous voulait pas dans ses jupons?

Une fois de plus, la question n'eut aucun écho. Pire : loin de se laisser emporter sous l'insulte comme l'avaient fait Chiot Blanc et Chiot Rouge, ces deux-là conservaient leur calme. D'une certaine manière, cela les rendait d'autant plus dangereux. Ils étaient plus conscients de leurs actes et du but qu'ils visaient. Alors que je m'apprêtais à frapper Chiot Noir, la voix de La Pie claqua comme un fouet :

— Vous ne devriez pas être ici. Vous devriez être au pied de la montagne. Vous avez désobéi.

J'eus le bonheur de voir Chiot Noir tressaillir. De toute évidence, La Pie avait été perspicace. La reine avait laissé derrière elle deux Chiots qui devaient nous couper toute retraite, à La Pie et moi, si nous descendions des massifs rocheux. La distance entre la pente de la montagne et le village expliquait qu'ils soient arrivés longtemps après les Cœurs Fendus.

— Je vais vous vendre ! Je vais dire à la reine que vous avez désobéi !s'écria La Pie en pointant un doigt accusateur vers eux.

— Tu peux pas, sale petite peste ! Sale petite rebelle ! Sale traîtresse au régime ! La reine est dans la montagne !

Je sentis une pierre frôler mon oreille droite et la vis s'écraser contre la joue de Chiot Noir. Chiot Chanvre lui aboya de se taire, ce que l'autre fit, conscient d'avoir trop parlé : nous savions maintenant que nous n'avions rien à craindre de la reine au moins jusqu'à la tombée de la nuit...

Soucieux de ne pas perdre mon temps, je profitai de l'étourdissement de mon opposant pour lui asséner un direct au visage. Je secouai mon poing en le ramenant vers l'arrière : l'impact avait été solide. Chiot Noir chancela et recula, se tenant la tête à deux mains. Il aurait au moins dû être assommé...

Derrière moi, Loup-Sans-Couronne grognait et échappait des jurons alors qu'il luttait au corps à corps avec Chiot Chanvre. Costaud, mon compagnon opposait

une résistance solide au sbire de La Chienne, mais il perdrait bientôt du terrain : nous n'étions ni l'un ni l'autre de taille à lutter longtemps contre ces machines de guerres. Les Chiots étaient entraînés à faire souffrir et à tuer, pas nous.

Alors que j'esquivais une rafale de coups, mon adversaire se montrant de plus en plus agressif, Loup-Sans-Couronne tomba durement au sol. Du coin de l'œil, je vis Chiot Chanvre se recroqueviller avant de bondir sur mon acolyte, le poing levé, visant le visage surpris de mon compagnon. Il allait mourir. Loup-Sans-Couronne allait mourir, défiguré par cette brute. Luttant contre Chiot Noir, j'eus l'impression que le temps s'arrêtait. Je saisis le poignet de l'enragé, tentant de me retourner pour venir en aide à mon acolyte. Je tendis mon autre bras vers lui et il me semble avoir crié un avertissement. Trop tard. La masse nervée et musclée de Chiot Chanvre fondait sur le Loup. Je pouvais presque sentir l'odeur du sang qui n'allait pas tarder à jaillir. Je croyais que tout était perdu lorsque Chiot Chanvre fut projeté sur le côté et roula sur le sol. Étendu, il se releva à demi, sonné.

— Mais qu'est-ce qui s'est pass... ?! l'entendis-je murmurer.

Debout, l'extrémité d'une énorme branche de bouleau dans les mains, l'autre touchant le sol, Blanche-Biche haletait sous l'effort qu'elle venait de fournir. Les muscles de ses bras tressaillaient encore de la tension qu'ils avaient dégagee.

— C'est bien ce que tu entendais, Aigle Noir ? C'est toi pour moi et moi pour toi ? laissa tomber Blanche-Biche avec un pauvre sourire.

La Pie était à ses côtés, les mains également agrippées à la branche. Elle ricana et me fit un clin d'œil : son influence marquait un changement de comportement chez notre douce alliée... Dans la même seconde, La Pie se retourna vers les Cœurs Fendus. Je les vis comme si c'était la première fois : ils semblaient tout aussi ébahis que Loup-Sans-Couronne et moi. Mon oiselle ajouta à leur intention :

— C'est nous pour vous et vous pour nous !

Puis elle se retourna à nouveau vers Chiot Chanvre qui s'était relevé et semblait imperturbable. Pourtant, je ne doutais pas qu'il se consumait d'une rage intérieure. Chiot Noir, remis de son étonnement, avait redoublé de force et de vitesse ; j'arrivais avec peine à parer ses offensives, mais ne trouvais aucune faille

pour lui rendre la pareille. J'étais submergé par sa violence lorsqu'une branche le percuta de plein fouet. Chiot Noir n'eut pas le temps d'amortir le choc et un craquement sinistre retentit. Je serrai les dents d'écœurement pendant que Chiot Noir portait une main sur ses côtes cassées. Un cri en crescendo sortit d'entre ses lèvres serrées. Il leva les yeux vers La Pie et Blanche-Biche, campées sur leurs pieds, amazones dépareillées.

— Eh bien, Chiot Noir, tu perds ton avantage face au nombre ? laissa tomber La Pie, arrogante.

L'autre grogna, furibond. Il se redressa en faisant rouler ses épaules. Cela lui arracha un autre cri, mais cette fois, il s'agissait d'une motivation : il aurait sa vengeance et elle serait cruelle. Ses yeux transperçaient La Pie. Ils la disséquaient, brisaient ses membres et ses os à chaque clignement d'œil. Je voyais sa rage grandir et avec elle la mienne. Je ne le laisserais jamais toucher à mon oiselle !

Je le saisis à bras le corps avant qu'il n'ait le temps de réagir et l'entraînai au sol. Je le criblai de coups, mais je fus repousser d'un puissant élan. Je roulai un peu plus loin, me protégeant le visage de mes bras juste avant que Loup-Sans-Couronne, reculant sous les assauts de Chiot Chanvre, ne me marche dessus.

Comme je me relevais, je sentis plus que je ne vis une ombre noire foncer vers mon oreille. Je ne pouvais pas éviter ce poing, déjà trop près. Je fermai les yeux, attendant la massue qui s'écraserait sur ma tempe et me tuerait probablement. Je n'avais même pas le temps d'imaginer une dernière fois le visage de mon oiselle.

L'impact ne vint pas. J'ouvris les paupières, surpris ; j'aurais dû être mort ou, du moins, étendu dans la poussière, inerte. Mon regard rencontra les jointures blanches de mon adversaire et je ne pus retenir une exclamation silencieuse. Puis mes yeux glissèrent vers ceux du premier Cœur Fendu qui était arrivé sur la Place. Un autre lui faisait face et tous deux maintenaient à deux mains le bras de Chiot Noir. Ce dernier, oscillant entre une incompréhension dénaturée et une rage contenue, ne bougeait plus. Avec son visage incliné, sa colonne vertébrale courbée, ses épaules penchées vers l'avant et ses genoux fléchis, il avait tout de l'attitude d'un chien soumis. Je quittai le regard du Cœur Fendu et, d'un commun accord silencieux, nous empoignâmes Chiot Noir et l'entraînâmes à toute vitesse vers l'Arbre. Nous l'y

projetâmes de toute notre force conjuguée, eux lâchant chacun un bras, moi poussant sur son poitrail vidé d'air. Sa tête percuta le tronc de plein fouet ; un autre craquement sonore nous fit comprendre qu'elle était fendue. Le corps du Chiot glissa, grotesque, le long de l'écorce sèche et s'affaissa au pied de l'arbre sanguinaire. Nous fîmes silence alors que Loup-Sans-Couronne luttait encore contre Chiot Chanvre. J'avais de nouveau commis un meurtre, mais cette fois, ma culpabilité me semblait diffuse, comme si le fait de la partager la rendait moindre. Cette fois, je n'étais pas le seul coupable...

— C'était pour Lièvre et Haze... murmura l'un des Cœurs Fendus.

Il s'adressa ensuite à moi d'une voix peu assurée :

— Euh... Je crois qu'il a besoin d'aide, euh... Loup-Sans-Couronne, c'est ça ?

— Excellente observation. Allons-y ! clamaï-je, en faisant signe au second Cœur Fendu de nous emboîter le pas.

— À vos ordres, monsieur Aigle Noir, me répondirent en chœur mes deux nouveaux acolytes.

Je haussai un sourcil et frissonnai de dédain. J'avais glissé dans un carcan duquel il serait difficile de sortir : celui de chef...

Chiot Chanvre malmenait encore Loup-Sans-Couronne lorsque nous l'entourâmes. À notre cercle s'ajoutèrent La Pie et Blanche-Biche, animées par une aura de détermination. Notre compagnon, les lèvres tuméfiées et le nez ensanglanté, recula afin de refermer notre emprise sur son opposant. Ce dernier, fidèle à son habitude, demeura neutre. Puis, lentement, un rictus terrible fendit son faciès. Un gloussement remonta du fond de ses entrailles ; gloussement qui se transforma en un rire tonitruant. J'entendais dans cet éclat dément une sorte de bravade, un refus face à l'étrangeté de la situation, à son caractère inhabituel.

— Qu'il y en ait deux ou quatre ou six à me menacer... à menacer notre reine ...! Ça changera rien... Vous mourrez tous. Personne ne peut être contre la reine et survivre. Vous allez... !

Chiot Chanvre cessa de rire d'un seul coup. Son visage se figea en une mimique bizarre, teintée de désespoir et de terreur. Devant moi, La Pie rayonnait. Ses

yeux brillèrent d'une joie intense. Je n'eus pas besoin de me retourner pour comprendre.

J'entendais les pas qui se rapprochaient. J'entendais aussi ceux qui s'arrêtaient derrière moi et ceux qui continuaient leur route afin d'encercler complètement Chiot Chanvre. Je vis alors une dizaine de silhouettes me dépasser et faire front avec notre petit groupe. Je sentis les nouveaux venus présents, prêts à nous appuyer, à nous soutenir, à nous défendre aussi, peut-être. Notre cercle ne s'était pas agrandi, mais il s'était fortifié, étouffant notre ennemi dans sa solitude. Se tenait à ma droite le premier Cœur Fendu qui avait rejeté, puis accepté la possibilité des sentiments. À ma gauche, celui qui m'était venu en aide ne tremblait pas malgré la teneur de son geste de rébellion. Je le regardai assez longtemps pour qu'il s'adresse timidement à moi, mal à l'aise :

— Il est temps que ça cesse, monsieur Aigle Noir.

Je hochai la tête tout en croisant le regard de Loup-Sans-Couronne. Il serra les poings et approcha de sa victime. Son mouvement fut suivi par la dizaine de Cœurs Fendus qui s'était joint à nous. Ils formèrent un mur qui se refermait sur la vie du sbire. Je n'eus alors plus aucun doute sur la fin de Chiot Chanvre. Je ne clignai même pas des yeux.

La main d'œuvre

L'aube s'était présentée sous un nouveau jour : une fois n'était pas coutume, elle rayonnait, claire et douce. Le ciel, toujours gris, ne blanchissait aucun désastre. Le brouillard perpétuel avait donné naissance à un nuage cotonneux et la chute constante des feuilles semblait avoir ralenti son rythme mortel. Le temps s'était égrené lentement et j'avais eu l'impression, toute la journée, d'avoir pu prendre mon temps et de l'avoir gâché à trop penser.

La mort de Chiot Chanvre, comme celle de Chiot Noir, avait été rapide, sans violence inutile. Aucun geste cruel n'avait été posé, aucune vengeance superflue perpétrée. Une mort que j'avais sur la conscience collective, presque sans remords. Une mort que je n'assumais pas seul. Je me reprochais ce rejet et ce partage de la faute ; j'en étais un investigateur, après tout. Je considérais indigne cette façon de diminuer la portée de mes gestes, de mes choix et de leurs conséquences. Je crois que je me reprochais mon manque de culpabilité, au final.

Quand la noirceur eut rattrapé le jour, que le nuage fut redevenu brume épaisse, je me retrouvai à la frontière de la Forêt Fendue. Face aux arbres, les yeux dans le vague, je me rappelle m'être demandé combien de temps il nous faudrait pour être enfin libres. La réponse me fuyait et je crois, en toute honnêteté, que je ne voulais pas la connaître. Je préférais ne pas espérer en vain...

La Pie m'avait rejoint dès que les premières ombres s'étaient mariées à la forêt. Nous attendions, côte à côte, l'arrivée des Cœurs Fendus qui s'étaient joints à notre rébellion. Je tenais sa main lorsque les premiers arrivèrent. Je la serrais toujours quand notre groupe fut complet. Mon oiselle scruta notre petite assemblée. Elle imprimait tous les visages dans sa mémoire, elle immortalisait leurs traits dans son esprit comme si elle les voyait pour la première fois. Pourtant, je savais qu'elle connaissait chacun des Cœurs Fendus. Contrairement à moi, elle avait appris chacun de leur nom bien avant que nous ne fomentions notre révolte. La Pie les savait presque plus intimement qu'eux-mêmes : elle les avait observés, elle avait lu et interprété leurs comportements. Ils se tenaient tous droits, ancrés dans leurs vieilles habitudes, distants les uns des autres. Enfermés dans leur individualité, encore,

malgré leur cohésion d'hier. Nous ne les avons pas encore amenés à la reconnaissance de leur liberté.

La Pie porta son attention derrière les Cœurs Fendus groupés devant elle. Loup-Sans-Couronne accrocha son regard et releva la tête, interpellé par une question non formulée.

— La Chienne ? murmura-t-elle simplement.

— Furieuse. À la recherche des deux Chiots du côté de la montagne. Blanche-Biche veille.

Mon oiselle parut satisfaite et se concentra sur les visages sérieux qui, je l'aurais juré, tentaient de la décrypter, de comprendre cet aura charismatique, cet esprit animé qui leur enseignerait à s'aimer. Nous devons leur sembler si étranges, nous, les amoureux !

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, mes amis. La forêt se meurt et nous allons mourir avec elle si nous restons. Nous devons fuir et pour y arriver, nous devons dépasser cette maudite frontière ! C'est pour ça que vous êtes ici : pour l'abattre !

— Comment ? demanda l'un des Cœurs Fendus.

— Très simple, Maochan Diurne. Nous allons travailler de nuit et, pour ne pas se fatiguer, nous allons aussi assurer un tour d'équipes de travail. Nous allons couper les troncs à l'aide de haches que nous devons fabriquer. Il faudra débiter ces troncs pour les traîner plus loin et dégager la zone que nous voulons défricher. Comme ça, on ne risque pas d'encombrer le sentier que nous allons ouvrir.

Elle s'interrompit, les bras tendus devant elle, s'exposant à leur critique. Rien ne vint, aucune plainte, aucun commentaire, aucune question. Pas même un clignement d'œil ne déranga le silence. La Pie baissa les bras.

— Vous comprenez ?... Mettez-y un peu du vôtre, bon sens ! éclata-elle, excédée par leur inertie.

Je me laissai aller à un petit rire et déposai un baiser sur sa joue. Cela eut le mérite de faire grimacer les Cœurs Fendus, mimique oscillant entre le dégoût et l'envie. Je saisis un paquet de cordes que Loup-Sans-Couronne et moi avions dérobé à la prison le jour même. J'en lançai une dans les mains d'un Cœur Fendu, puis une

autre à un second et encore une au dénommé Machaon Diurne. Ils attrapèrent les cordages et me lancèrent le même regard interrogateur.

— Nous devons d’abord fabriquer les haches. Les cordes les plus courtes serviront à lier les lames aux manches, les plus longues à mettre les arbres à terre. Pour le moment, nous avons besoin de tailleurs de manches – vous trois – et de tailleurs de silex pour les lames – vous quatre. Les trois autres, dis-je en m’adressant aux trois Cœurs Fendus qui tenaient les cordes, vous allez lier manches et lames. Pour l’instant, préparez le terrain. Trouvez l’endroit le plus apte à être ouvert.

— Aigle Noir, je propose qu’on garde ces équipes pour les tours.

— Adjugé, Loup-Sans-Couronne.

Je me joignis aux tailleurs de pierres et La Pie aux tailleurs de manches. Loup-Sans-Couronne, plus habile que nous quant à la lecture d’un terrain, chercha une faille susceptible de nous faire franchir la frontière d’arbres. Il me sembla que les Cœurs Fendus s’attelèrent à la tâche avec cœur, bien que confinés dans leur mutisme. Ils ne s’adressaient la parole que lorsque nécessaire et écourtaient leurs phrases. Je tentai de les faire parler : à chacune de mes tentatives, quatre paires d’yeux me dévisageaient et quatre bouches chuchotaient des bribes de phrases incompréhensibles. Rebuté, je me tus, désespéré.

Un peu plus loin, La Pie piaillait joyeusement, les bras chargés des branches qu’elle allait aider à tailler. Elle était bien sûr le seul membre volubile de son groupe. Déjà, elle prenait un petit couteau et commençait à retirer l’écorce de sa première branche en questionnant les Cœurs Fendus l’un après l’autre. Mal à l’aise, ils répondaient timidement. J’imaginai très facilement que la situation de Loup-Sans-Couronne devait être semblable.

Lorsque l’aube commença à menacer notre quiétude nocturne, notre groupe de rebelles avait terminé les préparatifs du déboisement. Il se sépara presque sans un mot. Exténué tant par l’effort physique que j’avais fourni que par mes tentatives de conversation, j’allai m’installer dans la cache que j’avais dissimulée dans les plus hautes branches d’un chêne centenaire. La Pie vint m’y rejoindre. Son masque était tombé et son visage était soudainement tendu de fatigue. Je lui souris, l’attirai vers moi et nous sombrâmes dans une demi-conscience.

— C'est pas gagné... chuchota-t-elle avant de s'endormir.

— Toute victoire a un prix, mon oiselle. Et il peut être élevé...

Lorsque je retournai sur le chantier de notre libération, deux nuits avaient passées. Arrivé le premier, je constatai l'état des lieux: en deux nuits, sept arbres étaient tombés sous nos haches et avaient été roulés d'un bout à l'autre de notre chantier. J'attendis que mon équipe soit complète et retroussai mes manches en les enjoignant à faire de même... Afin de pouvoir commencer à jouer de la lame sur les hauts troncs, nous allions devoir repousser les arbres tombés qui obstruaient le corridor désigné par Loup-Sans-Couronne. Nous perdîmes un temps précieux à terminer le travail de l'équipe précédente, mais pûmes ensuite saisir nos haches et nous attaquer à la forêt.

Je n'avais jamais effectué un travail aussi difficile. J'avais aidé Loup-Sans-Couronne à creuser les murs de ma prison, j'avais usé de mes poings pour défendre des vies, mais poser un geste non dénué de violence à répétition ? Jamais. Je n'avais jamais mis à profit ma force pour porter un coup sans réfléchir ni même pour accomplir une tâche répétitive et abrutissante. Celle-ci était primale et me plongeait dans un état léthargique : je me sentais comme un pantin agité par des ficelles invisibles et puissantes. C'était une sensation désagréable.

Lorsque le premier arbre fut assez entamé pour être jeté à terre, je fis signe à mes compagnons de m'aider à le tirer au sol à l'aide de cordages. L'un des Cœurs Fendus fit passer une corde sur une grosse branche, puis tira de toutes ses forces. Pensait-il mettre l'arbre au sol seul ? Je remarquai que mes deux autres compagnons avaient fait de même. Tous trois tiraient dans des directions différentes. Je décidai de m'asseoir sur une souche et d'attendre : ils finiraient bien par se fatiguer de ne pas se parler... Parce que c'était bien ce qui leur faisait défaut, la communication. Je réfléchis un instant et en vint à la conclusion que c'était probablement ce qui avait contribué à ce que les arbres abattus les nuits précédentes obstruent le corridor de fuite. Il faudrait remédier à cette situation.

— Aigle Noir, l'arbre ne tombe pas, pesta l'un de mes acolytes, frustré.

Je me redressai et souris en voyant les têtes qu'ils tiraient. J'éclatai de rire lorsque celui qui avait parlé jeta sa corde de toutes ses forces, corde qui atterrit

mollement à ses pieds. J'approchai des trois types et leur fis signe de former un cercle. Ensuite, je les incitai à se pencher, mes bras reposant sur les épaules des deux Cœurs Fendus à mes côtés.

— Et si vous vous décidiez à vous parler ? Peut-être qu'on arriverait à mettre cet arbre à terre ? Et peut-être que vous apprendriez à vous connaître un peu plus ?

Les trois hommes se regardèrent, muets et secoués. Toujours penchés vers l'avant, ils réfléchissaient à toute allure, une lueur de panique dans leurs yeux. L'un d'eux se racla enfin la gorge :

— Désolé, c'est difficile de... de se parler... En temps normal, on...

—...on ne se dit rien, ou à peine, compléta timidement l'homme qui me faisait face.

—Bon, euh... Si on commençait par tirer dans la même direction ? termina le troisième, mal à l'aise.

Le silence retomba. J'attendis. J'attendis encore. Puis, presque par dépit, j'émis un rire nerveux. Le Cœur Fendu qui avait pris la parole en premier laissa filer un léger éclat de rire. Surpris lui-même de sa bravade, il cessa aussitôt de rire pour ensuite croiser mon regard et repartir d'un rire plus franc. Les deux autres l'imitèrent, conscients de l'endoctrinement dont ils devaient se sortir.

Avec le recul, je réalise que ce fut leur première expérience de liberté. Ce fut, en fait, leur contact initial avec ce qui aurait toujours dû être. Cette camaraderie qu'ils allaient développer se trouvait depuis longtemps à leur portée. Ils n'avaient jamais vu qu'ils pouvaient s'en saisir à tout moment. J'étais heureux pour eux, cette nuit-là. Et je crois qu'eux l'étaient aussi pour la première fois de leur vie.

Nous nous remîmes à la tâche, tirant chacun sur nos cordes, nos efforts convergeant de façon à faire tomber l'arbre sans risquer nos vies. Nous tirions en même temps, à intervalles réguliers, aussi fort que nous le pouvions. Je sentais ma respiration heurtée brûler mes bronches ; mes compagnons aussi haletaient. Mon sang pulsait dans mes veines sous l'effort, mes nerfs saillaient à fleur de peau. Mes indications, rapides, suivaient chaque grincement d'écorce, chaque centimètre gagné et rectifiaient l'angle de chute. Peu à peu, la cime du colosse se rapprochait du sol. Lorsque les racines commencèrent à sortir de terre, mes trois compagnons

échangèrent des encouragements et redoublèrent d'efforts. Enfin, couverts de sueur, nous déracinâmes le géant arborescent. En s'écroulant, il souleva un nuage de poussière qui ne réussit pas à couvrir le vacarme de sa chute.

Stupéfiés, nous nous figeâmes, quatre silhouettes invisibles dans l'encre nocturne. Il m'était inconcevable que le capharnaüm que nous avions causé et que le tonnerre que nous avions engendré n'aient éveillé l'attention de personne. Nous étions loin du village, mais l'étions nous assez pour que les sons soient atténués par la distance? Nerveux, j'inventais une menace dans chaque son ambiant. J'entendais les pas lourds d'un Chiot, la démarche sèche de La Chienne dans chaque craquement.

— Je pense qu'on peut s'y remettre...laissa tomber au bout d'un moment le compagnon qui me faisait face.

Je l'entendis dénouer son cordage, le passer à son épaule et saisir une branche. Je l'imitai, suivi par les deux autres : il nous fallait encore traîner l'arbre hors de la zone de défrichage, le débiter et mettre à bas un second tronc. Nous forçâmes de concert et raclâmes la terre battue avec le tronc sans vie. J'étais confiant : les Cœurs Fendus commençaient à sortir de leur individualité, nous progressions bien.

Les mots ouverts

— Oui, oui, j’comprends, Aigle Noir, mais j’peux pas régler le problème toute seule !

Je levai les yeux vers le ciel, exaspéré. Trois nuits de corvée consécutives, mon équipe avait dû nettoyer le chantier que les autres équipes avaient encombré. Nous perdions à chaque fois un temps précieux et c’était là un luxe que nous ne pouvions pas nous permettre.

La Pie sautillait d’un pied sur l’autre, mal à l’aise. Pourtant, son regard, à peine dissimulé par ses cils abaissés, était noir de colère. Je savais qu’elle cherchait une solution, et qu’elle était furieuse d’avoir à le faire. Sa conception de la liberté que nous tentions d’acquérir était simple : sans chef pour nous gouverner, nous devons être libres les uns pour les autres, utiles aux uns et aux autres. Nous devons viser le bien collectif et la satisfaction du groupe sans nous soucier de notre bien individuel. Or, les équipes de nuit se nuisaient les unes les autres et ralentissaient de ce fait l’avancée de notre salvation.

— Je ne te demande pas d’intervenir seule, simplement de réunir les Cœurs Fendus afin que nous trouvions ensemble une solution.

— Eh bien, convoque-la, l’assemblée ! Convoque-la ! Il ne s’agit pas de trouver la solution, mais de s’entendre sur sa mise en place ! Il s’agit de travailler ensemble, de la même façon et pour la même raison ! Et pour ça, il faut communiquer !

Elle s’était retournée, furieuse, en envoyant un caillou percuter un tronc. Les poings serrés, elle s’adressa à Blanche-Biche, assise sur le sol, attentive et nerveuse :

— La reine ? Tu la surveilles bien ? Tu suis ses déplacements ? Tu sais si elle a des doutes ? Si elle se fait des idées, des idées qui seraient fondées ? Est-elle au courant de notre entreprise ? Est-elle...

— Je la surveille bien, La Pie. Elle n’a encore aucun doute, mais Aigle Noir a raison : nous devons accélérer les travaux. Nous ne duperons pas la reine Chienne encore très longtemps. Les équipes de nuit doivent coopérer.

La Pie grogna quelque chose d'inaudible et croisa les bras. Son humeur, loin de s'adoucir, semblait prendre de l'ampleur. J'étais, sans le savoir, trop impliqué dans la cause de sa frustration pour en déceler la source. J'allais l'enjoindre de se calmer lorsqu'elle se tourna à nouveau vers moi, le visage blême, les traits tirés. Je ne l'avais encore jamais vue aussi en colère.

— Très bien !lança-t-elle rageusement. Je vais convoquer cette assemblée, et nous allons utiliser un système de gravure. En gravant des signes sur l'écorce des troncs, les équipes communiqueront leurs avancements sur le chantier.

— Il faudra mentionner qu'il doit être nettoyé chaque soir, afin de préparer le terrain pour l'autre équipe, dis-je.

— Oui... Oui ! cracha-t-elle.

— Avec quoi les équipes graveront-elles ? Les haches laisseront des marques illisibles, trop fines ou trop larges, un couteau fera de même... Nous aurons besoin d'un ciseau à bois... dis-je encore, de plus en plus surpris par le comportement de mon oiselle.

— J'en ai un, ça le fera ! Ça le fera !explosa-t-elle.

D'un pas agressif, elle s'enfonça dans les sous-bois, disparaissant dans le clair-obscur de la forêt Fendue. J'échangeai un regard avec Blanche-Biche. Elle haussa les épaules, eut un sourire et m'indiqua qu'elle allait aviser nos rebelles de se réunir à la tombée de la nuit. J'acquiesçai et bondis dans la même trouée que mon oiselle.

Je la rattrapai en quelques enjambées, mais demeurai un peu en retrait. Je sentais que je ne devais pas me faire envahissant.

Tout en sautillant entre les branches, je tentais de la calmer, l'enjoignant à ralentir, à m'écouter ou du moins à s'expliquer. Rien n'y fit. Je continuai donc à me faufiler entre les branches grises qui barraient notre route, débouchant finalement dans la clairière où se trouvait sa petite maison dans les arbres.

— Que faisons-nous ici, La Pie ? demandai-je, constatant que je ne m'étais guère inquiété de la raison de notre périple.

Elle m'ignora, saisit deux branches auxquelles elle s'accrocha et grimpa chez elle. Comme elle s'engouffrait à l'intérieur de son nid, je commençai à m'inquiéter.

Si les Chiots étaient toujours à notre recherche, ils pouvaient se présenter à tout instant. Je m'adossai au tronc rêche de la demeure de mon oiselle. J'avais effectué ce geste tant de fois, la nuit, avant que La Pie ne m'apprenne à l'aimer... La sensation froide que procurait l'écorce était, comme avant, aussi agréable qu'un grincement de dents. Et pourtant, c'était réconfortant.

La Pie s'activait bruyamment : je l'entendais déplacer des meubles, soulever d'autres objets qui résonnaient lorsqu'elle les reposait. Je prêtais l'oreille à ce qui se tramait au-dessus de moi lorsqu'un craquement brisa le silence de la petite clairière. Mon attention se reporta immédiatement sur le champ désert. Je me penchai, me plaçai sous les deux branches qu'avaient utilisées La Pie et sautai. J'y touchai à peine, me précipitant dans la demeure en un seul mouvement. Mon oiselle sursauta et recula d'un bond. Sa bouche hésitait entre le rire et le cri. Plaquant une main contre celle-ci, je la forçai à s'accroupir. Étouffant une exclamation, elle s'agenouilla, tremblante de ce que je devinais être de la rage. Je tournai son visage vers le mien et lui fis signe de faire silence : on nous épiait. Son corps se détendit, cependant que son visage arborait une expression de concentration intense. Un objet dans ses mains refléta un faible éclat de lumière. J'aperçus, callé entre ses paumes, un ciseau à bois doté d'une lame d'un métal rouillé. Je secouai la tête, un moment amusé. Même en colère, sa priorité demeurait notre fuite.

Un second craquement résonna dans la clairière sombre. Je rampai jusqu'à la porte ouverte et tentai un regard vers l'extérieur. Je ne vis rien, d'abord. Puis, une tête émergea d'entre les hautes herbes, furtive, sombre dans le champ blanchi de sécheresse. Je me dissimulai aussitôt derrière la porte, assis face à La Pie. D'un mouvement du bras, je lui intimai l'ordre de ne pas bouger.

Mon oiselle me dévisagea un instant et esquissa un sourire moqueur. Je fronçai les sourcils et me raidis à nouveau : un autre craquement, cette fois accompagné du son d'herbes cassantes que l'on écarte, résonna à nos pieds. Nous demeurâmes tous deux silencieux, les yeux dans les yeux. Était-ce les Chiots ? Ne pas le savoir était pour moi une torture. J'aurais voulu interroger à haute voix, crever l'abcès. J'aurais préféré savoir ma vie en danger ou non.

Je fermai les yeux quelques secondes. Je soulageais mes paupières de leur tension avant de les ouvrir à nouveau devant le drame à venir. La Pie m'avait imité : je le constatai lorsque nous croisâmes nos regards alourdis. Je la sentais aussi épuisée que moi...Je me retournai vers la porte. Le son de pas au pied de l'arbre troublait à nouveau le silence de la forêt Fendue. Je redressai mon dos. Un raclement de gorge se fit entendre. Je pris appui sur mes bras. Un toussotement suivit, à peine discret. Je me relevai doucement, ma tête frôlant le plafond de paille. Alors que je m'avançais vers le ciel blanc de la porte, une voix retentit, trop douce, trop aiguë et trop féminine pour ne pas me surprendre.

— Bonjour ? La Pie ?

Je me figeai, presque en perte d'équilibre. La Pie s'était placée derrière moi, plus étonnée qu'inquiète. Elle avança de deux ou trois pas silencieux et s'interrompit au son d'une seconde voix, masculine, aux accents tout aussi discrets.

— Bonjour... Nous voudrions voir La Pie, s'il vous plaît...

Mon oiselle passa la tête par la porte, attendit un instant et sauta de branche en branche jusqu'au sol. Je me lançai à sa suite et me retrouvai nez à nez avec les deux plus jeunes des Cœurs Fendus. Surpris, je demeurai muet. La Pie s'adressa aux visiteurs sans agressivité, mais sans toutefois leur accorder d'emblée sa confiance.

— Je suis La Pie. Vous savez probablement que me fréquenter est jugé dangereux ...

— Nous le savons, commença la jeune fille d'une drôle de voix enfantine. Nous le savons, mais... Nous vous avons vus. Nous vous avons tous vus sous l'Arbre à mort ! Et vous étiez... Vous étiez... tellement... beaux. Tous les quatre. Vous vous êtes battus et... défendus aussi, surtout.

— Oui ! ajouta le jeune homme, excité. Et nous avons vu les autres ! Les autres Cœurs Fendus qui vous ont rejoints ! Eux aussi, ils étaient tellement beaux ! Ils étaient comme...comme...

— Comme libres, c'est cela, dis-je calmement. Ils vous ont semblé libres, n'est-ce pas ?

Ils acquiescèrent, surpris par le mot lui-même, par ce qu'il impliquait, ce qu'il permettait. Je me demandais depuis un moment de quelle manière nous enjoindrions

les autres Cœurs Fendus à s'allier à nous. Je n'aurais jamais cru qu'ils viendraient eux-mêmes demander leur propre libération. J'essayais d'imaginer ces deux jeunes gens liés l'un à l'autre, intimes, amoureux. Et j'y arrivais. J'y croyais. Tout ce pourquoi nous nous battions, tout ce que nous souhaitions, tout ce que nous disions, j'y croyais. J'étais convaincu de la liberté que nous ventions, de la sentimentalité que nous prônions.

La Pie toussota discrètement pour me sortir de mes pérégrinations. Je me détournai des deux Cœurs Fendus et attendis sa réaction. Elle haussa les épaules, le regard rieur, les lèvres un brin moqueuses.

— Si je comprends bien, vous êtes là pour vous joindre à la rébellion, c'est ça ?

— Nous... Nous voulons être libres. Nous voulons être un en étant deux, comme vous... Et nous voulons être un avec tous les autres Cœurs Fendus. Pouvez-vous nous apprendre ? demanda timidement le jeune homme.

La Pie sourit et je l'imitai. La formule employée avait été la bonne : nous ne formions qu'un. Je portai ma main à sa joue et la caressai :

— Je crois que nous pouvons leur montrer ! déclarai-je simplement.

— Nommez-vous, leur intima La Pie d'une voix qui démentait la froideur de l'ordre.

— Je suis Colombe et voici L'Épervier.

L'assemblée avait été rapidement expédiée. Nous ne pouvions regrouper autant de Cœurs Fendus en un seul endroit très longtemps. Devenu trop important, notre groupe risquait, une fois rassemblé, d'attirer trop d'attention.

J'ignorais que les deux autres équipes avaient exprimé plusieurs fois elles aussi leur mécontentement sur l'ordre du chantier à La Pie. Je ne le découvris que lors de nos courts échanges, animés au départ, puis plus calmes. Je compris mieux le comportement colérique de mon oiselle. Elle qui refusait toute forme d'autorité, qui souhaitait la liberté de son peuple, se voyait attribuée par lui le rôle de dirigeante. Je

réalisai que je n'avais pas été à la hauteur de ses attentes : j'avais aussi remis entre ses mains les problèmes à résoudre sans chercher de solution. Je ne pouvais pas et je n'avais pas le droit de laisser tout le poids de notre projet sur les épaules de La Pie. Elle croulerait sous les responsabilités avant que nous ne soyons hors de cette maudite forêt.

Au terme d'une discussion profitable, notre cellule rebelle avait convenu qu'il fallait agir dans l'intérêt de tous. La solution imaginée par La Pie, celle de la gravure à même l'écorce des barreaux de notre prison, fut accueillie avec enthousiasme.

— On devrait graver les troncs des arbres qu'on aura à abattre le lendemain soir. Le premier, le plus proche. De cette façon, les indications ne resteront pas à la vue très longtemps, avait proposé l'un de nos compatriotes.

Son idée fut acceptée sans aucune opposition. La Pie et moi craignons seulement les réactions qu'auraient nos compagnons lorsque nous leur présentâmes les deux nouveaux Cœurs Fendus. Nous avons peur que ceux-ci ne soient rejetés à cause de leur intimité déjà développée. Nous craignons un sentiment de jalousie qui aurait poussé les Cœurs Fendus à s'éloigner de Colombe et de L'Épervier. Ou encore un sentiment de peur devant l'évolution rapide de leur affection mutuelle... Et si nos compagnons retournaient à leur ancienne réalité, s'il voulait fuir la sentimentalité, l'oublier? Nous avons peur que les Cœurs Fendus ne marginalisent les nouveaux venus. C'était un risque auquel nous devons faire face, cependant que le résultat nous mettait en haleine : si de nouveaux venus se heurtaient à l'acceptation des premiers rebelles, leur chance d'être convertis et de découvrir la sentimentalité complètement risquait la compromission.

— Ce soir, deux Cœurs Fendus viennent grossir nos rangs !lança mon oiselle, excitée. Je compte sur vous pour les intégrer ! Ils participeront aux opérations de cette nuit.

Un froid, d'abord, puis, quelques chuchotements emplirent l'air frais. Des échanges de regards et des hochements de têtes suivirent. Un moment, les visages qui se tenaient devant moi, blêmes à la lueur de la lune, demeurèrent figés dans une sorte de réflexion statique. Puis, quelques sourires apparurent. L'un des ouvriers de l'équipe de veille avança, serra la main des deux jeunes gens et les invita à le suivre.

Loup-Sans-Couronne les rejoignit : il dirigeait ce groupe. La foule se contenta d'un accueil gêné, mais non affecté. Puis, l'assemblée se dispersa. Les travaux commencèrent.

— Belle progression, tout de même ! ne puis-je m'empêcher de lancer.

Je croisai les bras devant moi et bombai le torse. Je crois qu'à ce moment très exactement, j'éprouvai de la fierté. La Pie roula les yeux vers le ciel nocturne et y resta accrochée pour méditer. Je la regardai, silencieux. Sa poitrine se soulevait au rythme de sa respiration, lente, contrôlée. Un poids lui incombait qui n'aurait pas dû être. J'attendis qu'elle sorte de sa torpeur et qu'elle se retourne vers moi, ne souhaitant pas déranger ses réflexions.

— Je n'avais pas réalisé que la responsabilité de notre fuite te pesait autant, lui dis-je. Je me veux ton point d'appui et je n'ai pas su te supporter. Excuse-moi, La Pie.

— J'm'en remettrai. Seulement, il leur reste si peu de temps pour comprendre qu'ils peuvent choisir ! Choisir pour eux ! Tu saisis ce que j'veux dire ?

— Oui. Et ça viendra, ne t'inquiète donc pas. Regarde Loup-Sans-Couronne. Regarde à quel point son comportement et celui de ceux qui l'accompagnent ont changé !

La Pie porta son regard sur le chantier. Notre rustre ami organisait son équipe en maître, et ses ouvriers travaillaient en chœur. La communication s'était établie entre eux ; ils s'acharnaient sur les troncs d'arbres avec une ardeur nouvelle. Je n'avais encore vu aucun des membres de notre peuple s'efforcer ainsi. De fait, la présence des deux timides Cœurs Fendus, plutôt que de leur apparaître comme une menace, telle que je l'avais craint, semblait devenir un facteur d'engagement, une raison de plus pour s'opposer à la reine. Je crois que les premiers rebelles avaient conscience de l'importance de recruter de nouveaux alliés, autant pour donner une plus grande ampleur à notre mouvement que pour accélérer les travaux. Un éclat de rire brisa l'atmosphère secrète de la frontière quelques secondes seulement, mais cela suffit à m'arracher un sourire.

— Tu vois bien qu'ils ont appris.

— C'est pas encore assez.

— Laisse-leur le temps.

— Mais on en a si peu. Si peu... !

Nous marchâmes jusqu'à l'arbre dans lequel nous avons élu domicile. Nous changions de gîte tous les trois jours, soucieux de ne pas être découverts par La Chienne et ses sbires. Loup-Sans-Couronne devait faire de même : il se rapprochait souvent de la lune, dans les montagnes, et dormait à la belle étoile. Nous nous étions construits une sorte de nid, camouflage étroit fait de branchages rêches tapissés de feuilles presque vertes. Un petit pan de ciel blanc dans un horizon grisâtre, notre tanière éphémère. Je m'y hissai, tendant la main à mon oiselle pour l'y tirer. Le dos appuyé au mur contondant du nid, j'attendis que La Pie s'installe pour la nuit avant de chercher le sommeil. Je tentais de fermer les yeux, mais la fade lumière qui transperçait les murs tissés de notre abri m'interpellait. J'aurais voulu fixer le temps à cette minute précise, l'empêcher de nous trahir, de tout nous enlever : la liberté qui tardait à venir, la fraternité que nous établissions avec les nôtres, l'amour que nous tâchions de transmettre et de vivre...

Un hurlement retentit dans la forêt et fit trembler jusqu'au plus solide des arbres moribonds. Je me redressai, attentif, mes sens en alerte, mes doigts fermement agrippés aux rameaux du nid. La Pie avait appuyé sa tête contre mon épaule, ses doigts tordant le tissu de ma chemise, signe d'angoisse. Nous demeurâmes ainsi un long moment, puis, la forêt Fendue replongea dans sa morne torpeur habituelle. Je me recouchai, La Pie contre moi.

— La Pie, quoiqu'il arrive dans le futur, je veux le vivre à tes côtés. Quoiqu'il arrive, je serai avec toi jusqu'à la fin. Tu comprends ? Jusqu'à la fin, quelle qu'elle soit.

D'arrache-cœur

Je m'étais éveillé avec les nerfs encore tendus de la veille. La forêt Fendue semblait étrangement agitée sous la menace de quelque drame à venir. Ses arbres tremblaient, leur écorce nervurait jusqu'à se fendre en tous sens. Aux bouts de leurs branches frissonnantes grelottaient des feuillages épars et fragiles. Les racines s'enfonçaient moins encore dans la terre froide que jadis, sordides imitations de jambes aux rotules brisées, tordues par le temps et la peur. La forêt avait entrepris sa marche funèbre et s'en allait vers la mort, tout simplement. Un vent froid s'était levé, entraînant avec lui un ciel sombre, noirci par des tempêtes encore secrètes.

Au pied de notre gîte, je constatais la défaillance de cette maudite forêt, la sachant liée à celle de notre peuple. La Pie, hier craintive, paraissait aujourd'hui sous un tout autre jour. Elle semblait entourée d'un rempart construit sur un air de détermination et d'effronterie. Son regard, durci par les épreuves, par l'espoir qui tardait, aussi, défiait la forêt.

— Quelque chose se trame. La forêt s'anime...souffla-t-elle à mon intention.

J'acquiesçai et la précédai vers la demeure de Blanche-Biche. Sans nous concerter, nous savions tous deux que c'était auprès de notre amie que nous apprendrions l'origine du déchirement de la nuit dernière.

Dès qu'elle nous sentit approcher, Blanche-Biche se précipita sur nous, effarée. Ses traits étaient cireux, soit par manque de sommeil, soit sous l'effet d'une peur prolongée ou bien les deux. Elle se lança dans les bras de La Pie, laissant libre cours à ses larmes. Ma gorge se noua devant l'épanchement sentimental de la nymphe. Notre belle alliée s'était complètement détachée des dogmes de la reine et vivait pleinement ses émotions, laissait libre cours aux réactions qu'elles encourageaient.

La Pie dut saisir à deux mains les épaules de Blanche-Biche afin de lui faire prendre du recul et s'adresser à elle. Des sanglots sonores secouaient la frêle silhouette de la sylphide. Le regard dur de La Pie suffit cependant à la calmer et à l'enjoindre à parler.

— C'est terrible, La Pie ! Terrible ! La Chienne a retrouvé les corps de Chiot Noir et de Chiot Chanvre hier soir ! Elle est furieuse ! Elle sait que tu prépares un

soulèvement, elle veut te mettre à mort ! Elle a lancé les Chiots à tes trouses ! Peu lui importe que tu sois morte ou vive ! Elle sait que c'est toi ! Que c'est ta faute !

La Pie accusa le coup. Cependant, elle ne commenta pas l'unique responsabilité de la situation que lui octroyait notre alliée. Je jetai un regard noir à Blanche-Biche, regard qu'elle ne capta pas à travers le voile de larmes qui recouvrait ses prunelles. Mon oiselle, les bras croisés sur la poitrine, semblait réfléchir à toute vitesse, ses yeux clignant à intervalles réguliers, son pied battant le sol. De plus en plus blême, la pauvre âme se lamentait toujours. Je ne comprenais ni ses larmes ni ses sanglots ni ses exclamations apeurées. Je ne comprenais pas qu'elle éprouve autant de sollicitude pour La Pie alors que rien n'était encore joué, que La Chienne ignorait toujours où la trouver. Je soupçonnais une toute autre source à ces éclats.

— Très bien. La meilleure solution est que j'attire la reine à moi et que je quitte le village quelques temps.

— Quoi ? échappai-je d'une voix atone aussitôt qu'elle eut prononcé cette phrase.

Je ne pouvais le croire. Elle allait prendre ce risque ? Elle allait fuir, seule, loin de moi, sous le seul prétexte qu'elle voulait sauver les Cœurs Fendus. Je m'y opposais corps et âme ! Je refusais qu'elle se mette en danger de cette manière abominable, qu'elle participe à une chasse dont elle serait elle-même la proie.

— Il n'en est pas question ! m'écriai-je.

— Bien sûr, qu'il en est question ! Que veux-tu qu'on fasse d'autre ? On est coincés et c'est moi qu'elle veut. Il faut lui donner ça : La Chienne est têtue. Tellement qu'elle n'hésitera pas une seule seconde à me poursuivre dans les montagnes si je fuis le village. Elle ne délèguera pas le plaisir de me tuer. Aigle Noir, c'est la seule chose à faire...

— Je refuse que tu te mettes dans une telle situation ! Je refuse que tu te mettes en danger !

— C'est parce que tu m'aimes que tu dis ça.

Je me tus. Elle avait raison. Égoïstement, je ne pouvais concevoir perdre mon oiselle dans une telle entreprise. Je la regardai un long moment, gardant le silence. Je retournais le problème dans tous les sens, j'évaluais les risques qui la guettaient si

elle demeurait au village, puis ceux qui assailliraient les Cœurs Fendus si elle ne partait pas. Elle en vint à la même conclusion que moi, bien que je ne veuille pas l'admettre :

— Je serai plus en sécurité loin d'ici et les Cœurs Fendus seront moins surveillés si je m'enfuis. Tu le sais.

— Je t'accompagnerai.

— Non. Tu dois rester et faire progresser la fuite des Cœurs Fendus. Il en viendra de plus en plus pour nous aider ! Ils vont quitter la reine pour se joindre à nous ! Mais ils ont besoin de quelqu'un pour les diriger. Ils savent que nous nous complétons. Il faut que tu tiennes le rôle auquel ils m'ont associée.

— Combien de temps ?

— Comme si je le savais !

Elle sautilla sur place, mal à l'aise, et me décocha un sourire contrit. Blanche-Biche pleurait toujours, en silence, et de larges sillons de larmes brillaient sur ses joues. Elle mit une main devant sa bouche et échappa un long râle, expression d'une douleur indicible. La Pie la saisit à nouveau par les épaules. Elle s'adressait à notre frêle amie d'une voix douce, mais insistante, inquiète. Blanche-Biche se contenta de pleurer de plus belle, ses épaules tressautant chaque fois qu'elle arrêta pour reprendre sa respiration.

— Blanche-Biche ! Que se passe-t-il, à la fin ? Reprends-toi, pardi ! m'écriai-je, exaspéré.

— J'ai peur pour Loup-Sans-Couronne ! Et s'il était capturé, lui aussi ? Et s'il était capturé... ?

Mes bras tombèrent le long de mon corps. La Pie laissa également retomber les siens, stupéfaite. Blanche-Biche nous apprenait elle-même que c'était mon oiselle qui courait un danger immédiat, mais c'était pour Loup-Sans-Couronne qu'elle s'inquiétait. J'étais abasourdi du peu de cas qu'elle faisait du sort de La Pie, du peu de soutien qu'elle lui témoignait. J'avais envie de hurler. Un fou rire plia cependant mon oiselle en deux et la força à s'accrocher à la silhouette pleurnicharde pour ne pas tomber au sol. Elle riait tant que j'en vins à me moquer un peu, moi aussi, de cette situation. J'étais pourtant toujours en colère.

— Aigle Noir ! Elle aussi elle s'inquiète parce qu'elle aime ! On a créé des monstres égoïstes ! Des monstres amoureux !

Blanche-Biche demeura un instant interdite, puis, elle cessa de pleurer. Elle serra La Pie entre ses bras, essuya une larme et reprit le contrôle d'elle-même.

Je regardai mon oiselle tituber sur place. Elle était fatiguée, mais tentait de se tenir droite. Je savais qu'elle le faisait pour notre peuple, qu'elle demeurerait forte et fière pour lui. J'avais peur qu'elle ne finisse par flancher, écrasée sous la pression qu'elle avait finalement acceptée...

— Je pars ce soir : La Chienne aura plus de difficulté à me suivre dans la montagne si elle ne voit pas son chemin. J'aurai l'avantage de connaître le terrain mieux qu'elle et les Chiots.

— Je prendrai le relais au sein de ton équipe et continuerai à diriger la mienne, dis-je, résigné.

— J'irai quérir la reine Chienne lorsque le soleil sera couché, ajouta Blanche-Biche. Je lui dirai que tu as fui. Elle lancera la chasse.

Le soir venu, nous eûmes à peine le temps de nous serrer l'un contre l'autre, cœurs peïnés et asséchés, avant qu'elle ne se fonde dans le paysage obscur et sinistre du mont de la forêt Fendue, devenue ombre elle-même. Je la regardai disparaître et mes paupières brûlaient.

C'est l'âme à la chavirée que j'arrivai à la frontière de la forêt. Levant les yeux vers le ciel à peine étoilé, j'évaluai le temps qui avait passé depuis le départ de mon oiselle : si peu ! Et pourtant, une sensation étrange m'étreignait. J'avais mal sans souffrir et je souffrais sans être blessé.

Je lus rapidement la gravure laissée par l'équipe précédente et organisai la besogne de la nuit. Nous nous mîmes à bucher et à élaguer sans discontinuer jusqu'au petit matin, taillant notre chemin à travers la forêt. Je sentais que si j'avais le cœur à l'orage, les Cœurs Fendus l'avaient à l'ouvrage. Tenaces, ils discutaient entre eux sans jamais diminuer leurs efforts, sans ralentir la cadence. Je fus étonné, lorsque j'eus gravé sur un tronc l'avancement de notre chantier, des progrès que nous avions effectués en une seule nuit. J'escomptais que nous atteindrions sous peu les limites de

la frontière et que nous serions enfin libres. À cette pensée, une fissure avait creusé mon cœur : La Pie serait-elle revenue à temps pour vivre ce moment à mes côtés?

Avant de regagner le nid où je dormirais seul le jour durant, j'avais longtemps erré dans les sentiers que mon oiselle et moi avions pour habitude d'arpenter. J'y avais cherché son odeur, des bribes de rires, des souvenirs diffus... Je cherchais son ombre dans le clair-obscur des feuillages. J'essayais seulement de m'exténuer, d'épuiser mes forces afin de m'écrouler, un peu plus tard, dans ma demeure vide.

Le lendemain, au sein de ma propre équipe, nous obtînmes les mêmes résultats que la veille. Malgré la tension qui régnait dans le village éparpillé des Cœurs Fendus, le courage des rebelles ne s'était pas effrité. Non seulement continuaient-ils à tailler la forêt Fendue, mais ils s'appliquaient, avec mon aide, à se découvrir les uns aux autres, à apprendre à se connaître les uns les autres.

J'aimais leur façon timide de s'apprivoiser, de rabibocher des liens ténus qu'ils savaient maintenant pouvoir resserrer. Je les sentais plus unis, et cette union me blessait presque autant qu'elle me réjouissait, car je savais qu'elle ne durerait jamais que quelques instants. Quelques précieux instants. La fin soudaine de ces unions me replongeait alors dans ma solitude. Cependant, je parlais, je parlais presque sans discontinuer. J'alimentais des conversations pour les faire réagir, je cherchais des réponses sans intérêt à des questions vides de sens. Je gesticulais pour me faire comprendre, comme si les mots ne suffisaient pas. J'exprimais mes sentiments : colère, frustration, fierté, camaraderie, amitié... Je tentais de leur offrir mon expérience, d'étaler ce que c'était que de survivre à des contraintes, d'éprouver des sentiments heureux. Et pourtant, je n'avais rien à partager : tout ce que je n'avais jamais eu se perdait dans la montagne. Chaque soir, chaque nuit où j'assurais une veille du chantier, tout était à recommencer, tous les liens à relier. Et à chaque matin qui se levait sur la frontière, j'étais harassé. Je me sentais affaibli et la motivation me manquait, sachant que tout recommencerait, encore et encore, jusqu'à ce que nous soyons sortis de cette maudite forêt.

Si j'avais pu me reposer et dormir tous les jours durant, mon moral aurait pu demeurer stable. Cependant, bien que la reine ait suivi La Pie dans les montagnes, elle pouvait revenir à tout moment. Je me tenais constamment sur le qui-vive,

m'informant auprès de Blanche-Biche des mouvements louches repérés à chaque journée, des Cœurs Fendus qui avaient démontré de l'intérêt pour notre cause, de ce qui se murmurait au sein de la communauté elle-même. J'étais en état d'alerte constant, à fleur de peau, et j'avais les nerfs à vif. J'accumulais le manque de sommeil afin de régir les rondes de veille et de coordonner nos efforts à tous. L'ironie était ma meilleure compagne lorsque j'ouvrais la bouche ; elle m'irritait presque autant qu'elle devait blesser les Cœurs Fendus. Devant ce comportement désastreux, je décidai de me livrer au silence taciturne et de n'échanger avec mes pairs que lorsque nécessaire : ils se débrouillaient désormais seuls pour échanger.

Les jours passant, le froid se faisait plus mordant et le ciel, voile uni, gagnait une blancheur glaciale. En peu de temps, beaucoup de Cœurs Fendus s'étaient joints à nous, augmentant le nombre de nos effectifs. La frontière des arbres, de notre prison, disparaissait de plus en plus rapidement. Je sentais parfois naître un espoir, celui de réellement fuir cet endroit maudit. Je n'y avais pas cru, au départ, mais plus cela se concrétisait, plus j'avais envie de me laisser aller à l'espoir. Mais tout cela demandait de l'énergie, et je n'en avais plus. Je me contentais de survivre, sans plus. La Pie me manquait. Elle était si loin, et pourtant, je ressentais sa présence. Du moins, je le voulais, je voulais croire qu'elle était encore là. Chaque jour, chaque nuit qui passait était un océan de plus entre nous. Je vivais chaque instant sans La Pie comme le deuil de notre complicité et de notre union. Son absence organisait et occupait mes pensées : je n'avais plus que mes souvenirs pour la faire vivre en moi. Et les travaux physiques sur le chantier ne suffisaient pas à l'arracher de mes rêves éveillés.

L'équipe que dirigeait Loup-Sans-Couronne était de loin la plus motivée. C'est entouré des membres qui la formaient que je me sentais le plus calme, car je savais qu'à chacune de leur veille, ils fournissaient le travail escompté. J'attendais que ces Cœurs Fendus me rejoignent au lever de la lune diaphane, prêt à poursuivre les tâches qui étaient pour moi devenues journalières. Ils arrivèrent tous ensemble, ce qui m'arracha un faible sourire. Nous nous mîmes aussitôt à fendre le bois, nous acharnant à trois sur le même tronc ; les autres s'attaquèrent à de plus petits obstacles ou se mirent à débiter. Celui auquel je me frottais empêchait un accès assez large aux

trois arbres dissimulés dans son ombre. À cause du manque d'espace, nous ne pouvions prendre d'élan pour les mettre à terre.

En rythme, nous tentions de fendre la chair jaunâtre, frappant la vieille écorce de toutes nos forces. Nous passâmes un long moment à entailler cette dernière. Une fois que nous eûmes atteint, chacun de notre côté, le bois dur et plein de l'arbre, nous nous épuisâmes à le creuser. Nos haches de fortune n'étaient pas de qualité à faire tomber ce colosse facilement... Je m'épuisais un peu plus à chaque élan, à chaque entaille, à chaque retrait, mais je continuais à planter ma lame dans le géant arborescent. Les muscles de mes bras me tançaient, mes épaules brûlaient. Mon cou raidissait à tous mes mouvements et ses nerfs ne se déliaient que lorsque je cessais de fendre le bois pour un instant. Je reprenais mon souffle, haletant, le poitrail soulevé par des râles.

Et je frappais, aliéné, ne pensant plus à rien. Le vide s'était fait dans mon esprit : j'en avais chassé la fatigue, la peur, la douleur, le jour et la nuit. Il n'y avait plus rien que des limbes blancs dansant devant mes yeux, obstruant ma vue et bloquant mes réflexions. Et il y avait La Pie. La Pie qui dansait derrière mes paupières, légère, parfaite. La Pie qui dansait pour moi. La Pie qui souriait pour moi. La Pie qui tendait sa main vers moi. La Pie qui s'inquiétait pour moi... J'entendis trop tard le cri de mon coéquipier, qui me tira brusquement sur la droite. Je n'eus pas le temps de réaliser que je tombais.

Lorsque je m'éveillai, Loup-Sans-Couronne se tenait au-dessus de moi, son visage barré par une expression que je ne lui connaissais pas : la sollicitude.

— Ça va ?

— Non.

J'avais répondu machinalement, sans savoir ce qui m'était arrivé. Loup-Sans-Couronne retint un sourire et fit s'écarter la troupe ameutée autour de moi. Je me redressai doucement et tentai de contenir la nausée qui me lancinait. Je secouai la tête : une explosion de couleur passa devant mes yeux. Je m'appuyai sur Loup-Sans-Couronne, fermai les yeux et soupirai.

— Que s'est-il passé, Loup-Sans-Couronne ?

— T'as continué à bûcher alors que l'arbre tombait. C'est un des Cœurs Fendus qui était sur le même arbre que toi qui t'as empêché d'être écrasé. Il t'a tiré de côté, t'es tombé, tu t'es frappé la tête.

Il me regardait comme si j'avais fait la pire bourde de tous les temps :

— Je pense, l'aristocrate, que t'as besoin de dormir.

— Je crois que tu as bien raison, mon cher ami. Mais les travaux doivent continuer. Je ne peux pas abandonner les Cœurs Fendus. Pour La Pie, je n'en ai pas le droit.

— Aigle Noir, t'es à bout de forces. T'as plus rien dans le ventre et t'as l'air de... de... Comment tu m'as dit ça, déjà ? T'as l'air d'une loque.

Je souris à ce fier renvoi d'insulte. C'était il y a si longtemps, me semblait-il. Un souvenir de nos premiers contacts... Je me redressai un peu plus et rouvris les yeux. Je croisai le regard sincèrement inquiet de mon ami. Je hochai la tête et toussotai.

— Je ne peux pas vous abandonner, mes compagnons ! Ce serait injuste ! Je dois soutenir notre peuple. Pour La Pie. Je dois me montrer à sa hauteur.

— Laisse-moi prendre le relais, Aigle Noir. Je peux diriger les autres équipes, ça ne me fait ni chaud ni froid : je ne dors jamais beaucoup. De toute façon, tu as failli mourir, cette nuit. La question est réglée : tu dois reprendre des forces pour rester en vie.

Je jetai un coup d'œil circulaire aux visages inquiets qui m'entouraient. J'échappai un léger rire, plus près du découragement que du soulagement, et haussai les épaules.

— Loup-Sans-Couronne, c'est avec tristesse que je te délègue temporairement mes responsabilités.

— Même au bord du gouffre tu fais des ronds de bouche...

Je me recouchai sur le sol, apaisé. Loup-Sans-Couronne lança quelques ordres, redistribua les tâches, fit quelques blagues. Je ne sais plus ce qu'il disait et je m'en moquais : je l'écoutais d'une oreille distraite. Les Cœurs Fendus m'avaient traîné hors de danger, à quelques mètres du chantier. Cette distance suffisait à me conforter : j'étais assez près d'eux pour les entendre et pour me croire encore avec eux. Leur réaction m'avait touché. Étendu sur le sol froid, je les redécouvrais, rieurs, vaillants, sincères.

J'écoutai des bribes de conversations, souris à leurs blagues, me moquai de leurs silences gênés.

J'étais attentif à la voix de Loup-Sans-Couronne, que je percevais au-dessus de toutes les autres. Vive, charismatique, elle ordonnait avec la fermeté de celui qui se sait obéi. Je dus ouvrir les yeux et les fixer sur lui afin de m'assurer que ce langage de chef que j'entendais émanait bien de mon compagnon. Son autorité ne se transportait pas que par sa voix. Toute sa physionomie semblait naturellement imposer le respect aux autres Cœurs Fendus. Je dus admettre qu'il réussissait beaucoup mieux que moi à tenir le rôle de meneur. Je me recouchai, incertain de mon sentiment : étais-je déçu ou heureux de cette révélation ? Les Cœurs Fendus me témoignaient du respect, je n'en avais jamais douté. Cependant, il s'agissait d'une forme différente de considération ; une forme qui me procurait l'estime et la déférence de mes acolytes. Elle ne m'apportait pas la vénération qu'ils éprouvaient pour Loup-Sans-Couronne.

Ce dernier, pourtant, ne s'en préoccupait pas outre mesure. Il assumait son nouveau rôle, ses nouvelles responsabilités, au sein de notre communauté rebelle, rôle qu'il tenait déjà pour son équipe de veille.

Les nuances

C'était arrivé sans que nous nous y attendions. Nous avançons peu à peu à travers les arbres, la frontière se faisait plus mince devant nous ; notre liberté se rapprochait. Mais nous n'étions pas préparés à cela, car nous ne vivions jusque-là que d'espoirs et de rêves. La réalité ne nous avait pas encore rattrapés. Et cette nuit-là, tout avait changé. Je me rappelle les regards hypnotisés de mes compagnons, leurs yeux effarés, leurs traits effrayés, mais empreints de curiosité. Je me rappelle mon propre étonnement, ma propre défiance aussi.

Je n'avais jamais vécu de sentiments aussi contradictoires. Ce que je découvrais m'obnubilait, je ressentais le besoin de m'en approcher, d'y toucher. Je désirais me laisser immerger par cette chose. Je voulais embrasser le destin que cela pouvait certainement m'offrir. Parallèlement, je tremblais devant l'inconnu, effrayé devant ce qu'il me réservait.

Debout devant la frontière, j'avais levé la main, laissant la lumière étrange danser entre mes jointures, jouer sur ma paume. Je la laissai glisser sur mon bras, mais reculai lorsque je m'aperçus qu'elle pouvait toucher mon visage. Me ravisant, je l'avais laissé couler sur moi.

Elle était apparue soudainement. Elle s'était faufilée entre les troncs, les branches, les feuilles, et nous avait atteints, simplement. Une lumière douce, ni chaude ni froide, ni lunaire ni solaire. Un éclairage qui venait de derrière la frontière de la forêt Fendue et qui semblait nous appeler à la liberté.

Je laissai la lumière se diffuser autour de moi et prendre le pas sur mon être. Je baignais dans sa blancheur douçâtre, ignorant si cela me plaisait ou non. Aucun malaise ne m'envahissait, aucune sensation de paix non plus. J'avais seulement l'impression d'être à ma place.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça?laisa tomber Loup-Sans-Couronne.

Il était à mes côtés depuis un moment, mais je n'avais pas décelé sa présence. Je tournai mon visage vers le sien, incertain de ce que j'allais lui dire. Je n'arrivais pas à formuler mes phrases, à organiser leurs mots. Je me contentais de le regarder,

des sons étouffés dans la gorge. Je reportai mon attention sur les arbres blanchis par l'étrange luminosité.

— Loup-Sans-Couronne, je l'ignore. Mais cela provient de l'autre côté, de la frontière. Et cela ne peut être que bénéfique. Tu y crois, à notre liberté ?

— Honnêtement ? Oui. Oui, j'y crois.

— Eh bien j'ai le sentiment que c'est elle qui nous salue, mon ami.

Nous demeurâmes un instant silencieux. Les chuchotements de nos compagnons seuls meublaient le silence tombé sur la forêt Fendue. Même les feuilles mortes semblaient s'être immobilisées, comme si le vent froid ne les effleurait plus. Je vis Loup-Sans-Couronne hésiter, puis lever sa main dans la lumière. Sa paume devint iridescente, drôle de lune dans le sous-bois. J'observai ses doigts s'agiter dans l'air de la nuit. Ils laissaient filtrer les rayons étranges, et ils marbraient son visage. Cette mutilation donnait un air terrible à Loup-Sans-Couronne. Il m'apparaissait à la fois beau, laid, sombre et lumineux. Ses traits, sublimés par l'étonnement, brillaient d'une émotion que je ne lui connaissais pas.

Je me tournai à nouveau vers la source de la lumière, empreint d'une inquiétude nouvelle. Et si ce n'était pas la liberté qui nous attendait, de l'autre côté ? Et si nous quittions la forêt Fendue pour nous enfermer dans une autre prison, plus vaste ? Notre opposition à la reine n'aurait servi à rien, notre audace aurait été vaine...

Je secouai la tête, me rabrouant moi-même. Elle n'aurait pas été inutile : elle nous aurait au moins démontré que nous étions à même de prendre nos vies en main, de guider nos destinées. Elle nous aurait appris la liberté de choisir, de décider de nos destins. En cela, nous aurions gagné. Cette victoire demeurerait-elle encrée en nous une fois hors de cette forêt ? La liberté nous laisserait-elle un goût amer ou nous enivrerait-elle ? Ces avenues qui se proposeraient à nous, il faudrait les saisir, les porter en nous afin de nous en imprégner. Il faudrait les aimer.

Je voulais croire que nous aimerions être libres et que nous voudrions prolonger cet état indéfiniment. Novembre approchait à grands pas et les Cœurs Fendus s'étaient presque tous joints à nous. Ils créaient pour la première fois de leurs vies des liens entre eux ; ils poursuivaient un but commun, un espoir identique qui les

faisait vivre ensemble. Je craignais que, face à l'inconnu, ils ne se dispersent, qu'ils retournent à leur état végétatif et à leurs vies solitaires. Pouvions-nous nous affranchir en nous refermant sur nous-mêmes, en redevenant d'égoïstes inconnus, des étrangers vis-à-vis des autres ?

Je secouai à nouveau la tête, vivement. Je refusais de voir les Cœurs Fendus redevenir les ombres d'eux-mêmes, des fantômes vivant cachés dans les décombres d'une forêt pourrissante. Qu'importait le lieu, je refusais qu'ils s'éteignent à petit feu, surtout si s'éteindre signifiait abandonner tout espoir de quitter notre prison. Notre enfermement, notre isolement dans ce lieu infâme où nous mourrions tous, doucement, au rythme des racines qui moisissaient, rien de tout cela ne pouvait être qualifié de vie. Vivre cloîtré n'était pas vivre. Vivre confiné dans la forêt Fendue n'était pas exister.

Je fermai les yeux et emplis mes poumons d'air. Mon inquiétude ne se dissipait pas. Ces ombres qui dansaient sur le visage de Loup-Sans-Couronne me dérangent.

C'était peut-être elle, notre liberté, qui nous guettait dans cette lueur nocturne. Je le souhaitais tant ! Mais serait-elle équitable, cette liberté ? Saurait-elle offrir à chacun sa part de paix ? Certains en obtiendraient peut-être un peu plus que les autres... Saurions-nous nous respecter, une fois affranchis ? Saurions-nous vivre ensemble comme nous travaillions à fuir la forêt Fendue ? Il me semblait primordial de conserver cette fraternité nouvelle que nous avions bâtie à coups de hache.

Je désirais plus que tout au monde être enfin libéré des contraintes de cet endroit maudit, des lois cruelles de sa reine. Ce qui m'appelait au-delà de la frontière brillait devant mes yeux comme un joyau que je convoitais, un joyau que j'allais aimer partager. J'imaginai la liberté comme un bien commun, un bien unique qui n'était pas réservé qu'à une élite. Je concevais la libération de notre peuple comme une quête d'authenticité, celle d'une vie véritable, sans compromis. Être libre signifiait suivre un axiome de droiture sans se laisser régir par un dogme, par des contraintes nuisibles ou des réalités mensongères. La liberté que je souhaitais, que je nous souhaitais, s'inscrivait dans un prolongement de ce que nous avions créé jusque-là. Je voulais perpétuer cette fraternité.

J'expulsai l'air de mes poumons ; une volute de buée sortit de ma bouche et s'éleva dans le ciel. Un moment, elle filtra la lumière de la frontière. Mes pensées se tournèrent vers mon oiselle. La fatigue de vivre sans elle ne me quittait plus. Mes yeux, cernés d'épuisement, me semblaient deux puits sans fond de tristesse lorsque je contemplais mon reflet dans l'eau. Je craignais d'être incapable de vivre libre sans La Pie, d'être incapable de vivre, simplement. J'échappai un soupir. Je n'étais plus esclave de la reine, mais j'étais toujours esclave... J'obéissais à un règne qui ne s'étendait qu'à moi et j'en souffrais autant que si c'eût été une tyrannie. La Pie avait planté ses griffes dans mon cœur et tenait ma vie entre ses dents...

Je sortis de mes pérégrinations en croisant les yeux de Loup-Sans-Couronne. L'ombre et la lumière dansaient encore sur son visage calme. Il me dévisageait avec attention. Je sentais presque le scalpe de son regard pénétrer ma chair et la soulever, comme s'il tentait de lire ce que dissimulait ma peau.

— Aigle Noir, qu'est-ce que tu vas faire, une fois de l'autre côté ?

— Que veux-tu dire, Loup-Sans-Couronne ? Je vivrai libre, je...

— Non, non... Qu'est-ce que tu vas faire de notre peuple, des Cœurs Fendus ? Tu vas les laisser à eux-mêmes, les laisser vivre comme ils voudront, ou tu vas leur imposer des lois ?

— Je ne veux pas les contraindre. Il faudra s'entendre à l'amiable, travailler pour le bien commun, mais sans établir de décrets comme ceux de La Chienne...

Loup-Sans-Couronne se tut. Autour de nous, les chuchotements des gens de notre communauté s'étaient mués en murmures presque inaudibles. Plus que stagnant, le temps s'était figé entre Loup-Sans-Couronne et moi. Tout ce qui nous entourait n'existait plus. Mon sentiment d'inquiétude se concrétisait en une réalité en laquelle je ne voulais pas croire. J'avais planté mon regard dans celui, éteint, de Loup-Sans-Couronne. Le visage zébré par les contrastes, mon ami se renfrogna. Il secoua la tête et esquissa un sourire contrit :

— Aigle Noir, ils ne peuvent pas survivre sans règles. Ils ne sont pas assez forts. Ils ne sont pas comme nous... La Pie, Blanche-Biche, toi et moi, on est les premiers. On devrait devenir les...

— Arrête !

Je savais ce qu'il allait dire. Je savais ce à quoi il pensait. Je découvrais dans son visage, entre les sillons luminescents, cette émotion que je n'arrivais pas à identifier un peu plus tôt. Il me semblait impossible qu'elle émane de Loup-Sans-Couronne, compagnon taciturne, premier rebelle forgé par La Pie et moi-même. Et pourtant, elle habitait tous ses traits, toutes ses expressions, maintenant. Elle s'ancrait dans ses mouvements : il s'était retourné vers l'assemblée de notre peuple qui nous faisait dos. Elle fixait les arbres de la mince frontière. Il éleva ses deux bras devant lui, désignant notre peuple de ses paumes ouvertes :

— Tu les condamnes en les laissant se débrouiller seuls. Ils vont souffrir, se refermer sur eux-mêmes et mourir. Ils ont besoin de nous ! Ils ont besoin que nous prenions les choses en main !

Je fermai les yeux. Mon visage brûlait comme s'il m'avait frappé. La convoitise, voilà ce dont il s'agissait. La convoitise du pouvoir, l'envie d'être un meneur. Le contraire de ce que nous avions prôné. Cette attitude allait contre le fondement de notre pensée, de notre engagement pour l'affranchissement de notre peuple.

— Ils avaient besoin de nous pour sortir de leur torpeur, Loup-Sans-Couronne. Pas pour vivre libres ! Il faudra qu'ils apprennent à être libres. Ils l'apprendront ! Comme toi, comme La Pie et comme moi ! Nous n'avons pas le...

— Tu te trompes, Aigle Noir ! Je ne veux pas régner sur eux ! Je veux leur apporter le bien ! Je veux qu'ils vivent mieux, et ils ont besoin qu'on leur impose des règles, pour ça. Il faut qu'ils soient...orientés, Aigle Noir.

— Tu n'as aucun droit sur les Cœurs Fendus. Rappelle-toi qu'il y a peu de temps, tu rampais dans les bosquets de Blanche-Biche seulement pour la voir...

Je l'avais blessé. Je le vis à son recul soudain. J'espérais du coup l'avoir assez choqué pour calmer ses ardeurs. Il se détourna de moi et garda le silence. Je le laissai méditer sa folie et marchai vers les Cœurs Fendus. Je lançai un appel: nous devons reprendre les travaux si nous voulions constater par nous-mêmes d'où provenait cette lumière... Quelques membres de la communauté se dirigèrent lentement vers leurs outils, les yeux toujours fixés sur la frontière. D'autres demeurèrent immobiles, concentrés sur la lueur qui captait toute leur attention.

Je repris ma propre hache et commençai à fendre un tronc. Or, je constatai que l'immobilisme général des miens ne se muait pas en mouvements productifs. Je déposai la lame au sol et lançai un second cri de ralliement. Les Cœurs Fendus s'ébrouèrent, sortis de leurs rêveries. Certains me firent des sourires gênés. Traînant les pieds, ils retournaient à leurs tâches. C'est alors que la voix de Loup-Sans-Couronne retentit, claquement sec dans l'air calme. Un ordre, un seul.

— Allons, amis ! On se remet au boulot ! Plus fort, frappez plus fort ! Plus vite, frappez plus vite ! Je vous promets que la liberté nous attend de l'autre côté !

Notre peuple se mit en branle, le cœur enflé d'espoir. Je demeurai un instant saisi, puis, je refermai mes mains sur le manche de ma hache et la soulevai. Loup-Sans-Couronne et moi nous dévisageâmes ; malgré la distance nous séparant, une tension nous liait. Il empoigna sa hache et disparut derrière un groupe de Cœurs Fendus. Je me remis à la tâche. Nous venions de lutter l'un contre l'autre. J'avais perdu.

Les espoirs contrastés

Novembre. Devenu nerveux, j'arpentais à chaque jour la forêt Fendue, d'un bout à l'autre. La Pie était partie depuis longtemps dans les montagnes : je cherchais sa lumière du matin au soir. Je me traînais sur les sentiers boueux, j'évitais à peine les nappes d'eau. Des insomnies me tenaient éveillé tout le jour durant ; j'avais décidé d'user de ce temps libre afin de fouiller la forêt. Je craignais le retour inopiné de la reine et des Chiots et j'espérais celui de mon oiselle. Si elle tardait trop, nous ne pourrions pas nous évader ensemble : les Cœurs Fendus jetteraient bientôt à terre les derniers arbres nous séparant de notre exil...

Lorsque j'avais réussi à suffisamment m'épuiser, je retournais à l'endroit où j'avais installé mon repère, différent de jour en jour. Je m'effondrais jusqu'au soir, me relevais et marchais, mes jambes instables et flageolantes, jusqu'au chantier. Mes yeux brûlaient à chacun de mes réveils. J'ignorais si cela était dû à la fatigue qui me minait ou à la lumière qui planait sur la frontière. Elle s'intensifiait un peu plus chaque nuit, brillait d'une blancheur toujours plus éclatante. Nous nous approchions de sa source.

Souvent, lorsque je reprenais mon souffle, je levais les yeux sur l'un de mes acolytes et je voyais son corps baigner dans cette lueur incandescente. Je ne savais plus si cela était beau et bon, laid et mal.

Au fil des nuits, Loup-Sans-Couronne gagnait de plus en plus en influence, insidieusement, sans s'imposer. Je lui découvrais un charisme et une confiance qu'il n'avait jusqu'alors jamais témoignés.

Il m'était une source de tracas. Alors que Loup-Sans-Couronne tentait de s'allier la sympathie de notre peuple, de démontrer ses valeurs de justice préfabriquées, je prônais le détachement face aux lois, la liberté, l'autonomie... J'étais son contraire : j'étais complètement insoumis, alors qu'il ne s'était pas encore totalement détaché des dogmes de La Chienne.

Une faible bruine réverbérait la lumière nocturne sur les dernières feuilles des arbres. Agités par le vent, ceux-ci griffaient le vide, doigts dissuasifs face à notre

peuple. Tels de mauvais esprits, ils semblaient vouloir labourer la terre meuble d'où nous avions déraciné des souches afin de la retourner et d'y faire germer une nouvelle prison. Je me tenais droit dans cet espace vide, ma hache à la main, à quelques mètres à peine de la frontière. Je peinais à y croire, mais nous y étions. J'assistais les travaux de la troupe de Loup-Sans-Couronne, occupée à débiter le tronc que nous venions d'abattre, un chêne immense, un vieil ennemi increvable. Dans l'infime espace séparant les deux arbres qu'il dissimulait – les deux derniers – je distinguais l'autre côté. J'entrevois une plaine baignée de lumière blanche. Je n'étais pas le seul à vouloir rejoindre au plus vite ce nouvel horizon.

Un mouvement brusque me fit tressaillir. Je sortis de ma torpeur trop tard pour retenir les deux Cœurs Fendus qui se précipitaient vers ces derniers geôliers. Je les reconnus immédiatement : le couple qui s'était joint de lui-même à la rébellion. Je n'eus que le temps de crier désespérément avant qu'ils n'atteignent les troncs acérés. Je vis le jeune homme bondir vers l'espace minuscule, prêt à s'y faufiler. Tout en entraînant trois Cœurs Fendus avec moi, je constatai que l'insouciant s'était statufié, son élan bloqué par une douleur soudaine. Sa compagne échappa un long gémissement au moment où nous arrivions à leur hauteur. Je retins mon souffle pour ne pas échapper le hurlement qui remontait lentement ma gorge asséchée.

Le pauvre hère était entravé entre les deux troncs, sa tête tournée vers nous. Des larmes coulaient sur ses joues et se mélangeaient au sang qui bouillonnait depuis sa tempe droite. Cette partie de son visage était en lambeau. De la peau pendait jusque sous son menton ; j'aurais pu tirer dessus et l'arracher. Je nettoyai le liquide gluant qui s'était accumulé près de son œil ; l'odeur ferreuse me procura un haut-le-cœur que je réprimai aussitôt. La bruine éclaircissait les sillons sanguinolents qui se formaient sur le cou du Cœur Fendu. La jeune fille se mit à pleurer, poupée de porcelaine chiffonnée, en voyant l'autre retenir ses sanglots : le moindre mouvement lui arracherait un cri. Elle s'approcha de l'insouciant. La poitrine compressée par l'écorce rêche, les bras ballants, L'Épervier surplombait Colombe sans pouvoir abaisser son visage vers le sien. La jeune fille saisit doucement la main gauche de son compagnon, y déposa un baiser et y appuya son front. Elle continua à pleurer en silence.

— C’était stupide, dis-je sans aucune trace de colère. Tiens bon, nous allons te sortir de là. Petite, va chercher de quoi faire des bandages. Toi, mon ami, ne bouge surtout pas : nous allons te tirer de là, n’aie crainte.

Il acquiesça dans un mouvement presque imperceptible. Je fis signe aux trois Cœurs Fendus qui m’accompagnaient de m’aider. Comme nous extirpions le corps entaillé et perclus de douleur de notre compagnon des deux derniers barreaux à notre liberté, Loup-Sans-Couronne arriva, suivi de la pauvre poupée de chiffon, bandelettes de tissus à la main.

— C’est quoi, ça ? C’est quoi cette perte de temps ?

— Notre ami a cru indispensable de tester les parois coupantes de ces deux vestiges arborescents, mon très cher Loup-Sans-Couronne. Pour le bien de tous, bien sûr. Afin d’assurer notre sécurité.

— Ne te moques pas de moi, Aigle Noir !

— Quelle réponse veux-tu, alors ? Il s’est précipité sans réfléchir. Il a déjà payé son emportement. Petite, bande ses blessures : l’hémorragie doit être endiguée.

Deux des Cœurs Fendus qui m’avaient aidé saisirent doucement le blessé sous les aisselles et le traînèrent vers le centre du chantier. Comme je leur emboîtai le pas, Loup-Sans-Couronne m’agrippa au collet et m’accula à la frontière, le dos pressé contre l’un des deux troncs tranchants. Je lui rendis son regard, noir, violent de colère. Encore une fois, il me confrontait et j’ignorais la raison qui l’y poussait.

— Loup-Sans-Couronne, il ne reste que deux arbres. Nous serons libres sous peu... As-tu peur à ce point de te retrouver seul, de l’autre côté ? As-tu à ce point si peu confiance en notre peuple ? Tu ne crois pas qu’il va t’abandonner... ?

J’avais fait mouche. Mon vieux compagnon me relâcha, troublé. Je frictionnai mon cou et continuai à le regarder. Je ne pouvais croire qu’il craignait la solitude, qu’il l’anticipait.

— Ils sont unis, Loup-Sans-Couronne. Nous sommes unis...

— Ils oublieront, une fois de l’autre côté ! me coupa-t-il, les yeux vides.

J’aurais voulu le rassurer, le raisonner. J’aurais voulu ramener le Loup-Sans-Couronne que La Pie et moi avions secoué et poussé à se libérer de la reine. J’aurais voulu que mon compagnon n’ait pas été contaminé par une peur aussi absurde.

J'allais répliquer quand un cri nous fit nous retourner. Au loin, je voyais la chevelure claire de Blanche-Biche fouetter son dos dans sa course effrénée. Elle était trop loin pour que je puisse distinguer les traits de son visage, mais le ton de sa voix traduisait une urgence. Mon sang ne fit qu'un tour ; je craignais le pire.

Nous nous précipitâmes à la rencontre de la jeune femme. Nous courûmes d'un bout à l'autre du sentier que nous avions défriché. Je dus retenir Loup-Sans-Couronne une ou deux fois : nous glissions sur la terre humide et fraîchement retournée. Nous contournâmes, à l'issue du corridor naturel bordé d'arbres, le chêne que nous avions déraciné. À bout de souffle, nous nous arrêtâmes enfin devant Blanche-Biche. Elle reprenait son souffle, le visage rougi par l'effort. À travers le voile de sueur qui le recouvrait, ce n'était cependant pas de la panique que je lisais, mais un bonheur non dissimulé. Loup-Sans-Couronne et moi nous jetâmes un regard, intrigués.

— C'est La Pie ! lança-t-elle enfin entre deux halètements. C'est La Pie qui est revenue ! Elle revient de la montagne : elle a semé la reine ! C'est Machaon Diurne qui l'a vue !

Je me redressai d'un seul mouvement, les yeux grands ouverts. Immobile, je cherchais l'ombre, la silhouette, le mirage dont je ne pouvais que rêver depuis trop longtemps. Je fis un pas devant moi, puis un autre, mécanique dans l'attente. Loup-Sans-Couronne enlaçait sa compagne, son regard balayant la lisière de la forêt. À cause de la bruine, un tapis de brouillard avalait les troncs malades.

Il me semblait que tous partageaient mon espérance et ma fièvre. Tous les Cœurs Fendus devaient ressentir mon bonheur d'aimer et d'être aimé. Je regardai brièvement Blanche-Biche et son compagnon : mon sourire n'avait d'égal que l'air froid de ce dernier. Je refusai de me laisser atteindre par celui-ci. Les Cœurs Fendus ne pouvaient pas être redevenus de bêtes égoïstes, refermés sur leur propre personne. Ils n'avaient certainement pas régressés jusqu'à se muer en monstres d'égoïsme. Notre peuple se préoccupait du bien commun.

Je portai un regard dans mon dos : mon sourire disparut lentement, effacé par la réalité. Derrière nous, d'un bout à l'autre du chantier, les Cœurs Fendus n'avaient ni réagi aux cris perçants de Blanche-Biche, ni aux pleurs touchants de Colombe. Un

instant, je regardai ces individus qui n'avaient pas interrompu leurs tâches. Les uns débitaient le tronc du grand chêne afin de libérer le passage, les autres reprenaient déjà leur hache afin de s'attaquer aux derniers vestiges de notre prison. Je constatai qu'il n'y avait pas que la troupe de Loup-Sans-Couronne sur les lieux, mais qu'une partie de la communauté des Cœurs Fendus l'avait rejointe. Et d'autres arrivaient ; ils s'arrêtaient tous à l'entrée du sentier brumeux que nous avions taillé, l'obstruant de leurs corps envieux. Le couple d'insoucians siégeait au centre de ce brouhaha de murmures, statuettes d'argiles blessées trônant sur une souche pourrie. L'Épervier appuyait le côté intact de son visage sur l'épaule de sa douce. Des sanglots s'échappaient de ces deux corps meurtris. Personne ne leur prêtait la moindre attention.

Reportant à nouveau mon regard vers la forêt, tendu dans une attente insoutenable, je croisai les prunelles vides de Loup-Sans-Couronne :

— Tu le vois, toi aussi...murmura mon ami. Tu le vois qu'ils en ont rien à faire de nous. Ce qu'ils veulent, c'est bâtir leur petit bonheur à eux. Sans nous...

Je demeurai saisi devant son air abattu, ses yeux éteints, sa crainte évidente d'être laissé derrière...

— Tu as Blanche-Biche, murmurai-je à mon tour.

— Tu as La Pie, dit-il en pointant la forêt du menton.

Je cessai de respirer en la voyant sortir d'entre les arbres, son haut-de-forme incliné vers l'arrière de sa tête, son front et ses yeux dégagés. J'aurais d'ailleurs juré que ces iris brillaient, petites étincelles bravant les ténèbres de novembre. Elle m'aperçut au moment où j'esquissais un mouvement dans sa direction. Mes jambes étaient lourdes de fatigue, mes bras pendaient à mes côtés. Tout mon corps criait au repos et, pourtant, je me sentais le cœur léger.

La Pie atterrît enfin entre mes bras et nous nous écroulâmes, épuisés d'avoir été séparés si longtemps, épuisés de tant nous aimer. Je la maintins contre moi, sa tête sur mon épaule, mon nez enfui dans ses cheveux humides. La bruine y perlait et s'y mêlait l'odeur de l'eau à celle du parfum de l'automne. Je la serrai plus fort. Je désirais disparaître dans ce petit corps, m'y enfermer et ne plus en sortir. Ce serait ma nouvelle prison ; ma retraite confortable.

Je passai mes mains le long de ses bras rachitiques. J'ouvris les yeux et l'éloignai de moi afin de mieux la regarder. Ses vêtements tombaient mollement autour d'elle en une sorte d'amas de tissus, ils étaient déchirés en plusieurs endroits, de petits branchages et quelques débris de roseaux s'y accrochaient encore. Les traits tirés de mon oiselle accentuaient son teint gris.

— Aigle Noir, dis-moi qu'on quitte la forêt Fendue bientôt ! Dis-moi que c'est bientôt fini !

— Nous y arrivons, La Pie, nous y arrivons ! Plus que cette nuit, et à l'aube nous serons lib... !

Je m'interrompis au milieu de ma phrase, ahuri. Je me levai d'un bloc, entraînant ma douce dans mon élan. Je remarquai à peine sa légèreté, mais ne manquai pas de sentir ses côtes sous mes doigts... La Pie dardait son regard sur mon visage et demeurait droite, les épaules arquées vers l'arrière. Cette façon de se tenir ne me bernait pas : je savais qu'elle était tétanisée par la peur. Elle avait deviné ce qui se faufilait entre les arbres pour envahir notre chantier, mais elle le déniait.

— Je les avais semés, hoqueta-t-elle, je les avais semés, je le jure !

Je fixais la bordure de troncs gris, le cœur battant. Ils arrivaient lentement, sûrs d'eux, les lèvres retroussées sur leurs sourires carnassiers. Les Chiots... Leur nombre me terrifiait moins que la hargne qui peignait leurs visages menaçants. Je reculai de quelques pas. La Pie me faisant toujours face, je me plaçai à la hauteur de Loup-Sans-Couronne et de Blanche-Biche. Les Chiots s'étendaient sur la gauche et la droite, bloquant toute retraite vers la forêt. Nous étions acculés à la frontière. La colonne des Chiots cessa enfin de s'étendre lorsque la reine Chienne parut en son centre.

Son être entier se consumait dans une haine apparente. La rage révulsait ses traits, marqués par un air de victoire. Les yeux posés sur la nuque de mon oiselle, elle exultait. Or, lorsqu'elle croisa mon regard, le sang n'afflua plus jusqu'à son visage ; elle blêmit. Puis elle hurla. Soudainement, sans préambule, elle entrouvrit à peine les lèvres et un hurlement s'échappa de sa gorge, laboura mes oreilles, lacéra mes tympanes. La Pie se précipita dans mes bras. La lumière de la frontière illuminait de façon grotesque la face convulsée de la reine et se reflétait sur ses crocs, lueur sinistre

en cette nuit brumeuse. Je ne pus empêcher un rire nerveux et grotesque de filtrer entre mes dents serrées : cette lumière la narguait.

Je sentis tous mes cheveux se hérissier sur ma tête, et une raideur commune s'empara des Cœurs Fendus. S'ils s'ignoraient mutuellement depuis un moment et qu'ils ne pensaient qu'à leur liberté individuelle, la présence de La Chienne les avait ramenés à une conscience collective : ils n'étaient qu'un troupeau apeuré. En proie à la panique, Blanche-Biche échappa un long gémissement, si fort et si inarticulé à la fois qu'on eut dit un brame bestial. Loup-Sans-Couronne déglutit. Il semblait hésitant, jetait des regards par-dessus son épaule. Un instant, je crus qu'il allait s'enfuir et tenter sa chance entre les deux troncs maudits qui nous retenaient encore dans la forêt Fendue. La Pie capta les regards nerveux de notre compagnon et faufila sa tête sous mon aisselle droite. Après l'avoir observé quelques secondes, elle sursauta et s'exclama :

— ... Je vois ! Il nous reste une chance !

Au moment où mon oiselle se redressait, le visage vibrant d'espérance et les yeux fiévreux, le cri de la reine se noya dans un grognement sourd et se perdit dans le son mâât d'un tronc s'enfonçant dans la terre meuble. Je me retournai d'un bloc. Il ne restait plus qu'un barreau à notre prison. Celui qui venait de tomber, amas de branchages pliés et d'écorce brisée, signait notre acte de rébellion.

Je compris alors l'hésitation de Loup-Sans-Couronne : les Cœurs Fendus seraient-ils assez forts pour affronter la reine directement, sans que le voile de la nuit ne les cache plus, sans que le mensonge ne les dissimule plus ?

— Qu'est-ce qu'on a à perdre ? me souffla La Pie en croisant mon regard.

Je hochai la tête et me retournai :

— Il ne reste plus qu'un arbre ! Cœurs Fendus, abattons-le !

Je les fis tous sursauter. Ils étaient obnubilés par le visage convulsé de La Chienne, par sa rancœur débordante. Ils ne savaient plus ce qui était le plus risqué : tenter de s'enfuir, ou avouer à la reine leur trahison ? Je me sentis soudainement impuissant. Nous n'avions pas fait autant d'efforts et frôlé la mort pour échouer si près du but. Désarmé, je sondai les yeux écarquillés du Cœur Fendu le plus près : le

courage et la panique y luttèrent. Je fermai les yeux, désespéré. La voix de La Pie claqua comme un fouet dans la forêt :

— Vous abandonnez, pauvres larves engluées ? Vous êtes prêts à ramper comme les limaces vaseuses que vous êtes devant La Chienne ? Vous êtes prêts à vomir vos excuses à ses pieds et à ingérer ses lois jusqu'à en faire une indigestion ? C'est ça ?

Choqués, plusieurs membres de notre peuple secouèrent la tête en signe de négation. Quelques-uns tournèrent leurs regards vers le dernier arbre... La reine n'attendit pas de réactions plus promptes :

— Mes Chiots ! Saisissez cette vermine voleuse ! Tuez La Pie ! Tuez Aigle Noir ! Et tuez leurs deux maudits complices !tonna-t-elle en pointant du doigt Loup-Sans-Couronne et Blanche-Biche.

Comme les Chiots marchaient dans notre direction, ligne parfaite et meurtrière, l'agitation gagna les Cœurs Fendus. Ils cherchaient les issues dans l'urgence d'une fuite. Je tirai La Pie derrière moi et lui fis un bouclier de mon corps. Je lançai un regard vers Loup-Sans-Couronne : son visage s'était durci, la colère envahissait ses traits. Il se retourna vers l'assemblée des Cœurs Fendus et bondit sur une souche à demi déracinée :

— Non ! N'abandonnez pas, mes amis ! Pour la première fois, démontrons que nous sommes un peuple uni ! Démontrons que nous savons nous appuyer les uns sur les autres et fuyons ! Ensemble ! Battez-vous à mes côtés, Cœur Fendus ! Combattez avec moi et je vous offrirai la liberté comme je vous ai offert la fraternité ! Faites-moi confiance...

L'orateur se tut, laissant sa phrase incomplète, cherchant à s'assurer l'attention de l'auditoire. Les Cœurs Fendus s'immobilisèrent, leur fébrilité soudainement envolée, éparpillée dans le charisme du Loup. Ce dernier, torse bombé, faisant dos aux Chiots, défiait l'assemblée de notre peuple, le retranchait dans ses limites. Plus qu'un choix, c'était une solution qu'il imposait de sa personne, qui animait sa voix.

Les Chiots se rapprochaient, roulant leurs larges épaules. Je plantai mes pieds au sol afin de leur faire face. Je ne m'imaginai pas intimidant, mais au moins assez

arrogant pour sembler courageux. La Pie se campa sur ses jambes à ma gauche, légèrement de côté, gardant un œil sur nos adversaires, l'autre sur notre peuple. Comme moi, elle guettait leur réaction. J'entendis Loup-Sans-Couronne aspirer une grande goulée d'air, en emplir ses poumons. Puis, il cria. Un cri de ralliement qui ne pouvait qu'atteindre notre communauté en plein cœur :

— ...et vous ne serez plus jamais seuls !

Les Cœurs Fendus s'animèrent et se retournèrent enfin vers les Chiots comme un seul homme. Ils marchèrent droit devant eux, dépassèrent Loup-Sans-Couronne juché sur sa souche et formèrent un mur, une avant-garde, à mes côtés. Les Cœurs Fendus faisaient face. La Pie tourna son visage vers le mien. Ses yeux rougis me souriaient et cachaient un drame tout à la fois.

Le dernier pilier

Si les Chiots furent surpris par la réaction de notre communauté rebelle, ils n'en laissèrent rien paraître. À l'inverse, jamais les sbires de la reine ne s'étaient présentés si nombreux devant nous. Leurs faciès grimaçants menaçaient de se fendre sous les plis de leurs lèvres. Retroussées, elles n'étaient que de fines lignes où coulissait une bave épaisse. Je réprimai un frisson d'écœurement et m'adressai aux Cœurs Fendus. Je hurlai à plein poumons afin de bien me faire entendre :

— Que ceux qui sont restés derrière reprennent leur hache ! Abattez le dernier arbre ! Abattez-le pour que nous puissions tous fuir ! Protégeons notre retraite ! Protégeons notre liberté ! Cœurs Fendus, avec moi !

— Avec nous ! hurla à son tour La Pie en s'élançant vers le Chiot qui menaçait de bondir sur elle.

Dans son élan, elle sauta, porta son poing droit loin derrière elle et le ramena sur la joue gauche de la brute. Un craquement sourd résonna dans la gueule du molosse et sa tête partie vers la droite. Cet acte signa le coup d'envoi de l'affrontement. D'un seul mouvement, la marée des rebelles se précipita vers la ligne de nos opposants. J'enchaînai les coups sans les compter, hurlant au-dessus de la cohue, invectivant la multitude de chiens enragés qui se présentaient à moi, encourageant mes compatriotes entre chaque altercation. Mon souffle s'accélérait en rythme avec les battements de mon cœur. Ils résonnaient dans mes membres, pompaient mon sang, brûlaient mes veines. Je n'étais plus Aigle Noir ; je n'étais plus que l'énergie de mon désespoir.

À un certain moment, hors d'haleine, je tentai de reculer, de quitter un instant la première ligne. Je me heurtai à des corps échauffés, tournoyai sans plus avoir de contrôle sur le mien, bouillant. La lumière qui trahissait la nuit m'étourdissait, je n'arrivais plus à fixer mes yeux nulle part. Seul le visage de La Pie me maintenait en équilibre. Il m'apparaissait dans un tourbillon de couleurs ponctué de ses regards. J'avais le vertige dans ce kaléidoscope rougeâtre, mais continuais à tenir mon oiselle dans mon champ de vision.

J'allais tomber quand j'arrivai dos à dos avec Loup-Sans-Couronne. Nous sursautâmes tous deux, nous reconnûmes comme dans une transe mutuelle. Il posa ses mains sur mes bras, ballants à mes côtés. Il avait l'air aussi incrédule que je l'étais. La Pie apparut tout d'un coup à ma gauche : du sang maculait son chemisier déchiré et elle avait perdu son haut-de-forme. Un mouvement sur ma droite me fit crispier les mains et tendre les muscles. Cette pression se relâcha grâce au bleu pur des yeux de Blanche-Biche. Je posai machinalement une main sur l'épaule de cette dernière : j'étais sonné. Les sons ne me parvenaient plus que comme un bourdonnement incessant. Pourtant, mes sens me semblaient exacerbés. Je levai la tête vers Loup-Sans-Couronne et vis un nerf battre sous sa tempe. Je dus secouer la tête afin de cesser de le dévisager. Ce faisant, je me retournai et manquai défaillir de surprise. Devant moi, à quelques mètres à peine, se tenait la reine, écumante de rage. Sous le choc, je fus à nouveau assailli par la clameur du champ de bataille et le sol cessa de tanguer sous mes pieds.

La Pie glissa sa main dans la mienne. Trois Chiots se tenaient aux côtés de La Chienne, leurs faces terribles voilées de haine. Je n'eus pas de difficulté à comprendre que notre souveraine et ses sbires s'étaient frayé un chemin jusqu'à nous.

La tension devait être palpable, car une accalmie se répandit dans les rangs des Cœurs Fendus et des Chiots. Tous les regards convergèrent vers nous. Le silence retomba sur la forêt Fendue. Seuls les coups de hache continuaient à résonner dans la nuit, ce qui arrachait des tics faciaux à la reine : ses sourcils tressautaient à chaque claquement sonore. Un courant d'air amena des effluves ferreux à mes narines. Je fronçai le nez : poussée par le vent, l'odeur du sang se répandait dans la forêt Fendue.

J'ignorais si c'était cette odeur âcre ou le bruit chaotique de la bataille qui les avait attirés, mais des ombres se glissaient entre les arbres malades. Ces spectres rampants, dissimulés dans la brume épaisse, frôlaient les troncs secs comme s'ils fuyaient la lumière de la frontière. Ces silhouettes sombres étaient celles de Cœurs Fendus, ceux qui ne s'étaient pas encore convertis à notre cause. Charognards infidèles, ils venaient choisir leur obédience.

La reine dut suivre mon raisonnement, car elle ne leur laissa pas le temps d'analyser la situation. Elle s'adressa à eux, mais aussi aux Cœurs Fendus qui avaient

déjà joint notre lutte. Curieusement, je me surpris à espérer que La Chienne n'ait pas le charisme de Loup-Sans-Couronne.

— Cœurs Fendus, mon bien aimé peuple ! Le temps est venu de faire un choix ! Et ce choix dessinera vos destins !

Elle fit une pause, scrutant les visages qu'elle ne voyait pas, aveuglée par la lumière.

— Ou vous êtes avec moi, votre reine, et vous suivez mes lois, mes ordres... En échange, je vous offre la protection de la forêt, la quiétude qu'elle peut vous conférer. Ou vous êtes avec ces traîtres et vous vivez en traîtres, comme eux ! Vous ne serez plus admis dans la forêt Fendue, vous serez laissés à vous-mêmes.

Elle ponctua ce dernier édit d'un nouveau silence. Dans la clairière humide, c'était comme si le peuple entier avait cessé de respirer.

— ...Les traîtres, je les poursuivrai, je les traquerai, et je les tuerai un à un... termina-t-elle.

Le silence retomba, lourd des conséquences à venir. Je demeurai immobile, refusant de lire tous ces visages tournés vers nous. Je fixais la reine de mon regard le plus sombre. Je savais qu'elle mettrait ses menaces à exécution, qu'elle pourchasserait tous ceux qui s'opposeraient à elle tout comme elle avait traqué La Pie. Cependant, je connaissais aussi la valeur des Cœurs Fendus qui nous avaient rejoints et je les croyais capables d'affronter ce péril.

La Pie serra ma main plus fortement. La tension devint palpable : ce geste, à peine perceptible, provoqua de nouveau la colère de La Chienne. Elle poussa un autre cri, strident et chargé de violence. Ce fut le second coup d'envoi.

Les Chiots qui protégeaient la reine bondirent sur nous. J'en cueillis un au vol et l'envoyai bouler un peu plus loin, ce qui me laissa le temps de me saisir de celui qui osait s'attaquer à ma Pie. Je lui enfonçai mon poing dans la figure, m'y écrasant les doigts. La Pie profita de ce que le Chiot reculait, l'une de ses grosses mains sur le nez, pour le cribler de coups. Elle sautilla ensuite vers l'arrière et revint se placer près de moi. Nous nous mîmes dos à dos, prêts à affronter toutes les âmes présentes dans la clairière s'il le fallait : nous mourrions ou nous serions libres.

Alors que le Chiot que j'avais balancé se ressaisissait et marchait vers moi, j'entrevis Loup-Sans-Couronne lutter à mains nues contre un autre bougre, Blanche-Biche près d'eux, armée d'une branche. Un cri de mon oiselle me fit oublier le couple. Mon dos amortit le choc de celui de La Pie qui s'emboîta presque derrière moi. Tous ses muscles tendus à craquer, je devinais une altercation solide. Je me laissai glisser sur le côté, libérant La Pie de l'écran de mon corps. Elle profita de sa perte d'équilibre pour se laisser tomber sur le sol et passa la masse qui l'agressait au-dessus d'elle.

La Chienne atterrit de tout son long dans la glaise et glissa en tentant de se relever trop rapidement. Elle voulait La Pie, elle voulait sa mort à tous prix. Comme je ne quittais plus la reine des yeux, un mouvement derrière elle attira mon attention. Des Cœurs Fendus, descendus de la lisière de la forêt, marchaient contre nous. Ils avaient choisi leur tyran. Comme ils s'approchaient, menaçant de submerger le petit nombre de rebelles que nous étions de ce côté de la clairière, d'autres Cœurs Fendus arrivèrent sur leur gauche. Ce dernier groupe s'empressa de barrer la route aux fidèles de la reine et une lutte s'engagea. Notre peuple fit couler le sang de son peuple.

Je me détournai de ce spectacle horrible et évitai de justesse une charge du Chiot qui m'avait dans sa mire. Il m'agrippa au collet et me précipita tout de même au sol. Je me relevai d'un bond et le repoussai de toutes mes forces. Il glissa vers l'arrière, ses bras battant pour demeurer en équilibre. Son faciès ridicule m'eut arraché un sourire en d'autres circonstances. Mon regard se posa loin au-dessus de son épaule : d'autres Cœurs Fendus demeurés fidèles à la reine entraînaient dans la danse macabre. Tout comme le premier groupe d'asservis, ils furent interceptés par nos rebelles. Et le sang coula encore. Cet affrontement était d'une brutalité et d'une violence effroyables.

J'évitai une nouvelle charge et me préparai à répliquer lorsque la reine, poussée par La Pie avec énergie, entra en collision avec mon adversaire. Furieuse, elle lui griffa le visage et l'envoya valdinguer. Se retournant vivement vers mon oiselle, elle cracha du sang et poussa un grognement de frustration :

— Je t'ai affamée en te poursuivant nuit et jour ! Je t'ai fait vivre l'enfer pendant un mois ! Tu es rachitique ! Tu es rongée par la terreur ! Et tu as encore l'énergie de te défendre contre moi ? Contre ta reine ? Contre ta souveraine ?

Elle bondit sur mon oiselle, qui évita un coup de griffe, puis un autre, pour enfin répliquer d'un solide crochet. La reine tenta de mordre la main de La Pie, tentative ratée de peu. Je me jetai sur la reine, mais fus propulsé par terre par deux énormes patoches : mon Chiot s'était remis du choc de sa griffure. Je roulai sur le côté et me relevai d'un bon : il m'écraserait de tout son poids si je demeurais dans l'argile puante.

Je gagnai un sol que la bruine n'avait pas encore rendu glissant. Solidement campé, j'attendis que la brute se précipite sur moi. L'espace d'un instant, pourtant, je le quittai des yeux. Où que se posa mon regard, des Cœurs Fendus s'affrontaient entre eux. Mon cœur hurla : nous n'avions pas appris à notre peuple à aimer pour qu'il sache ensuite haïr ! Je fixai à nouveau le Chiot et fus happé par la rage ; un cri inarticulé sortit de ma bouche, puis je frappai mon adversaire en plein visage. Sa mâchoire émit un craquement sinistre sous l'impact. Il eut un écho dans le second coup que je donnai au même endroit. Prenant un élan, j'enfonçai un pied dans la cage thoracique de la brute. À genou dans la vase, la gueule grande ouverte, il chercha à reprendre son souffle, mais je ne lui en laissai pas le temps. Mon pied écrasa son nez ; l'arête se cassa et un flot de sang en fut expulsé. Je réalisai que je criais toujours lorsque mes poumons commencèrent à brûler. Je me tus subitement, essoufflé. Sous une impulsion, je levai la jambe et, du talon, brisai le thorax de mon adversaire. Je le laissai mourir sous mes yeux : ses côtes brisées avaient probablement perforé les organes qu'elles protégeaient. Comme il expulsait son dernier soupir, le temps se figea autour de moi. Je ne voyais plus que les yeux vides de l'animal étendu à mes pieds. Je m'étais laissé envahir par la fureur, j'avais laissé mon instinct guider mes actes. Mon cœur se serra, comprimé par la honte, rongé par les remords. Je passai le revers de ma main sous mon nez afin d'essuyer la sueur et la fine pluie qui s'y étaient accumulées. J'y laissai une longue traînée de sang et une vive odeur de rouille emplit mes narines. Mon cœur s'oxydait. Je ne valais pas plus que ces Cœurs Fendus que j'avais voulu sauver.

Des larmes de dépit aux coins des yeux, je cherchai La Pie. Je l'aperçus, toujours aux prises avec La Chienne. Cependant, mon oiselle n'avait plus le dessus et la reine enserrait sa gorge à deux mains, son visage tordu par un sourire mauvais. Je me précipitai au secours de La Pie, saisis les mains recouvertes de sang de notre souveraine et l'obligeai à lâcher prise. Sa robe blanche maculée de taches sombres, Blanche-Biche passa à mes côtés afin de soutenir mon oiselle. Celle-ci massait son cou émacié ; les ongles de la reine y avaient laissé des marques écarlates. Je repoussai La Chienne au moment où elle tentait de me mordre le visage. Elle trébucha sur le corps d'un Chiot ; Loup-Sans-Couronne se tenait presque au-dessus d'elle. J'entendis Blanche-Biche pousser un cri de surprise en voyant la rosée sanglante qui recouvrait partiellement le visage de notre compagnon. Rapidement, je jetai un coup d'œil autour de nous. Les Cœurs Fendus, rebelles et fidèles confondus, se battaient toujours. Les Chiots étaient submergés par le nombre de leurs opposants, de nos forces unies.

Je cherchais le troisième sbire de La Chienne, mais la lumière de la frontière, qui avait gagné en intensité, m'aveuglait. Je ne distinguais plus que des silhouettes illuminées, brillantes de violence, qui s'affrontaient dans la nuit. La Chienne se releva en poussant un rugissement hargneux. Sa voix me parvint filtrée par le bourdonnement incessant de la bataille. Amorti, je n'arrivais plus à réfléchir. Mon cœur saignait, mes muscles se relâchaient, mon esprit s'embrouillait dans la brume opaque que soulevait la forêt Fendue. La lumière, aveuglante, m'obligea à porter ma main en visière. Je vis au ralenti la reine courir vers moi. Ma respiration répondait au rythme des coups de hache qui taillaient encore notre chemin vers la liberté. La lueur blanche de la frontière devint insoutenable et je fermai les yeux. Je ne pensais plus à rien. J'entendis La Pie crier mon nom, mais je sentais qu'il était trop tard. J'attendis la mort comme on vit une déception : dans l'amertume. Je pensais qu'elle déchirerait mon visage. Il ne fut qu'effleuré. Je cessai de respirer. Je n'entendais plus les haches. J'ouvris les yeux. La reine me faisait dos, ses cheveux ternes maculés de sang collés sur ses vêtements. Loup-Sans-Couronne regardait dans la même direction que la souveraine, tout comme Blanche-Biche et La Pie.

— Non ! s'époumona La Chienne en faisant quelques pas inutiles en direction de l'arbre qui tombait.

Je me glissai aux côtés de La Pie, pressant sa main dans la mienne. Statues abîmées dans la lueur de la frontière, nous assistâmes à la chute du dernier pilier de notre prison. Mon cœur brûlait : nous étions libres et meurtris.

La liberté défigurée

Si j'avais su ce qui se produirait ensuite, ce qui arriverait une fois que l'arbre serait tombé, qu'il aurait fait éclabousser la vase et que le silence aurait repris ses droits sur la forêt Fendue, j'aurais fui. Avec La Pie, main dans la main. Nous serions partis dans la montagne, une douleur au creux de l'âme, mais avec le sentiment de nous appartenir. Si j'avais su prévoir les événements, nous aurions été heureux, ensemble.

Le dernier vestige de la frontière s'écroula dans un bruit de branches cassées et de terre labourée. L'arbre étendit ses longs bras coupants comme des lames cependant que son tronc se fendait dans un bruit de craquements d'os. La blancheur immaculée de la lueur s'atténua soudainement et devint plus diffuse. La nuit redevint noire, la brume continua à s'élever. Rien n'avait changé sinon que nous pouvions quitter cette prison à l'agonie.

Dans la clairière, plus personne ne bougeait ni ne parlait. J'avais l'impression que nous étions de fragiles figurines de verre et que nous nous briserions au moindre geste. Je réussis à arracher mon regard de la trouée dans les arbres pour le poser sur La Pie. Elle regardait droit devant elle et ses paupières rougies par la fatigue tombaient sur ses prunelles brun-miel. C'était à peine si ses cils balayaient l'air et ses yeux semblaient aussi secs que l'écorce grise des arbres. Épuisée, elle s'appuyait sur ma main pour demeurer en équilibre.

Devant moi, La Chienne tremblait de la tête aux pieds tandis que ses bras se balançaient mollement à ses côtés. Ses épaules s'affaissèrent. Elle avait perdu. Vaincue, elle ne régnait plus sur les Cœurs Fendus et son emprise sur eux s'amoindrissait aussi vite que la lueur de la frontière disparaissait. Un frisson gagna l'assemblée et se répandit dans toute la clairière. L'un des nôtres fit un pas, puis un second et le peuple en entier imita bientôt ses gestes saccadés. Ce qui commença par être une marche hésitante devint rapidement une avancée rapide qui se mua finalement en une course effrénée vers l'embouchure donnant sur notre liberté. Je demeurai immobile alors que des corps affolés me bouscullaient comme si je n'eus pas été là. Je serrai La Pie contre moi, appuyant mon menton sur sa tête, me faisant

son rempart contre le troupeau sauvage. Je vis Loup-Sans-Couronne saisir Blanche-Biche par la taille et lui faire lui aussi un bouclier de son corps. Nous attendîmes que la foule galopante des Cœurs Fendus se calme, mais sa fuite panique gagnait en proportion.

La Chienne criait à tue-tête au-dessus de la foulée, clamait sa puissance, sa colère, sa vengeance :

— Je vous tuerai tous ! Je vous tuerai tous ! Vous ne sortirez pas d'ici vivants ! Vous ne sortirez pas d'ici ! hurla-t-elle quelques secondes seulement avant qu'un Cœur Fendu, armé d'une hache, ne lui en assène un coup en travers du cou.

— Pour les Cœurs Fendus ! s'écria-t-il lorsque le cadavre tomba à la renverse.

Il continua sa course sans même un regard derrière lui. Je ramenai mes épaules devant moi, tâchant de me faire aussi petit que possible. La foule se précipitait droit devant elle telles des bêtes en fuite. Ces furies convergeaient toutes vers l'ouverture qui donnait hors de la forêt ; des nappes d'eau souillée se soulevaient sous leur passage et se transformaient en pluie saumâtre.

J'entendis le son d'un craquement d'os rapidement suivi d'une plainte angoissée et d'un cri de douleur. Je tournai les yeux, la tête toujours abaissée, vers la source de ce gémissement. Un Cœur Fendu rampait sur le sol vaseux. Sa jambe cassée traçait un sillon humide derrière lui. Il tentait de quitter le sentier défriché en continuant son cri d'animal blessé. Ce dernier se termina dans un gargouillis écœurant lorsque le troupeau en fuite piétina son corps. Je fermai les yeux et sentis La Pie faire de même. Elle contractait ses muscles afin de demeurer immobile, mais son corps était secoué de sanglots.

Puis, un cadavre roula près de moi. C'était celui de La Chienne, poussé au gré de la course des Cœurs Fendus. Je me détournai du visage défiguré de notre défunte souveraine, mais le souvenir de cette bouillie sanguinolente demeurerait ancré dans mon cerveau. Je grinçai des dents : un nouveau son d'os brisé résonnait dans la cacophonie de la clairière.

J'aperçus du coin de l'œil la silhouette de la petite qui avait soigné son compagnon un peu plus tôt. Elle fuyait, elle aussi, à toute vitesse vers l'embouchure de la forêt. La Pie poussa une exclamation et étouffa un lourd sanglot : derrière sa

colombe fuyante, L'Épervier venait de se faire happé par ses congénères. Il tomba au sol et nous ne le vîmes pas se relever. Ce fut à peine si sa compagne se retourna pour le voir une dernière fois. Les Cœurs Fendus vivaient à nouveau dans leur individualité et s'isolaient dans leur besoin égoïste et personnel, besoin pourtant commun : celui de quitter leur prison pourrissante. La situation était pathétique.

De nombreux Cœurs Fendus disparaissaient soudainement, enveloppés par la marée qui leur passait ensuite sur le corps. Je regardai Loup-Sans-Couronne : nous devons agir dans l'urgence, car la fuite désorganisée de notre peuple signerait, en continuant ainsi, l'échec de tous nos efforts.

La réaction de mon acolyte ne se fit pas attendre. D'un seul bond, Blanche-Biche toujours nichée au creux de ses bras, il gagna une souche qui tenait encore debout et grimpa à son sommet. La Pie releva la tête vers le couple que nous avions réuni. Je la devinais perplexe. Loup-Sans-Couronne aspira une grande goulée d'air et poussa, comme sous l'Arbre à mort, un hurlement puissant. Lorsque ce premier cri de ralliement se termina sur une note basse, un second suivit, plus aigu et plus énergique. Au troisième, les Cœurs Fendus avaient cessé de courir en tous sens et fixaient notre compagnon et sa belle. La chevelure de celle-ci flottait comme un étendard dans la brise et la bruine.

— Cœurs Fendus, lança Loup-Sans-Couronne d'une voix qui résonna dans la forêt, le jour se lèvera bientôt sur notre liberté ! Le soleil brillera sur nous comme jamais ! Mais regardez ! Regardez ce que la reine a fait de vous ! Regardez comme vous êtes prêts, à cause d'elle, à vous méfier les uns des autres !

Il se tut et laissa à notre peuple le temps de comprendre ses propos. L'agitation diminua d'un cran, mais je ne lâchai pas La Pie, qui jetait des regards autour de nous. J'ignorais ce qu'elle cherchait et sa nervosité m'inquiétait. Elle reportait alternativement ses prunelles brun-miel sur le visage de Loup-Sans-Couronne et sur l'assemblée maintenant silencieuse de notre communauté. Et puis je compris : les Cœurs Fendus buvaient les paroles de notre compagnon avide de pouvoir.

— Cœurs Fendus, laissez-moi vous offrir ma protection ! Je vous ai promis la liberté ! Je vous ai juré que vous ne seriez plus jamais seuls ! Je tiendrai parole ! Je

sais ce qui est bon pour vous, Cœurs Fendus, je sais ce dont vous avez besoin ! Et je vous le donnerai sans rien demander en retour, si ce n'est votre entière collaboration ! Obéissez-moi, et vous serez libres... !

J'accusai le coup aussi durement que La Pie. Nous écoutâmes notre peuple scander avec ferveur le nom de Loup-Sans-Couronne. Ce dernier, toujours juché sur sa souche, gueula des ordres et aligna les Cœurs Fendus en deux rangs. À son signal, ils se mirent en marche dans la discipline, répétant comme un mantra la gloire de leur nouveau souverain.

J'avais laissé tomber mes bras de dépit et ma respiration s'était accélérée sous le coup de l'émotion. La Pie regardait Blanche-Biche d'un air ahuri. Cette dernière lui renvoyait un regard dur, froid, presque glacial ! Je secouai la tête et portai mes mains sur ma tête, les passai dans mes cheveux, bouleversé. Mon oiselle hurla le nom du nouveau roi, hurlement qu'elle punctua d'un grondement sourd.

— Loup-Sans-Couronne, qu'est-ce que tu as fait ? Mais qu'est-ce que tu as fait ? s'emporta-t-elle, des larmes perlant aux coins de ses paupières épuisées.

La Pie marchait d'un pas vif vers le Loup lorsque Blanche-Biche lui barra le chemin, arborant le même regard froid. Mon oiselle explosa d'une telle colère que la sylphide silhouette tressaillit et ne put que s'écarter, le visage décomposé. Blanche-Biche avait perdu de sa superbe...

Je suivis La Pie et nous fîmes face ensemble au premier Cœur Fendu que nous avions aidé.

— Qu'est-ce qui te prend, Loup-Sans-Couronne ? Tu répètes la même erreur, le même mal, que La Chienne !

— Non, La Pie, non ! Je leur offre ma protection, je leur offre une vie meilleure ! Je vais m'occuper de tout ! Ils ne manqueront jamais de rien !

— C'est la liberté qu'on voulait leur offrir ! Pas une prison dorée !

— Tais-toi, La Pie ! Tu n'y connais rien !

Mon oiselle le gifla avec force, ses prunelles brillantes d'une fièvre coléreuse. Loup-Sans-Couronne voulut répliquer, mais j'interrompis son geste d'une seule main, la rage au cœur. Je le forçai, je ne sais trop par quelle regain d'énergie, à abaisser son bras et le maintins au niveau de ses hanches.

— Il me semble, Loup-Sans-Couronne, que je m’y connais assez pour t’avoir libéré, toi le premier, des griffes et des dogmes de La Chienne ! Il me semble que je m’y connais assez pour m’être opposée à la reine jusqu’à presque en mourir ! Toi ! Toi, tu n’y comprends plus rien !

Il se dégagea enfin et Blanche-Biche vint se planter à sa droite, sa robe souillée la tirant lourdement vers le sol glissant. Nous nous faisons face, couples en désaccord, prônant deux idéologies différentes. La Pie se dressait face à nos deux premiers acolytes comme elle l’aurait fait devant la reine. Elle se tenait droite malgré l’épuisement qui rendait ses traits cireux. Elle glissa son regard vers Blanche-Biche, visage angélique assombri par une détermination bornée.

— Et tu l’appuies, Blanche-Biche ? Tu appuies son désir de régner ? De répéter ce que la reine nous a fait, ce qu’elle t’a fait ? Tu étais son espionne, sa délatrice, et elle t’a utilisée comme un pion. C’est exactement ce que tu seras pour Loup-Sans-Couronne. Tu demeureras une fidèle observatrice du pouvoir…

— C’est ce que je désire. Je veux aider Loup-Sans-Couronne et les Cœurs Fendus ! Je veux les guider sur le droit chemin !

— Dans la droite ligne qu’aura dessinée Loup-Sans-Couronne, crachai-je. Tu vas ruiner tous nos efforts !

— Je les consacre, au contraire ! me répondit-il, confiant. Je les consolide ! Et vous, vous les avez amoindris. Êtes-vous avec ou contre moi, La Pie et Aigle Noir ? Si vous êtes avec moi, vous devez accepter de vous plier à mes lois. Si vous êtes contre moi, je vous chasse à jamais de nos nouvelles terres.

C’en fut plus que je ne pouvais tolérer. Je me jetai sur le Loup et roulai avec lui dans une mare nauséabonde. L’un des rangs de Cœurs Fendus longeait cette flaque luisante. La ligne ne cessa pas sa progression, malgré les regards inquiets qui flottaient vers nous. Loup-Sans-Couronne se releva et tenta de me saisir à bras le corps, mais je l’empoignai et le fis passer derrière moi. Il s’affala un peu plus loin sur un sol plus sec. Je vis La Pie et Blanche-Biche rapidement venir vers nous. Une distance s’était établie entre elles. Dans leur course pour nous rejoindre, elles se tenaient éloignées l’une de l’autre. Une ombre sortit des lignes de Cœurs Fendus. Elle les remonta, longeant celle qui passait à nos côtés. L’ombre suivait un tracé sinueux

entre les corps alignés. Elle bondissait au-dessus des trous vaseux et se rapprochait à toute vitesse. Le regard fixé sur cette silhouette suspecte, je ne sentis pas Loup-Sans-Couronne approcher et je ne pus donc me soustraire à ses mains qui se refermèrent sur mes bras. Immobilisé, mes membres collés le long de mon corps, je ne pouvais que me débattre. Loup-Sans-Couronne me tenait face à Blanche-Biche et à La Pie. Elles arrivaient toutes deux à notre hauteur lorsque l'ombre quitta définitivement les rangs pour se précipiter sur les deux jeunes femmes. Je me mis à hurler et à me mouvoir dans tous les sens, en proie à une panique que je savais justifiée. Quelque chose dans la démarche agressive de la silhouette augurait le pire. Loup-Sans-Couronne ne lâchait pas prise, il ne comprenait pas, il ne saisissait pas mon angoisse. L'ombre quitta la file d'un brusque écart et bondit devant Blanche-Biche. Alerté par le cri de sa compagne, mon adversaire relâcha la pression de ses doigts sur mes bras. Trop tard. La sinistre silhouette passa devant la frêle compagne de Loup-Sans-Couronne sans même lui accorder un regard. Elle glissa à peine devant La Pie, mais ce fut suffisant. Je n'eus le temps que de faire un pas. Aucun son ne sortit de ma bouche, aucun bruit ne parvint plus à mes oreilles. Mon corps jusqu'alors tendu aux limites de l'endurable fut alourdi par son propre poids et je tombai à genou. Ma chute suivait celle de mon oiselle. Elle toucha violemment le sol, mais ne parut ressentir ni le choc ni la douleur qu'il aurait dû lui procurer. Des éclaboussures d'eau boueuse jaillirent de la flaque dans laquelle elle s'était immobilisée. Les grandes prunelles brun-miel de La Pie s'ouvraient sur notre drame. L'une de ses mains traînait dans le liquide épais. L'autre touchait la blessure qui fendait sa poitrine, juste à la droite de son cœur.

L'éclat de la lame qui l'avait blessée tomba devant mon oiselle, inoffensive pointe rouge. Je clignai des yeux, l'ombre me frôla, mes lèvres se mirent à trembler, La Pie échappa une larme.

— Pour la gloire de la liberté ! Pour la gloire de notre souverain ! Pour Loup-Sans-Couronne ! hurla le meurtrier.

Je ne le regardai même pas disparaître parmi les rangs des Cœurs Fendus. Je ne l'imaginai même pas reprendre sa place au sein de ce peuple qui n'était plus le mien. Je rivais mon regard sur celui de La Pie, incapable de réagir, de me relever, de

courir la serrer dans mes bras. Elle le comprit. Elle esquissa le sourire le plus doux, le plus tendre qu'elle m'ait jamais adressé. Et je sus que tout était fini. Déjà l'aube se levait sur la noirceur ; la lumière de la frontière s'était éteinte.

Épilogue

Tout autour de moi n'était plus que noirceur. Je n'étais plus qu'un corps, une ombre, un nom, un mot, un silence dansant sur des larmes muettes. Je n'étais plus qu'un vide immense, une blessure ouverte au creux de son cœur. Le vent fouettait ce qu'il restait de ma conscience effilochée. Elle le laissait l'emporter, fil après fil, et avec elle s'envolait ma vie. Mon corps pétri se balançait au-dessus de celui, froid cadavre bleui, de celle qui fut toute ma lumière. Ma tête appuyée contre son front, j'eus la force de relever les yeux et croisai le regard du néant. Un mur se dressait autour de moi, épais, rempli de mes pires aspirations, de mes plus horribles cauchemars. Un mur terne d'où suintait le mal.

Ma vision se dégradait dans la colère et la vengeance cependant que je m'essoufflais dans le mistral glacial. Je me penchai sur le visage lumineux de mon oiselle et y déposai un baiser froid. Ma muraille, ma prison, referma un peu plus ses parois opaques sur mon ombre étroite et sur mon cœur mutilé. Je ne voulais plus rien ressentir. Je ne voulais que mourir étouffé par les cloisons gelées de mon abandon. Je ne souhaitais plus que devenir aussi raide que La Pie.

Les dernières feuilles de la forêt Fendue tourbillonnaient dans l'air assombri, œuvres colorées de la mort. Elles tombaient sur moi, pluie impure, m'enjoignant à me soumettre à leur danse macabre. Je me levai une dernière fois, ma douce, mon oiselle, dans les bras, et laissai mon corps pivoter sur lui-même. Je tournai encore, lentement, esquissai sur le sol quelques pas d'une valse qui serait bientôt oubliée. Le mur se refermait, comprimait ma poitrine, enserrait ma tête... Et puis, je n'entendis plus le vent souffler. Je ne me sentis pas faiblir. Je ne vis pas que les feuilles continuaient à danser alors que ma conscience se dissipait. Je n'eus pas le temps de pardonner. Je n'eus pas même le temps de voir le visage de La Pie une dernière fois...

L'ALLÉGORIE ET SES DIFFÉRENTES LECTURES

Essai

Introduction

À la fois présente dans le symbolisme artistique et dans la littérature, l'allégorie se joue de l'imagination de celui qui l'analyse. Issue du terme grec *allégoria*¹, elle désigne dans notre tradition moderne un procédé rhétorique à la fois simple et complexe. Il s'agit d'une idée dynamique dite *continue*, que certains comparent à tort à une simple métaphore filée. L'allégorie se prolonge et s'étend à un segment d'œuvre ou à une œuvre complète dans l'affirmation d'une lecture littérale, mais également d'un ou de plusieurs niveaux de lecture sous-jacents. Elle résume une idée et en fournit en même temps l'explication : elle diffère de la métaphore en ce que l'association de deux éléments en son sein et la présence de points de contact entre ceux-ci lui sont refusés : elle ne représente ni une comparaison, ni une association. Ainsi, il est juste d'affirmer que l'allégorie, issue d'avant l'Antiquité, n'est pas syncrétique : elle exclut toute fusion entre le thème (l'idée, le sujet) et le phore (l'image, le symbole)² et ne nécessite aucun comparatif. En l'absence de cet alliage sémantico-logique, puisque l'allégorie ne nécessite aucun support étayant ou scellant la réalité qu'elle suggère, plus qu'une figure rhétorique, elle est le « langage dont le plan de l'expression est constitué par les plans du contenu et de l'expression d'un langage de dénotation »³. Qui plus est, elle personnifie ou exprime une abstraction, l'anime, la développe par l'entremise d'un schème complexe d'idées sous-jacentes, de sous-entendus, de métaphores, de symboles et d'autres procédés rhétoriques qui la renforcent. Il résulte assurément du procédé allégorique un effet de réel chimérique : celui d'une vérité altérée. Altérée parce que comportant plus d'un sens, plus d'une explication et donc plus d'une lecture possible, toutes aussi valables les unes que les autres.

Il se trouve qu'appliquée à une œuvre complète, l'allégorie permet une pluralité de lectures. La compréhension du lecteur diverge donc selon son analyse personnelle, et

¹ Issu du grec ancien, ce terme est précédé, avant que son sens ne soit conçu, par *hyponoia*, « sous-entendu », ainsi que par *symbolon*, « symbole » et *enigma*, « énigme ». Il signifie « parler autrement », c'est-à-dire par métaphore; plus tard dans l'évolution du terme, il ne signifie que « métaphore ». Jacqueline Picoche et Jean-Pierre Rolland, *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Le Robert (collection Les Usuels), 2009, p. 13.

² Joëlle Gardes-Tamine, *L'allégorie, corps et âme : entre personnification et double-sens*, Aix-en-Provence, Publication de l'Université de Provence, 2002, p. 14.

³ *id.*

par conséquent subjective, du texte. Hors de la conception rhétorique de l'allégorie, c'est ce qui se dissimule derrière la littéralité de celle-ci qui doit créer et stimuler les acceptions d'un texte. Désormais considérée comme un procédé rhétorique et stylistique, l'allégorie ne pose pas qu'un voile sur les différentes lectures d'une œuvre : elle force le lecteur à s'y empêtrer en tissant, par différents moyens telles l'étymologie, la métaphore, la paraphrase et la comparaison, la toile des significations qui stimule son imagination et du même coup sa compréhension : l'allégorie est polysémique. Loin de produire un éparpillement de sens, la polysémie permet une unification de ceux-ci au sein d'une pluralité de lectures. Posant comme « avérés les scènes ou les évènements qu'elle décrit »⁴, la fluidité de la figure rhétorique épouse naturellement le texte.

Utilisée depuis l'Antiquité, l'allégorie continue colore de grands récits de la mythologie grecque. Elle est entre autres portée par les vers des poètes épiques de l'époque : les textes d'Hésiode et d'Homère⁵ en sont de bons exemples. Truffée de symboles et d'images significatives, telles que celle des jarres de Zeus dans l'*Iliade*⁶, l'allégorie rend concrètes les abstractions chères aux poètes. Elles prennent vie au sein du texte et sont personnifiées⁷, dotées d'un corps ou d'une voix, par exemple. Si elle témoigne de la richesse d'œuvres qui se veulent polysémiques, l'interprétation allégorique devient nécessaire devant l'existence d'un récit littéral d'apparence médiocre⁸, permettant de mettre à jour sa lecture implicite. Ainsi, l'allégorie évolue et traverse les siècles; elle gagne en popularité en caractérisant des textes produits entre le VII^{ème} et le XVII^{ème} siècle. Dès la fin du Moyen âge et tout au long de la Renaissance, les écrivains tendent de plus en plus à inclure des segments allégoriques à leurs écrits. À l'époque moderne, elle s'essouffle et fait mine de disparaître.

⁴ Joëlle Gardes-Tamine, *L'allégorie, corps et âme : entre personnification et double-sens*, Aix-en-Provence, Publication de l'Université de Provence, 2002, p. 19.

⁵ Rita Copeland and Peter T. Struck, *Cambridge Companion: Cambridge Companion to Allegory*, [en ligne]. <http://universitypublishingonline.org.ezproxy.bibl.ulaval.ca/cambridge/companions/> [Site consulté le 1er juin 2013], p. 5.

⁶ Les jarres symbolisent les décisions de Zeus, les biens et les maux, le hasard et la providence. *ibid.*, p. 4.

⁷ Prudence, *Tome III : La Psychomachie et Contre Symmaque*, type de travail éditorial par Jean-Louis Charlet et Pierre Fabre, Paris, Les Belles Lettres (coll. Université de France), 2002, p. 14.

⁸ Joëlle Gardes-Tamine, *L'allégorie, corps et âme : entre personnification et double-sens*, Aix-en-Provence, Publication de l'Université de Provence, 2002, p. 26.

Pourtant, d'un siècle à l'autre, l'allégorie continue a permis une pluralité de lectures de nombreuses œuvres et de multiples analyses de celles-ci. Cela est attribuable aux effets qu'elle produit sur le lecteur, à l'impact qu'elle a sur sa compréhension d'un texte. Cet impact, créé de façon consciente ou inconsciente, recherché ou non par les écrivains allégoriques, apparaît notamment sous les plumes de Saint-Boniface (nombreuses allégories chrétiennes), de Guillaume de Lorris (*Le roman de la Rose*)⁹ et de John Bunyan (*The Pilgrim's process*)¹⁰. C'est après ce dernier drame que se fait plus discret le genre de l'allégorie.

Bien qu'issus d'époques différentes, les auteurs mentionnés ci-haut plongent dans l'allégorie par un même procédé : la personnification. Popularisée par Prudence, écrivain liturgique d'origine espagnole décédé au V^{ème} siècle après J.-C., cette technique, qui visait à donner un corps, une voix, une personnalité à une abstraction, transporte l'allégorie jusqu'à notre époque. Après le XVII^{ème} siècle, naviguant entre les arts et la littérature, l'écriture allégorique redevient peu à peu chose courante. Elle continue de stimuler la plume de différents écrivains jusqu'au XX^{ème} siècle, par exemple, avec *La république des animaux*, de George Orwell¹¹. Ce roman, en effet, exprime une opinion politique, véhiculée par la voix de nombreuses bêtes, sous-jacente au sens littéral du texte. Un phénomène semblable est illustré dans la bande dessinée *Maus*, d'Art Spiegelman¹², qui raconte l'histoire de son père, survivant d'un camp de concentration. Plus près de nous, l'écrivain Yann Martel, avec *Histoire de Pi*¹³ et, plus récemment, *Béatrice et Virgile*¹⁴, utilise des figures animales pour traiter de sujets tabous de façon efficace, tout en ménageant la sensibilité de ses lecteurs. Tous ces auteurs usent de l'allégorie afin d'aborder autrement un sujet maintes fois traité et de faire naître de nouvelles réflexions. L'allégorie, agrémentée de la personnification ou non, offre la possibilité de lire autrement, de décrypter les sous-entendus d'une œuvre, d'en saisir l'énigme. Aussi, les textes des auteurs mentionnés ci-haut bénéficient du voile allégorique et de son action à la fois réflexive et

⁹ Guillaume de Lorris, *Le roman de la Rose*, Paris, Éditions Gallimard, 1984, 406 p.

¹⁰ John Bunyan, *The pilgrim's progress*, Toronto, New American Library, 1964, 300 p.

¹¹ George Orwell, *La république des animaux*, Paris, Gallimard, 1964, 155 p.

¹² Art Spiegelman, *Maus : Un survivant raconte*, Paris, éditions Flammarion, 1998, 295 p.

¹³ Yann Martel, *Histoire de Pi*, Paris, Éditions Gallimard (Folio), 2005, 448 p.

¹⁴ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Montréal, Éditions XYZ, 2010, 218 p.

stimulante sur l'imagination du lecteur. C'est cette incidence née du brouillard de la pluralité des sens qui guide sa compréhension du texte.

Or, si l'imaginaire du lecteur est large et suscite différents regards sur une même œuvre, est-il juste d'affirmer que cette dernière, allégorique, peut systématiquement satisfaire ces interprétations multiples? Si l'essai offre de façon plus ténue une lecture implicite par sa fonction de présenter une opinion ou une idée prédéfinie et que certains romans ou récits ne se prêtent pas à différents niveaux de lecture, l'allégorie semble faire exception. Non seulement les textes allégoriques offrent-ils depuis une époque reculée la possibilité de lire le récit au sens littéral, mais ils donnent à ce dernier une pluralité de sens.

Afin d'affirmer cette hypothèse, l'essai qui suit traitera de la lecture plurielle que permet l'allégorie. Par l'entremise d'une approche comparative, j'étudierai trois œuvres allégoriques, d'époques et de styles différents, que j'aborderai dans trois chapitres distincts. Ces trois textes, ont en commun l'application de l'allégorie via le procédé de la personnification. Leurs allégories respectives n'ont cependant pas les mêmes impacts, bien qu'elles offrent toutes la possibilité de lire autrement, de relever et de résoudre une énigme. Pour chacun des textes étudiés, je présenterai les différentes avenues proposées à l'imagination d'un lectorat varié.

-Je me baserai d'abord sur un poème bien connu de Prudence, *La Psychomachie*, l'un des écrits allégoriques les plus importants de son époque. Après un résumé du récit, je présenterai ses trois niveaux de lecture touchant les plans moral, biblique et militaire. Je mettrai également à jour les liens qui unissent ces trois lectures de l'allégorie.

-J'aborderai ensuite un texte issu d'une époque plus contemporaine, soit le roman *Béatrice et Virgile*, de l'auteur Yann Martel. Ce roman complexe, que je résumerai également, imbrique un récit dans un autre. Le récit extradiégétique, qui comprend une première narration, un premier plan littéral, est impersonnel. Il est étroitement lié au récit intradiégétique. Ce niveau narratif met en scène les deux personnages d'une pièce de théâtre imbriquée dans le roman lui-même et propose trois lectures, opposées les unes aux autres, permises par la pluralité qu'offre l'allégorie employée par Martel. Je démontrerai cependant que ces lectures allégoriques sont liées à la première narration littérale et que leur interaction les unit également entre elles.

-Enfin, je me pencherai sur *Les Cœurs Fendus*, mon roman allégorique. Écrit sous la contrainte de proposer quatre niveaux de lecture, la partie création de mon projet de mémoire offre une grande liberté de réception à mon lectorat. L'allégorie qui s'y déploie permet plusieurs niveaux de lecture qui se traduisent par une interprétation politique ou philosophique, par l'analyse de tribulations amoureuses, ou par une compréhension plus littérale d'un récit adolescent. Avant d'en entreprendre l'analyse, je ferai une synthèse des *Cœurs Fendus*.

Le développement de mon essai critique se fera en trois chapitres et se terminera sur une conclusion où convergeront les constats résultant de mes analyses des œuvres étudiées, toujours en lien avec l'impact de l'allégorie continue.

Chapitre 1

Prudence et le « combat dans l'âme »

Composée aux alentours de l'an 405, *La Psychomachie*, écrite par Prudence, est un texte de première importance en ce qui concerne l'allégorie continue. En effet, avec ce long poème de 915 vers, précédé d'une préface de 68 sénaires iambiques, Prudence célèbre le combat des Vertus contre les Vices. De fait, par le procédé de la personnification, l'auteur anime neuf vertus chrétiennes qui affrontent une multitude de vices sur un champ de bataille particulier : l'âme. Afin de rendre son allégorie plus percutante, l'auteur, fortement inspiré par la littérature latine classique, notamment par l'*Énéide*¹⁵ de Virgile, utilise la métaphore, la métonymie ainsi que la symbolisation. Son poème devient ainsi polysémique. Compte tenu des visées liturgiques de Prudence ainsi que de la signification du titre originel du texte, « combat dans l'âme », issu du grec ancien, *La Psychomachie* (*Psychomachia*) se traduit par une bataille dans l'âme et pour l'âme, chantée dans une épopée allégorique teintée de propos christiques et militaires.

Résumé

C'est d'abord l'idéal moral et spirituel des valeurs religieuses véhiculées à l'époque qui s'impose. Dans cet ordre d'idées, le poème s'ouvre sur une préface qui réfère à un épisode de la Genèse. Abraham, apprenant que son neveu Loth a été fait prisonnier par des rois ennemis, part à sa rescousse, accompagné de 318 soldats. Après un rude combat duquel il sort victorieux, Abraham, suivi de son neveu, reçoit le pain et le vin du prêtre Melschisédech. À la suite de ce sacrement, Sara, la femme d'Abraham, stérile, lui donne un fils. Cette préface est allégorique. Sara symbolise l'âme humaine et n'enfante la descendance d'Abraham, c'est-à-dire les bonnes pensées et les bonnes œuvres, qu'une fois le combat entre les vertus et les vices, personnels et de l'humanité tout entière¹⁶, remporté. Cette victoire n'est possible qu'avec l'aide du

¹⁵ Virgile, *L'Énéide*, Paris, Albin-Michel, 2013, 432 p.

¹⁶ Bruneau Bureau, « L'utilisation de la Bible dans la Psychomachie de Prudence », dans *Vita Latina*, vol. 168, n° 168 (année 2003), p. 99.

Christ, symbolisé par le nombre 318¹⁷, et par la cérémonie de l'eucharistie présidée par le prêtre Melschisédech.

À la suite de cette incursion dans la Genèse débute le poème lui-même. Après une invocation au Christ, l'auteur enclenche le combat des Vertus contre les Vices. La Foi vainc l'Idolâtrie en l'étranglant. Puis la Chasteté triomphe de la Luxure en l'égorgeant et consacre sa victoire par une longue invective. La Patience l'emporte ensuite sur la Colère, qui se suicide, et l'Humilité, encouragée par l'Espérance, tranche la tête de la Vanité. Alors que la Sensualité amoindrit la combativité des Vertus, la Sobriété ramène ces dernières à l'ordre par une harangue : la Sensualité, vaincue, tente de fuir, mais meurt écrasée sous une pierre. La Cupidité, qui traverse le champ de bataille en blessant même les siens, tente alors de duper les Vertus en prenant l'apparence de l'Économie. Or, la Charité n'est pas dupe : elle démasque et étrangle l'imposteur. Au moment où les combats semblent terminés et la victoire assurée aux Vertus, la Discorde, déguisée et dissimulée parmi elles, tente de tuer la Concorde. Sa fourberie mise à jour, son identité révélée, elle n'a que le temps de donner son second nom, Hérésie, avant d'être percée par le javelot de la Foi et dépecée par les Vertus. Le combat est enfin achevé, la Foi et la Concorde font l'éloge de leurs troupes et lancent la construction d'un temple dédié au Christ. La beauté du temple correspond à la magnificence de l'âme humaine. Prudence, pour clore, adresse au Christ des actions de grâces dans lesquelles il le remercie du secours qu'il apporte à l'âme et à l'homme.

1.1 Allégorie de la morale selon Prudence

Tant de violence de la part des Vertus étonne. Personnifiées par des vierges guerrières s'opposant à des hérétiques, ces abstractions symbolisent leurs qualités, leurs attributs et les comportements caractéristiques qui doivent animer l'âme et être perpétrés par celle-ci dans son domaine¹⁸. Leur triomphe sur les vices est donc prétexte pour « la

¹⁷ Le nombre 318 s'écrit TIH et a été très tôt associé au Christ à cause de son orthographe. Le T symbolise la croix, et IH sont les deux premières lettres du nom de Jésus en grec. Prudence, *Tome III : La Psychomachie et Contre Symmaque*, type de travail éditorial par Jean-Louis Charlet et Pierre Fabre, Paris, Les Belles Lettres (coll. Université de France), 2002, p. 48.

¹⁸ C'est-à-dire l'Homme. L'âme, selon Prudence, est diffuse à travers tout le corps humain. *ibid.*, p. 58, 75 et 78.

grandiloquence et le goût fâcheux de Prudence pour les descriptions horribles »¹⁹; prétexte qui permet aux Vertus d'avoir des agissements contraires à leur nature bénéfique. C'est, du moins, ce que propose ce premier niveau de lecture de *La Psychomachie*. Axée sur les valeurs chrétiennes chères à Prudence, l'allégorie moralisatrice du poème loue ces dernières à travers les vertus : elles sont indispensables au cheminement des chrétiens vers l'harmonie intérieure. Cela transparaît particulièrement à la suite du combat de la Patience, symbolisée par une guerrière en armure immobile au centre du champ de bataille, contre la Colère. Victorieuse de par son stoïcisme, la Colère ayant tourné sa propre lame contre elle-même, la Patience tient en effet ce discours élogieux sur son propre apport à l'âme :

« Nous avons, dit-elle, vaincu ce vice ivre de violence par notre valeur accoutumée, sans aucunement risquer notre sang ni notre vie; nous avons pour règle cette manière de combattre : venir à bout des furies, de toute l'armée des défauts, des forces enragées, par notre constance. La fureur folle est sa propre ennemie, elle se tue par sa frénésie; la Colère bouillante meurt de ses propres traits.»²⁰

Sa nécessité est ensuite clamée par le poète, qui souligne qu'aucune vertu n'entreprend une quelconque tâche sans son appui, « car elle est sans soutien, celle que la Patience ne vient pas renforcer »²¹. Rendant la personnification de sa vertu symbolique par sa constance pacifique et usant de la reddition de la Colère comme d'une métaphore démontrant que rien ne peut atteindre la Patience, Prudence offre une morale intéressante au lecteur chrétien. Cette lecture allégorique du texte prend plus d'importance encore grâce à l'alliance que fait Prudence de la Patience avec Job, qui l'accompagne sur le champ de bataille. Ce dernier, patriarche tout comme Abraham, est la représentation de l'homme juste et patient, qui vainc non sous la passion de la colère, mais dans l'opposition passive. L'allégorie laisse imaginer au lectorat de l'époque une ligne de conduite chrétienne, tirée de l'image de Job. L'antinomie entre la Patience et la Colère joue sur l'imaginaire du lecteur, sensible à cette opposition du bien et du mal. Prudence, par ce jeu, l'incite à éviter la vicissitude en adoptant les vertus qui le guident à travers son poème. Le texte ne s'impose donc pas au lecteur : il l'inspire. Cet extrait, suivant la victoire des Vertus sur les Vices,

¹⁹ Selon Maurice Lavarenne. *ibid.*, p. 66.

²⁰ *ibid.*, p. 56.

²¹ *ibid.*, p. 57.

témoigne également d'une lecture non littérale, morale sous le couvert d'un langage christique :

« Vous voici parvenus au comble de la gloire, ô fidèles enfants du Père et du Christ notre Seigneur. Vous avez mis à mort, après bien des combats, les barbares cruels qui avaient entouré les habitants de la ville sainte, et qui les pressaient par le fer et le feu. Mais la paix publique repose sur la bonne entente entre les particuliers, tant aux champs qu'au forum. La discorde civile ébranle l'État; pas de sécurité extérieure sans concorde intérieure. Prenez garde, soldats, qu'il n'y ait dans nos sentiments une pensée discordante, qu'il ne naisse une secte étrangère [...]»²²

Cette allégorie poursuit dans cette voie, opposant les bons comportements, les bons sentiments, aux mauvais. Ainsi, les habitants de la ville sainte, les vertus qui investissent l'âme, se sont opposés aux cruels barbares, les vices. Après la discorde civile, ou le combat des Vertus contre les Vices, la concorde intérieure revient. De cette harmonie des vertus résulte une sécurité extérieure, celle du cheminement moral de l'homme. Ainsi, la pensée discordante est une inflexion pour un vice et la secte étrangère, le fait d'y avoir succombé. Si une lecture moralisatrice semble évidente dans ce discours, elle s'entremêle à un second niveau que le lectorat saisit d'une tout autre manière.

1.2 *Les convictions bibliques à travers l'allégorie*

En effet, habile au maniement de l'écriture, Prudence donne à l'allégorie morale, dans cet extrait comme dans son récit tout entier, un second niveau de lecture discernable dans de nombreux segments hautement bibliques²³. Ce sont d'eux que découlent les valeurs moralisatrices du poème, qui gagne ainsi une tout autre signification et atteint différemment l'imaginaire du lecteur. Si le lecteur chrétien saisit très bien l'harmonisation intérieure et la droiture recommandée par les Vertus, les doubles symbolisations que Prudence intègre à son récit épique par la métaphore, la personnification ou encore la métonymie et la paraphrase, approfondissent l'allégorie de *La Psychomachie*.

Ainsi, vu son langage liturgique, le discours précédent de la Concorde peut avoir une incidence sur la sensibilité proprement pieuse de son lectorat, qui saisit alors *La*

²² Prudence, *Tome III : La Psychomachie et Contre Symmaque*, type de travail éditorial par Jean-Louis Charlet et Pierre Fabre, Paris, Les Belles Lettres (coll. Université de France), 2002, p. 76.

²³ Bruneau Bureau, « L'utilisation de la Bible dans la Psychomachie de Prudence », dans *Vita Latina*, vol. 168, n° 168 (année 2003), p. 99.

Psychomachie dans son sens biblique : les enfants du Christ, les croyants, ont vaincu les barbares, c'est-à-dire les païens, les hérétiques. La ville sainte symbolise Jérusalem dont l'État, celui de Dieu, est menacé. Dans cette perspective biblique, la secte étrangère symbolise un culte païen et la pensée discordante, une conception divergente du culte de Dieu. Dans la lignée de cette allégorie biblique, la Concorde donne en exemple aux siens l'union entre l'homme et Dieu, Jésus en étant le médiateur²⁴. L'appréhension morale du lecteur prend de l'emphase et devient appréhension biblique axée sur les hauts faits et la foi des Vertus. À la lumière de l'allégorie biblique, le lecteur passe de « lecteur de poème à lecteur de la *Bible* »²⁵ à travers *La Psychomachie*.

La figure de Job accompagnant la Patience offre, sous cet angle, un symbolisme différent et appuie l'allégorie biblique de Prudence. Plus qu'un soldat passif, il devient l'héroïcité de la Patience; le héros qui a souffert pertes humaines et blessures ne réclame aucune récompense et en bénéficie pourtant. Job, personnage biblique mis à l'épreuve par Satan, dans l'acceptation stoïque de son sort, ne périt pas de ses désirs, par opposition à la Colère. Il se voit, dans la *Bible*²⁶ comme dans la *Psychomachie*, rétribué pour des désirs qu'il n'a pas : la Patience ordonne à Job, en échange de ses efforts, de « se reposer enfin de tout le tumulte des armes, de prendre sur les dépouilles de l'ennemi plusieurs fois tout ce qu'il a perdu, et d'emporter des biens qui ne se perdront plus »²⁷. À l'image de son *alter ego* biblique, le héros humble de Prudence voit sa foi récompensée. Cette allégorie christique, inspirée d'écritures scripturaires, mène à une sensibilité pieuse le lecteur, qui lit alors *La Psychomachie* comme un poème non plus simplement moral et épique, mais liturgique.

Cette seconde allégorie est liée à la première, moraliste, mais n'en découle pas totalement. La lecture biblique du texte est centrale au poème et atteint le lecteur plus

²⁴ En référence à la Sainte Trinité. Prudence, *Tome III : La Psychomachie et Contre Symmaque*, type de travail éditorial par Jean-Louis Charlet et Pierre Fabre, Paris, Les Belles Lettres (coll. Université de France), 2002, p. 76.

²⁵ Bruneau Bureau, « L'utilisation de la Bible dans la Psychomachie de Prudence », dans *Vita Latina*, vol. 168, n° 168 (année 2003), p. 96.

²⁶ *La Bible Ancien Testament T.01*, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1990, 200 p.

²⁷ Prudence, *Tome III : La Psychomachie et Contre Symmaque*, type de travail éditorial par Jean-Louis Charlet et Pierre Fabre, Paris, Les Belles Lettres (coll. Université de France), 2002, p. 56.

sensible aux thèmes religieux. Pourtant, il s'agit toujours d'une bataille décrite dans la violente grandiloquence de Prudence.

1.3 *Le « combat dans l'âme », allégorie militaire*

La Psychomachie induit ainsi, par ses détails brutaux, un troisième niveau de lecture qui se superpose aux deux premiers, sans s'y intégrer, mais sans en être complètement dissocié. Si l'allégorie morale souligne par les représentations des Vertus et leurs actes la nécessité d'un triomphe ou d'une victoire spirituelle sur les Vices, l'allégorie militaire présente l'imminence de protéger la chrétienté du paganisme et des hérétiques. Cette lecture allégorique du poème incite le lecteur fervent à défendre le culte de Dieu. Sensible à cette lecture, il envisage les duels sanglants décrits par Prudence comme la métaphore de la « controverse anti-païenne »²⁸. L'allégorie dévie de la supériorité morale ainsi que de la primauté de la religion chrétienne et propose une interprétation différente, axée sur sa protection.

Dans cette perspective, la personnification des Vertus en vierges guerrières, malgré leurs attributs et leurs comportements typiques, la Patience étant vêtue, par exemple, d'une armure indestructible lui permettant de vaincre sans coup férir, propose une lecture martiale du texte. L'accoutrement et la fureur des Vertus deviennent les symboles d'une avancée militaire : elles marchent sur les Vices, marchent contre les ennemis de Dieu, avec dans leur sillage leurs troupes respectives. Si la Foi arrive sur le champ de bataille avec pour toute arme sa confiance, elle n'en met pas moins KO l'Adoration des anciens dieux (l'Idolâtrie), des vers 20 à 40, dans un tourbillon de violence. Elle s'oppose directement au paganisme, menant ses troupes contre l'opresseur étranger. L'attitude des Vertus, sous l'incidence de l'allégorie militaire, n'est plus morale, mais martiale : elle incite le lecteur à se faire défenseur de la chrétienté par les armes.

Le discours prononcé par la Concorde et cité plus haut apparaît ainsi sous un nouveau jour. Alors que s'y joignent sans fusionner les allégories morale et biblique, il prend ici la forme d'une harangue aux soldats, qui y sont mis en garde contre la pensée, la

²⁸ Laurence Gosserez, « Le combat de Sobrietas contre Luxurias, miroir de *La Psychomachie* (Psy, 310 à 453) », dans *Vita Latina*, vol. 167, n° 167, (année 2002), p. 67.

secte étrangère « inventée par des haines secrètes »²⁹ : la Concorde les incite à demeurer à son service, au service de la Foi. Elle leur recommande également de s'unir dans l'adversité, de se comporter comme une véritable armée, « car une volonté divisée jette le trouble dans le fond du cœur, où se combattent des penchants opposés. [...] Sans cohésion, rien n'est solide »³⁰. La Concorde va jusqu'à justifier, un peu plus loin dans son discours, l'avènement de la paix par la nécessité de la guerre en affirmant que : « [...] la paix est le point final des travaux; la paix est le prix de la guerre passée, et le prix du péril; [...] »³¹. Ainsi, Prudence, par la voix de la Vertu, accole l'allégorie militaire à son poème afin que, par son impact sur sa sensibilité, elle guide le lecteur fervent à une lecture militaire de *La Psychomachie*. Le lecteur devient militant : il comprend devoir se faire le défenseur de son culte religieux et des valeurs, ou des vertus, qu'il véhicule.

Le poème de Prudence offre donc une pluralité de lectures qui se chevauchent sans pourtant fusionner. De ces différents angles sont issues trois allégories distinctes qui, au final, n'en forment qu'une : *La Psychomachie*. Chacune de ces lectures est mise en relief par les liens qui l'unissent aux autres : les trois niveaux de lecture s'influencent et s'appuient les uns les autres. Ces interprétations différentes agissent sur la sensibilité du lecteur selon sa propre appréhension du texte. Sa compréhension du poème s'en voit influencée : le lecteur saisit le poème selon son interprétation personnelle. Si *La Psychomachie* est une œuvre morale pour certains, elle ravive les écrits scripturaires ou incite à la défense de la religion chrétienne pour d'autres. L'impact de l'allégorie au sein de *La Psychomachie* est donc considérable, puisque l'œuvre comporte trois niveaux de lecture permettant d'atteindre trois types de sensibilités chez un lectorat pluriel.

²⁹ Prudence, *Tome III : La Psychomachie et Contre Symmaque*, type de travail éditorial par Jean-Louis Charlet et Pierre Fabre, Paris, Les Belles Lettres (coll. Université de France), 2002, p. 76.

³⁰ *id.*

³¹ *id.*

Chapitre 2

L'extermination systématique dans *Béatrice et Virgile*

Publié en 2010, soit neuf ans après le succès international *Histoire de Pi*, le roman *Béatrice et Virgile*, malgré certaines similitudes issues de la plume de l'auteur, Yann Martel, s'inscrit dans une veine différente de celle de son célèbre prédécesseur. Cette œuvre, à la fois philosophique et réflexive, politique et porteuse d'opinions, enjoint le lecteur à se plonger dans sa lecture et à y lire plus que la rédemption et la reconquête de l'écriture par un écrivain.

L'histoire de Béatrice et Virgile, une ânesse et un singe hurleur, s'imbrique dans le roman à travers la pièce de théâtre rédigée par un taxidermiste, « Une chemise du XXe siècle »; il s'agit ainsi d'un récit allégorique au sein d'une allégorie plus large. En effet, le roman de Martel comporte deux narrations offrant plusieurs niveaux de lecture s'emboîtant les uns dans les autres afin de former l'allégorie centrale du texte. Si la première narration extradiégétique et hétérodiégétique fait évoluer le personnage principal dans sa réalité, la seconde, intradiégétique et homodiégétique³², prête plutôt la parole à une ânesse et à un singe dans la pièce de théâtre polysémique « Une chemise du XXe siècle ». La première narration s'oppose à la seconde en ce qu'elle lie l'auteur fictif à l'Holocauste par la vie qu'il mène et l'intérêt qu'il porte à l'évènement. Le second niveau de lecture propose plutôt une personnification de laquelle découle une identification à ce même drame, dissimulée sous le couvert d'une extermination tout autre, celle des animaux, et d'un thème plus large, celui de la persécution.

³² Les narrations extradiégétiques, intradiégétiques et métadiégétiques sont des faits de niveau (narratif), alors que les termes homodiégétiques et hétérodiégétiques sont des faits de relation à l'histoire (la rapport entre le narrateur et où il se situe dans le récit). Extradiégétique désigne un narrateur qui ne fait pas partie de la diégèse, comme celui qui narre l'histoire d'Henry. Ce narrateur est également hétérodiégétique parce qu'il ne raconte pas sa propre histoire, mais celle du personnage principal. Une histoire est racontée au sein du récit extradiégétique; ce sous-récit inclus dans le premier est intradiégétique. Ses narrateurs, Béatrice et Virgile, sont homodiégétiques, car ils racontent leur propre histoire. Gérard Genette, *Discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil (collection Poétique), 2007, p. 356-368.

Résumé

C'est avec la première narration que débute le roman, alors qu'Henry l'Hôte, écrivain fasciné par l'Holocauste et personnage central du récit, fait face au refus de la publication de son troisième roman. Il s'agit d'un tête-bêche comportant une fiction abordant la tragédie de la Solution finale et un essai portant sur différents moyens alternatifs de la représenter. Abattu par l'échec, l'auteur cesse d'écrire, à court d'inspiration. Il convainc sa femme d'un besoin de changement mutuel et tous deux partent vivre à l'étranger. Une page semble tournée : le romancier déchu refait sa vie en comblant par diverses occupations le vide que l'écriture ne meuble plus. Il continue cependant à lire le courrier de ses lecteurs, jusqu'au jour où il ouvre une bien étrange enveloppe. Celle-ci renferme les pages photocopiées de « La légende de saint Julien l'Hospitalier »³³ dont certains segments sont surlignés. L'enveloppe contient également l'extrait d'une pièce de théâtre amateur. Après avoir lu les deux textes, Henry l'Hôte constate que l'auteur du second, qui vit près de sa propre résidence, lui demande son aide. Intrigué, l'écrivain se rend à l'adresse indiquée sur l'enveloppe, qui s'avère être celle d'une boutique de taxidermie. Il y rencontre le vieux propriétaire. C'est dans une curieuse atmosphère que se déroule cette première entrevue; atmosphère qui demeure la même au fil des visites d'Henry l'Hôte, puisqu'il accepte d'aider son lecteur. Peu à peu, l'écrivain se remet à écrire en se pliant à quelques exercices d'écriture. Bien que sa curiosité soit toujours piquée par l'étrange récit théâtral du taxidermiste, la relation ambiguë qui unit les deux hommes crée un malaise chez Henry. Les réactions animées de sa femme et de son chien face au vieil homme attisent ce sentiment. Au fil de leurs échanges et de ses lectures de la pièce, l'Hôte découvre finalement le mystère que cache le taxidermiste. Grâce à certains faits historiques disséminés dans l'écriture du vieil homme, le romancier comprend que ce dernier est un ancien collaborateur nazi. Sa pièce de théâtre, censée traiter de l'extermination des animaux, présente en réalité l'Holocauste dans une optique particulière : celle de l'absence de regret et de sanction vis-à-vis cette abomination. Lors de leur dernière rencontre, horrifié et choqué par cette révélation,

³³ Gustave Flaubert, « La légende de saint Julien l'Hospitalier », cité dans Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Montréal, Éditions XYZ, 2010, p. 37-49.

Henry refuse de continuer à aider le criminel de guerre. Son secret dévoilé, le taxidermiste poignarde le romancier, qui réussit pourtant à fuir la boutique du vieil homme avant que celui-ci n'y mette le feu. Secouru par des passants, l'Hôte se réveille plus tard à l'hôpital. Alors qu'il est toujours hospitalisé, l'infirmière lui tend le seul vestige de la pièce du taxidermiste : un bout de papier. L'écrivain réclame alors un crayon et de quoi écrire. Il crée pour la première fois depuis des années. Il rédige d'abord une sorte de chronique, « Des jeux pour Gustave », inspirée du texte du taxidermiste, puis une histoire qu'il intitule *Béatrice et Virgile*, basée sur tout ce dont il se souvient de la pièce « Une chemise du XXe siècle ».

2.1 De la littéralité à l'allégorie : première lecture à deux niveaux

La narration extradiégétique et hétérodiégétique dans laquelle évolue Henry l'Hôte offre au lectorat, sous la couverture de la reconquête d'un écrivain sur lui-même, l'hypothèse de lecture qui anime l'écriture de l'auteur de *Béatrice et Virgile*. En effet, persuadé que l'imaginaire doit servir à rendre compte d'évènements marquants de l'histoire, l'Hôte aborde la tragédie de l'Holocauste dans un récit fictif. Il est persuadé que, comme cela s'est fait dans d'autres témoignages artistiques bien connus, donc d'autres œuvres littéraires ou visuelles³⁴, des drames comme celui de la Shoah³⁵ peuvent être « représenté [*sic*] de manière dense et non littérale »³⁶. Selon le personnage, allégée de son fardeau historique, la tragédie devient moins lourde à porter, plus simple à comprendre. L'allégorie comme façon « complémentaire de penser l'Holocauste »³⁷, voilà ce que la première narration littérale propose à travers la vision d'Henry l'Hôte. Le lectorat perçoit la réflexion, l'hypothèse lancée par l'Hôte et qui traduit l'opinion de Martel³⁸. L'auteur de *Béatrice et Virgile* applique à

³⁴ « Prenons juste trois exemples de témoignages artistiques bien connus : *La ferme des animaux*, d'Orwell, *La Peste*, de Camus et *Guernica*, de Picasso. » Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Éditions XYZ, 2010, p. 15.

³⁵ Autre terme pour définir l'Holocauste et désigner l'extermination systématique des Juifs. Issu de l'Hébreu moderne. Signifie littéralement « catastrophe ». *Oxford Dictionary: the world's most trusted dictionaries; the definition of Nazi salute*, [en ligne]. <http://oxforddictionaries.com> [Site consulté le 7 mai 2013].

³⁶ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Montréal, Éditions XYZ, 2010, p. 15.

³⁷ *id.*

³⁸ « Martel obviously wants readers to equate, at least to some degree, Henry the novelist with himself [...] so it is hardly a stretch to judge the success of the novel by Henry's ambitions to portray the Holocaust in a “ nonliteral and compact way ”, free of the burden of historical realism and not

son roman le principe que développe son personnage : le lecteur lit l'histoire d'Henry et en intègre la théorie sous-jacente. L'allégorie de ce niveau de lecture résume une idée et en donne l'explication. Cette première perception du texte, qui invite le lectorat à ouvrir son esprit à la lecture fictive d'événements historiques, est cependant approfondie par la polysémie du premier niveau de lecture. Le lecteur découvre donc l'Holocauste à travers la reconquête d'un écrivain sur lui-même, sur son imaginaire blessé.

Au premier sens littéral se mêle la quête personnelle du personnage de l'Hôte, qui n'est pas sans rappeler les événements de la Shoah. Abattu par « un peloton d'exécution »³⁹, ses éditeurs critiques, ne se considérant plus comme un écrivain après le rejet de son tête-bêche, Henry, comme le peuple juif, subit un revers, mais se relève tout au long du roman de sa tragédie personnelle. Au fil des pages, il se redresse et refait sa vie : il devient comédien, serveur dans un café, père de famille et fonde un foyer⁴⁰. Cependant, ce n'est qu'après sa rencontre avec le taxidermiste ainsi qu'avec Béatrice et Virgile, les animaux « empaillés » qui prennent vie dans la pièce du vieil homme, que l'écrivain recommence à écrire. Le monde n'a pas cessé de tourner avec le drame d'Henry, comme la vie a continué après la Shoah. Tels les survivants de l'Holocauste, pour survivre à la suite de l'attentat dont il est victime, l'Hôte écrit ses « mémoires » : son roman, *Béatrice et Virgile*⁴¹. La sensibilité du lectorat lui permet de concevoir la reconquête d'Henry sur lui-même, de constater sa remontée. Celle-ci est précaire et protégée par le secret de son identité. De fait, comme le peuple juif, l'auteur se cache dans l'anonymat⁴². Le premier niveau narratif du roman de Martel propose donc deux lectures. Selon son appréhension du texte, le lecteur peut lire dans la situation d'Henry l'Hôte, à un degré moindre, celle des Juifs de la Shoah. Atténuée par la littéralité de la narration, la première lecture littérale

« framed by the same dates, set in the same places. », James Grainger, *Quill & Quire ; Béatrice et Virgile, by Yan Martel*, [en ligne]. <http://www.quillandquire.com> [Site consulté le 8 août 2013].

³⁹ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Éditions XYZ, 2010, p. 24.

⁴⁰ Après leur libération des camps de concentration, les Juifs ont dû faire face à de nouvelles difficultés. Parmi elles, l'immigration, qui les obligeait à refaire leur vie dans un nouveau pays d'accueil, souvent dans une autre langue. *Centre commémoratif de l'Holocauste à Montréal*, [en ligne]. <http://www.mchm.ca> [Site consulté le 11 juillet 2013].

⁴¹ En référence aux archives du 68, rue Nowolipki, dans le ghetto de Varsovie. Voir aussi : Samuel D.Kassow, *Qui écrira notre histoire?: Les archives secrètes du ghetto de Varsovie*, Villeneuve-d'Ascq, Éditions Grasset, 2011, 596 p.

⁴² Henri l'Hôte écrit sous un pseudonyme.

couvre la seconde. Cette dernière, sous le couvert d'une hypothèse de lecture, permet la liaison de ce niveau narratif au second, intradiégétique et homodiégétique. Il s'ancre d'ailleurs plus profondément dans l'allégorie relative à l'Holocauste.

2.2 *Les « Horreurs » de l'Holocauste sous le voile de l'allégorie*

L'extermination systématique des Juifs est non seulement le thème suggéré par le premier plan narratif de *Béatrice et Virgile*, il est également le thème central du roman. Si par le procédé de personnification Martel se lie à Henry l'Hôte, c'est par le même procédé qu'il transpose le thème principal dans la pièce de théâtre fictive « Une chemise du XXe siècle ». Précisément, l'identification d'une ânesse et d'un singe hurleur au peuple juif, par le vécu des animaux, permet ce phénomène. À travers les dialogues de Béatrice et Virgile, par les métaphores visuelles, textuelles et même sonores qui apparaissent dans leur corpus théâtral, leur association à la « Solution finale » devient évidente.

2.2.1 *Visiblement allégorique*

Ainsi, Virgile exprime sa détresse et son angoisse par des images métaphoriques qui ne manquent pas de le lier à la Shoah. Cela est particulièrement notable dans la scène du tissu rouge de la souffrance, où l'animal se bat contre une étoffe avant d'entamer un soliloque :

« Quelqu'un se meurt et, en mourant, se saisit du tissu rouge de la souffrance, le tire et cherche à le déchirer et rien dans sa vie ne l'a jamais autant affecté sur le plan émotif, ou ne l'a envahi intellectuellement de façon aussi totalement accablante — « je me meurs, je me meurs! » —, alors le tissu devient tout ce qu'il voit, tout ce qu'il ressent, recouvrant les murs et le plafond de sa chambre ou bien, s'il meurt en plein air, occupant le dôme entier du ciel, mais s'approchant de minute en minute jusqu'à ce que le tissu rouge de la souffrance s'accroche à son corps comme un habit, mais en plus serré, [...]»⁴³

Virgile illustre à travers le tissu rouge de la souffrance l'avènement de la Shoah comme une étreinte mortelle. Il métaphorise toute la violence qu'elle procure par celle qu'impose l'étoffe à sa victime. Symbole du désespoir, elle enserre sa captive, se referme sur elle et la prive de toute liberté. Cloîtrée dans l'angoisse, la proie du tissu rouge de la souffrance est condamnée à une mort lente, une mort dans la peur de la suffocation. Virgile décrit à travers l'étoffe rouge la situation des Juifs enfermés

⁴³ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Montréal, Éditions XYZ, 2010, p. 170.

dans les camps de concentration, dômes de la mort à ciel ouvert. Les camps deviennent la seule réalité de leurs prisonniers et effilochent le mince fil de leur vie. Selon la métaphore de Virgile, dont le soliloque se prolonge à la suite de l'extrait ci-haut, les victimes des camps en viennent à ne plus voir que le mal qui les entoure; elles sont envahies par la crainte, l'incertitude et l'incompréhension. Le tissu rouge de la souffrance, invisible jusqu'à ce qu'il piège sa victime, obstrue son regard. Virgile, en se débattant dans le tissu rouge, lutte contre la souffrance afin de survivre : il associe ainsi son image à celle du peuple juif, persécuté par les nazis. Le symbole du tissu rouge de la souffrance n'est cependant pas la seule image liant la pièce « Une chemise du XXe siècle » à l'Holocauste. En effet, le pays dans lequel évoluent les deux protagonistes principaux porte non seulement le nom de « Chemise », mais il en a la forme. Béatrice et Virgile vont et viennent sur le dos d'une chemise verticalement rayée. Alors que les deux comparses assistent au coucher du soleil sur leur pays, les rayures s'étendent devant eux :

« Béatrice : Je ne les avais jamais vu auparavant.
Virgile : Moi non plus.
Béatrice : J'aurais cru qu'il fallait être au sommet d'une montagne de Col pour les voir.
[...]
Virgile : Je suppose que les nuages et le brouillard empêchent de voir.
Béatrice : Je n'étais pas sûre qu'elles existaient vraiment.
Virgile : Les rayures luisent.
Béatrice : Brillantes comme un aquarium la nuit. »⁴⁴

La chemise « marquée d'immenses rayures bleues et grises qui la traversent du nord au sud »⁴⁵ réfère à l'uniforme particulier des prisonniers juifs des camps de concentration. L'image d'une brillance noire d'aquarium utilisée par Béatrice, soit un lieu fermé, clos et étouffant, plonge le lectorat dans la noirceur où s'enfoncent les personnages. Henry l'Hôte, après la lecture de ce passage, associe naturellement l'Holocauste à l'histoire de Béatrice et Virgile : la référence à une chemise rayée lui semble appuyée⁴⁶. Si ces images métaphoriques exprimées par les deux protagonistes témoignent d'un lien entre le récit et l'Holocauste, certains faits textuels appuient également cette allégorie.

⁴⁴ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Montréal, Éditions XYZ, 2010, p. 118.

⁴⁵ *ibid.*, p. 117.

⁴⁶ *ibid.*, p. 122.

2.2.2 Sous l'encre de la propagande

L'auteur de la pièce stigmatise en effet Virgile par une propagande⁴⁷ anti-singe hurleur. Lors d'une scène d'« Une chemise du XXe siècle », le vieil homme imagine trois textes projetés sur les murs d'une scène. Il s'agit de mises en garde basées sur des faits non fondés, sur des descriptions physiques et des préjugés défavorables. Les trois papiers se terminent chacun sur un segment souligné : « hideux », « indigne de confiance » et « enclin à la malhonnêteté »⁴⁸. Cette propagande s'inspire de celle, antisémite, perpétrée par les nazis à l'époque des camps de concentration⁴⁹. La persécution dont est victime Virgile est liée à celle des Juifs à l'époque de l'Holocauste. Visant à influencer l'opinion publique, la propagande mensongère de la pièce est démentie par Béatrice. Dans un monologue, l'ânesse met en évidence les outils de diffamation utilisés contre Virgile :

« Béatrice : (toujours en train de parler à un interlocuteur imaginaire) Quelles choses atroces j'ai lues. On ne peut les éviter. Des affiches, des articles dans les journaux, des pamphlets, des livres – leur poison trouve son chemin jusqu'au cœur et dans l'esprit des gens, et de là jusqu'à leur langue. [...] »⁵⁰

Ces multiples façons de ternir la réputation de Virgile sont autant de contre-vérités et de faussetés employées par les nazis afin de salir celle de leurs victimes⁵¹. Le lecteur se heurte, lors de sa lecture, aux trois encadrés, les messages de propagande, qui

⁴⁷ Définition de la propagande : action systématique exercée sur l'opinion pour lui faire accepter certaines idées ou doctrines, notamment dans le domaine politique ou social. *Dictionnaire de français Larousse en ligne; définition du terme* Propagande, [en ligne]. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/> [Site consulté le 11 juillet 2013].

⁴⁸ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Montréal, Éditions XYZ, 2010, p. 82-83.

⁴⁹ *United States Holocaust Memorial Museum, Encyclopédie Multimédia de la Shoah: La propagande nazie*, [en ligne]. <http://www.ushmm.org> [Site consulté le 7 mai 2013].

⁵⁰ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Montréal, Éditions XYZ, 2010, p. 86.

⁵¹ « [...] Après l'arrivée au pouvoir du parti nazi en 1933, Hitler fonda un ministère de la Culture et de la Propagande du Reich dirigé par Joseph Goebbels. Ce ministère avait pour mission de véhiculer la doctrine nazie par l'intermédiaire des arts, de la musique, du théâtre, des films, des livres, de la radio, des documents pédagogiques et de la presse.

La presse fut particulièrement active à diffuser les thèmes antisémites, alors que le nombre de films présentant ces thèses fut réduit. [...]

Les journaux reproduisaient des caricatures antisémites très violentes. *Der Stürmer* (L'Aissillant [sic]) fut l'organe le plus acharné. La propagande nazie travaillait à inculquer aux citoyens allemands l'idée que les Juifs étaient des sous-hommes et que les terres allemandes devaient en être débarrassées. [...] ». *United States Holocaust Memorial Museum, Encyclopédie Multimédia de la Shoah: La propagande nazie*, [en ligne]. <http://www.ushmm.org> [Site consulté le 7 mai 2013].

emplissent deux pages du roman. Devant ces évidences et à la suite de leur négation par l'ânesse, il ne peut s'empêcher de faire le rapprochement. L'image injustement ternie de Virgile atteint la sensibilité du lectorat, qui appréhende de plus en plus le texte avec empathie. Cependant, la mauvaise foi du taxidermiste, qui ne reconnaît pas le lien qu'il a lui-même établi entre la réalité de sa pièce et la vérité de la Shoah, brouille cette lecture. Le taxidermiste nie jusqu'à la sonorité de certains mots qui le consolide.

2.2.3 Variation sonore et néologisme

« Aukitz » est une variation sur « unlongmot »⁵², terme inventé par Béatrice et Virgile afin de parler des « Horreurs »⁵³, des événements qu'ils fuient. Selon le taxidermiste, « Aukitz » est prononcé par Béatrice et est issu d'« unlongmot » qui n'a pourtant aucune sonorité rappelant son abréviation. Créé afin d'être publié dans « tout livre, magazine et journal, dans un endroit évident ou discret, selon les souhaits de l'auteur ou de l'éditeur, afin d'indiquer que la langue figurant dans cet écrit connaît les Horreurs »⁵⁴, « Aukitz » vise à rappeler au monde l'existence d'événements horribles. À l'oreille d'Henry l'Hôte, ce terme est d'assonance allemande, fait démenti par le vieil auteur de la pièce. Pourtant, « Aukitz » ne va pas sans rappeler *Auschwitz*, nom du plus meurtrier des camps de la mort, encore émotivement et intellectuellement présent dans la mémoire collective. La fonction mémorielle d'« Aukitz », mise en évidence par Béatrice, et la ressemblance du mot avec le nom du tristement célèbre camp de concentration, créent une connivence entre les deux termes et leurs deux réalités. Tout comme Henry l'Hôte, reflet du lectorat dans le livre, le lecteur saisit l'association et, du coup, comprend de quelles horreurs Béatrice et Virgile se cachent, desquelles ils ont peut-être été victimes. La sensibilité du lecteur est révélée par et à travers l'Hôte, dont le personnage a pour rôle de guider sa lecture, et lui permet d'imaginer la détresse des deux protagonistes, leur terreur et leur angoisse. Cette métaphore sonore, accolée aux multiples images symboliques qui jalonnent la pièce

⁵² Écrit tel quel dans le roman de Yann Martel. Voir note de bas de page suivante.

⁵³ Série de mots issus de la trousse à couture des Horreurs. Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Montréal, Éditions XYZ, 2010, p. 150.

⁵⁴ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Éditions XYZ, 2010, p. 153.

de théâtre ainsi qu'aux pastiches de propagande, témoins de l'époque la plus sombre du 20^e siècle, éveille l'imaginaire du lecteur. L'Holocauste s'impose à son esprit, accompagné de toutes ses chimères. Le voile levé sur les événements relatés par le roman le surprend, car c'est inconsciemment qu'il assiste à la mise en scène de l'Holocauste. En effet, c'est d'abord via l'histoire des deux bêtes persécutées qu'il comprend le texte. L'injustice de leur situation et leur impuissance face à celle-ci sont un miroir du drame de la Shoah. Ce reflet imparfait et confus permet l'identification et la personnification des deux protagonistes à certains constituants de la Shoah. Cette histoire, qui se veut une couverture de l'Holocauste, est en fait une fiction alternative qui se présente à l'esprit du lecteur dans une seconde interprétation issue de la narration intradiégétique.

2.3 *L'holocauste animalier*

Béatrice et Virgile sont ainsi les acteurs de la mise en scène alléguée d'un drame historique, qui, sous un certain angle, n'aborde que l'extinction des animaux. La chasse dont ils sont les proies innocentes, les persécutions dont ils sont les victimes, produisent le peu d'action qui animent « Une chemise du XX^e siècle » : la pièce est en effet basée sur le silence et les mots qu'affectionne particulièrement le taxidermiste. C'est d'abord par les deux protagonistes que le lecteur découvre la souffrance animalière. L'angoisse des deux protagonistes augmente graduellement au fil de leur récit jusqu'à ce que le lecteur, impliqué dans la seconde narration, découvre la source de leur peur : un garçon et ses deux amis. Il associe donc, dans la pièce du taxidermiste, l'homme à l'ennemi naturel de Béatrice et Virgile, des animaux. Les actes posés contre le singe et l'ânesse témoignent d'une grande cruauté envers eux : l'homme se révèle être un prédateur sadique qui éradique les formes de vies animales. La peur paralysante qui saisit les deux protagonistes de la pièce, lorsque le garçon et ses acolytes sortent des fourrés, le démontre :

LE GARÇON : [...] Quoi? (*Ses deux amis apparaissent derrière lui. Virgile et Béatrice se lèvent et se tiennent tout près l'un de l'autre.*)

Tous restent figés. Les poils de Virgile sont dressés. Les oreilles de Béatrice sont à plat contre son crâne. Ils sont trop effrayés pour bouger, en plus d'être affaiblis par la faim.)⁵⁵

Incapables de fuir, incapables de réagir, les deux animaux reconnaissent celui qui a été « l'un des principaux auteurs d'actes terribles »⁵⁶ ayant eu lieu la veille, dans la pièce. Les événements auxquels assistent le singe et l'ânesse et qui attisent leur terreur réfèrent à la noyade, imposée par le garçon et d'autres hommes, de deux jeunes femmes et de leurs poupons. L'effroi de Béatrice et Virgile, légitime à la lumière de ce dont ils ont été témoins, atteint la sensibilité du lecteur : si des humains avaient été persécutés, ces animaux avaient souffert et souffriraient encore. Les propos de Béatrice, décrivant dans une scène précédente les sévices qu'elle a subis dans l'ignorance de sa faute, corroborent cette conclusion du lecteur. Le souvenir de ses tortures fige la bête.

« [...] C'était une claque violente, donnée avec force mais avec désinvolture, sans raison, sans que j'aie pu m'identifier. S'ils me traitaient ainsi, pourquoi n'iraient-ils pas plus loin? En effet, pourquoi s'arrêter là? Un seul coup, c'est un point, dénué de sens. C'est une ligne qui est demandée, une connexion entre des points qui donnera un objectif et une direction. [...] »⁵⁷

Séquestrée et brutalisée par ses trois persécuteurs, Béatrice ne comprend pas sa situation. Elle est marginalisée parce qu'elle est différente, parce qu'elle est un animal et l'alliée d'un singe hurleur dans ses pérégrinations. Si le lecteur est révolté face aux traitements prodigués à Béatrice, il comprend qu'ils ne sont justifiés que par son état d'animal.

Virgile est pétrifié à la lecture de l'édit gouvernemental qui s'oppose à tout ce qu'il est, « lui-même personnellement, dans toutes ses caractéristiques personnelles »⁵⁸ de singe hurleur. Déclaré non-citoyen par ordre du gouvernement, devenu la cible d'une propagande allant à l'encontre de son existence, Virgile, tout comme Béatrice, est mis en marge de la société. Malgré la description flatteuse qu'en fait l'ânesse, d'une part à travers l'écriture du taxidermiste⁵⁹ et d'autre part par celle d'Henry l'Hôte⁶⁰, le singe est rejeté et condamné à être exterminé.

⁵⁵ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Montréal, Éditions XYZ, 2010, p. 186.

⁵⁶ *id.*

⁵⁷ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Éditions XYZ, 2010, p. 180.

⁵⁸ *ibid.*, p. 135.

⁵⁹ *ibid.*, p. 85.

Le sort des deux protagonistes est celui de tous les animaux, selon le taxidermiste. « L'animal est perdu pour nous, on nous l'a enlevé »⁶¹, écrit-il. Témoignage d'extinctions répétées, la pièce du vieil homme n'a finalement pour sujet que la mort des animaux. C'est du moins ce qu'il exprime avec exaltation en s'adressant à Henry :

« — Les animaux! Les deux tiers d'entre eux sont morts! Vous ne comprenez pas ça?
— Mais...
— En variété et en quantité, mis ensemble, deux tiers de tous les animaux ont été exterminés, éliminés pour toujours. Ma pièce est au sujet de cette — il cherchait ses mots — de cette irréparable abomination. »⁶²

La représentation de l'extermination systématique des bêtes atteint son paroxysme dans la dernière scène d'« Une chemise du XXe siècle », axée sur la torture et la souffrance de Béatrice et Virgile, qui sont exécutés sans raison et dans une grande violence. Une fois la vie éteinte derrière leurs paupières, les sévices continuent : le garçon efface les mémoires des deux fugitifs, écrits sur la fourrure de Béatrice, « parce qu'il veut détruire »⁶³ et coupe la queue de Virgile en guise d'humiliation et de victoire. Ce dernier outrage trouve sa source dans le récit extradiégétique, alors qu'Henry découvre, guidé par le taxidermiste, une suture médicale entourant la queue de la dépouille du singe, l'extrémité poilue ayant été recousue.

Cet appui de la première narration au récit intradiégétique approfondit la deuxième interprétation allégorique de ce niveau de lecture. L'extermination des animaux, qui prend racine dans la réalité d'Henry l'Hôte et du taxidermiste, se prolonge dans le sous-récit. Le lecteur est ainsi dirigé, par l'interaction des deux narrations, vers l'allégorisation de l'extermination des animaux. Les souffrances de Béatrice et Virgile deviennent celles de tous leurs congénères. Cependant, à cause de la marginalisation de l'ânesse et du singe et de leur exclusion de la société, basée sur des critères concernant leurs caractéristiques personnelles, les similitudes liant la situation des deux protagonistes, celle de leurs semblables ainsi que celle des Juifs lors de l'Holocauste, prennent de l'ampleur. Un parallélisme rapproche alors ces deux

⁶⁰ *ibid.*, p. 94.

⁶¹ *ibid.*, p. 98.

⁶² *ibid.*, p. 141.

⁶³ *ibid.*, p. 188.

réalités. L'édit gouvernemental qui incrimine Virgile n'est pas sans renforcer cet alignement. Les scènes de violences auxquelles assistent les deux bêtes font références à certains événements passés de la Shoah⁶⁴. Parce que la seconde interprétation du récit intradiégétique concernant l'extermination des animaux propose une ouverture sur l'Holocauste, elle permet au lecteur, qui s'appuie à la fois sur les deux niveaux de lecture, d'identifier Béatrice et Virgile au peuple juif par le procédé de personnification. Les niveaux de lecture extradiégétique et intradiégétique, ainsi que les deux premières interprétations possibles de ce dernier, s'entremêlent afin de renforcer l'allégorie du roman *Béatrice et Virgile*. Cette interaction donne lieu, au sein du deuxième niveau de lecture, à une troisième interprétation, philosophique et réflexive, axée sur la persécution.

2.4 *Persécution et réflexion humaniste*

En effet, le roman *Béatrice et Virgile*, plus qu'un moyen alternatif servant à aborder l'Holocauste, propose une lecture humaniste qui mène le lecteur à lire au-delà de la tragédie. La narration intradiégétique, toujours exprimée par les voix de l'ânesse et de son complice dans une relation homodiégétique au récit, offre une réflexion philosophique sur la persécution⁶⁵, qu'elle soit physique ou psychologique. Ainsi, Béatrice et Virgile ne sont plus que l'animalisation du peuple juif, ils représentent aussi l'ensemble des individus et des collectivités persécutés à travers le temps. La première interprétation que propose ce niveau de lecture associe Virgile au peuple juif via la propagande anti-singe hurleur imaginée par le taxidermiste. Elle est donc une justification à l'extermination des animaux selon cette deuxième lecture. Au sein de la troisième, elle présente plutôt une réflexion sur la persécution.

⁶⁴ *Enseigner l'Histoire de la Shoah; Étude de cas : le ghetto de Varsovie*, [en ligne]. <http://www.enseigner-histoire-shoah.org/> [Site consulté le 26 juillet 2013].

⁶⁵ Définition : 1. Action de tourmenter quelqu'un par des traitements injustes et cruels. 2. Mesures injustes et cruelles à l'encontre de quelqu'un pour des motifs idéologiques, raciaux, politiques ou religieux. *Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales; Lexicographie : Persécution*, [en ligne]. <http://www.cnrtl.fr/> [Site consulté le 30 juillet 2013].

Rapidement propagée par le bouche-à-oreille, rappelée à la vue de tous par des affiches comme dans « Une chemise du XXe siècle » ou scandée à la radio⁶⁶, la propagande est une ode aux mensonges. Elle abîme la réputation d'individus ou de groupe d'individus. Elle est si virulente dans la pièce du taxidermiste qu'elle acquiert l'autorité d'une loi imprimée dans un journal : Virgile devient un contrevenant par sa non-conformité. Rappel de la Shoah par l'extermination qu'il sous-entend et commande, l'extrait où Virgile découvre sa « sentence » dans un quotidien apparaît comme un avis public lancé à son encontre, une persécution entraînant la méfiance de son entourage et sa marginalisation⁶⁷. Publicité négative de sa personne, la propagande anti-singe hurleur détruit publiquement la réputation de Virgile. Elle vise à l'atteindre personnellement et mentalement par l'endoctrinement de gens qui l'ont peut-être côtoyé et qui maintenant le rejettent⁶⁸. Le lecteur découvre avec la troisième interprétation une sensibilité humaine confrontée à l'exposition des souffrances imméritées infligées à autrui. Il ne s'attarde plus à l'Holocauste ou à l'extermination des animaux que comme des thèmes généraux, mais saisit le dénominateur commun à ceux-ci : la descente aux enfers, l'annihilation.

Les sévices physiques subis par Béatrice comme par Virgile sont autant de persécutions. Symboles visuels de l'extermination des animaux selon la deuxième interprétation du récit intradiégétique, les coups et blessures que reçoivent Béatrice et Virgile deviennent des représentations de leur répression selon la troisième. De la menace physique naît leur peur : une atteinte psychologique, un tourment de plus. Donc, si la queue coupée de Virgile témoigne en premier lieu du désir d'anéantissement de ses tortionnaires, le trophée apparaît comme un rejet de la propriété personnelle, de l'appartenance à soi sous l'angle de la troisième interprétation. Dans ce cas précis, Virgile ne se possède plus : ce droit lui est refusé.

⁶⁶ Tous les moyens étaient bons pour convaincre du danger que représentaient les Juifs et leurs alliés. *Enseigner l'Histoire de la Shoah; Étude de cas : le ghetto de Varsovie*, [en ligne]. <http://www.enseigner-histoire-shoah.org/> [Site consulté le 26 juillet 2013].

⁶⁷ En France, autour de 1940, dictés par le préfet Pétain, de semblables édits ont été publiés, condamnant à l'enfermement dans des camps de concentration des milliers d'innocents. Christian Bernadac, *L'Holocauste oublié*, Montréal, Éditions Presses Sélect Ltée, 1980, p. 44.

⁶⁸ Lors de la Solution finale, des gens provenant d'une même communauté, comme démontré dans l'ouvrage *L'Holocauste oublié*, reniaient et rejetaient, par excès de racisme ou par ignorance, certains membres de leur communauté, et ce, même à l'intérieur des camps de concentration. Christian Bernadac, *L'Holocauste oublié*, Montréal, Éditions Presses Sélect Ltée, 1980, 413 p.

Persécuté même après sa mort, on lui retire ce qui faisait « sa joie et sa fierté », sa queue « aussi adroite qu'une main, et dotée de la poigne d'un boa constrictor »⁶⁹.

La menace physique crée un état de terreur qui atteint mentalement les persécutés, comme en témoigne le cas de Béatrice. La description qu'elle fait de ses tortures lors de sa séquestration prouve que bien qu'étant de nature corporelle, ses supplices laissent également une trace indélébile dans sa mémoire. Les persécutions corporelles traumatisent l'ânesse. Ces traumatismes l'incitent à figer sans pouvoir fuir lorsqu'apparaissent le garçon et ses amis dans l'extrait présenté plus haut. Sa réaction, conditionnée par le souvenir de la douleur, rappelle celles rapportées dans des témoignages de prisonniers des camps de la mort : la peur les tétanisait⁷⁰. Le lecteur ne peut que s'émouvoir devant les souffrances et les supplices de Béatrice et Virgile, comme il s'émeut devant la douleur des persécutés auxquels ils réfèrent. Sa lecture réactive relie ainsi la réflexion et la fiction du roman à la réalité : les récits s'entremêlent et portent le lecteur à réfléchir sur les douleurs qu'il perçoit et comprend dans le texte. Il les transpose ensuite à des collectivités réelles qu'il connaît et qui lui sont, d'une certaine manière, familières.

La réflexion humaniste issue de cette troisième interprétation s'approfondit avec la nécessité qu'ont l'ânesse et le singe de nommer leurs persécuteurs. Identifier ceux qui les rejettent et menacent leurs vies devient une priorité : Béatrice a ainsi l'idée d'établir des « noms communs tout simplement vrais »⁷¹, c'est-à-dire des jugements affirmés dans les dictionnaires. Ces termes, « [...] meurtriers, tueurs, exterminateurs, tortionnaires, pillards, voleurs [...] »⁷² sont quelques-uns des mots cités par le taxidermiste en guise d'exemples à Henry l'Hôte. Ces jugements identifiant les agresseurs de l'ânesse et du singe frappent l'imaginaire et la sensibilité du lecteur qui associe ces sentences écrites aux procès intentés contre les tortionnaires nazis ayant

⁶⁹ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Montréal, Éditions XYZ, 2010, p. 88.

⁷⁰ Selon plusieurs témoignages contenus dans *L'Holocauste oublié*, les réactions varient, bien que toutes conditionnées par la peur, résultat de menaces physiques et psychologiques constantes. Celle d'Ansa, une Tsigane, n'échappe pas à la règle. Christian Bernadac, « Ansa », dans *L'Holocauste oublié*, Montréal, Éditions Presses Sélect Ltée, 1980, p. 9-14.

⁷¹ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Éditions XYZ, 2010, p. 155.

⁷² *id.*

pris part à la Solution finale⁷³. Il ne perçoit plus seulement la persécution animale ou individuelle de Béatrice ou Virgile, mais aussi celle, plus large, de collectivités réprimées. Il reçoit le désir de justice des deux protagonistes, leur appel au changement des perceptions. Ce dernier fait écho à l'attente d'un sort meilleur, d'une libération et de l'acceptation de collectivités persécutées, tels les peuples juif et tsigane⁷⁴.

« C'est nous qui devons changer, pas eux »⁷⁵ lance le taxidermiste, agité, en s'adressant à l'Hôte. Arguant que Béatrice et Virgile n'ont rien fait pour mériter leur sort, il refuse que ses personnages changent, dans leur caractère comme dans leur comportement, tout au long de la pièce. Poursuivis, séquestrés, battus, persécutés, les pauvres bêtes subissent les violences de leurs tortionnaires, adoptent le nomadisme et la fuite afin de survivre. Mais ils ne changent pas : leurs caractéristiques personnelles demeurent les mêmes. De la première à la dernière scène, les deux protagonistes discutent, élaborent des moyens de conserver la mémoire de ce qu'ils vivent et entraînent le lecteur du roman dans la lassitude effrayée dont ils ne s'échappent pas. Béatrice et Virgile s'interrogent et échangent sur le même problème tout au long d'« Une chemise du XXe siècle » : nommer l'innommable, l'abomination dont ils sont victimes⁷⁶. Le taxidermiste affirme que si les deux animaux changeaient selon les critères de tierces personnes dans sa pièce, ils auraient été vaincus par leurs persécuteurs, ayant cédés à leurs pressions. Ils ne s'appartiendraient plus. Le lecteur est interpellé par cet ultimatum, cet oubli commandé de soi et le rejet de ses racines. Il comprend le reniement qui est sous-entendu par le taxidermiste; reniement qu'il associe à celui auquel ont été assujettis les Juifs de la Shoah et leurs collaborateurs, persécutés jusque dans leurs caractéristiques fondamentales.

Ainsi, le drame de l'extermination des animaux, qui soulève l'indignation du lecteur et heurte sa sensibilité, mène ce dernier à approfondir sa lecture. Il y voit davantage qu'un meurtre collectif à l'échelle animalière. Il est entraîné dans l'horreur de

⁷³ *Enseigner l'Histoire de la Shoah; Étude de cas : le ghetto de Varsovie*, [en ligne]. <http://www.enseigner-histoire-shoah.org/> [Site consulté le 26 juillet 2013].

⁷⁴ Christian Bernadac, *L'Holocauste oublié*, Montréal, Éditions Presses Sélect Ltée, 1980, 413 p.

⁷⁵ Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, Éditions XYZ, 2010, p. 158.

⁷⁶ *ibid*, p. 141. Béatrice et Virgile parlent des Horreurs, se questionnent sur elles, cherchent à les décrire, à les écrire afin de transmettre à la postérité ce qu'ils ont vécu, les persécutions dont ils ont souffert.

l'Holocauste dès qu'il saisit les multiples rapprochements entre le récit de Béatrice et Virgile et la réalité du peuple juif. Les nombreuses similitudes entre l'extermination systématique de la race animale et celle des Juifs sont appuyées et mises en évidence par l'association de Virgile aux victimes principales de l'Holocauste. Interprète de leur souffrance, le singe hurleur renforce le thème principal du roman, abordé par la narration intradiégétique et homodiégétique. Thématique principale de ce second niveau narratif parce qu'il alimente à la fois la personnification particulière du peuple juif et l'annihilation des animaux, la tragédie de la Solution finale permet une ouverture réflexive sur la persécution au sein de la troisième interprétation. Ainsi, le récit intradiégétique d'« Une chemise du XXe siècle », basé sur un sujet vaste, l'Holocauste, offre à notre avis trois lectures différentes qui happent la sensibilité du lecteur et l'entraînent progressivement, comme par paliers, dans l'horreur de la Shoah.

Les allégories présentes dans le deuxième niveau de lecture sont introduites et avivées par celles du récit extradiégétique et hétérodiégétique. En effet, la reconquête d'Henry l'Hôte sur lui-même, parallèle de la rémission d'un homme avec celle d'un peuple entier, est une personnification du peuple juif. Elle est liée à l'hypothèse de lecture que propose l'auteur du roman, stipulant qu'une tragédie peut être abordée par la fiction. Devenu un moyen complémentaire de penser l'Holocauste, le récit d'Henry l'Hôte permet au lecteur de glisser dans le récit intradiégétique, du moment qu'il est saisi par la reconquête de l'auteur fictif et par les similitudes qui le lient au drame historique. Le lecteur, progressivement réceptif, est finalement absorbé par ce deuxième niveau de lecture, un second intermédiaire entre lui et les événements de la Shoah. Ainsi, la réalité d'Henry l'Hôte croise celle de Béatrice et Virgile. Cette dernière ranime les événements tangibles de l'Holocauste à travers les péripéties que traversent les deux bêtes, ce qui clôt la boucle des deux narrations ainsi que des lectures possibles qu'elles proposent. L'allégorie de la Shoah, vaste et complexe, est ainsi transmise au lecteur sous plusieurs angles.

Chapitre 3

Les Cœurs Fendus en quatre lectures

Débuté lors du cours *Écriture de fiction (roman)* donné par le professeur Alain Beaulieu dans le cadre du Baccalauréat en littérature, profil création, *Les Cœurs Fendus* est une fiction allégorique. Si cette première réalisation d'envergure a vu le jour dans un contexte académique, c'est dans le plaisir et une certaine candeur qu'elle a été rédigée. Une franche naïveté parcourt le récit pourtant sombre du roman : *Les Cœurs Fendus* est né de ce lien entre austérité et innocence, sérieux et légèreté. Cette atmosphère donne vie à des personnages aux caractères distincts qui mènent le lecteur à travers la pluralité des sens qui compose le roman.

Ce premier roman rend possible quatre lectures distinctes qui, malgré leurs divergences, se complètent. Lu sous un certain angle, le récit apparaît comme une allégorie politique : les personnages principaux s'opposent aux forces qui détiennent le pouvoir et tentent de les renverser dans un esprit de revendication. *Les Cœurs Fendus* propose aussi une lecture plus philosophique qui questionne les valeurs liées aux systèmes politiques et à la liberté, aux actions que celle-ci peut engendrer. Le roman aborde également un sujet plus personnel, celui des tribulations de la vie amoureuse. Moins métaphysique, mais empreinte de symbolisme, cette allégorie sentimentale offre une exploration des obstacles qui minent la vie à deux à travers l'expérience concrète des personnages. Cette troisième lecture annonce un quatrième volet littéral, celui d'une littérature adolescente ou pour jeunes adultes portant sur l'autonomie et l'expression de soi.

Résumé

Comme le lecteur a lu le roman *Les Cœurs Fendus* en première partie de ce mémoire de maîtrise, nous n'avons pas jugé nécessaire d'en écrire le résumé. Les références faisant allusion au roman dans les pages suivantes seront clairement indiquées.

3.1 *L'allégorie politique*

3.1.1 *À corps et âmes*

La première lecture allégorique proposée par *Les Cœurs Fendus* introduit le lecteur à l'angle politique du roman. L'opposition qu'offrent La Pie et Aigle Noir à la reine et au régime de terreur qu'elle impose à leur peuple, ainsi que leur insistance à pousser leurs semblables au soulèvement, marquent leur désir de résistance. Leur dessein ultime, soit le renversement de la tyrannie instituée par la reine via la fuite des Cœurs Fendus et l'instauration d'un système d'autogestion axé sur l'entraide et la liberté de choix, répond à leur engagement politique.

Les édits de la reine constituent le principal obstacle à la liberté des Cœurs Fendus. Aigle Noir et La Pie, dans le désir de s'affranchir d'un régime injuste, tentent de se défaire des contraintes imposées par leur reine. Leurs premières actions allant à l'encontre de la politique de La Chienne sont indirectes. Réduites à leurs seules deux personnes, secrètes, elles sont d'abord sans effet : le couple se contente, au début du récit, de fuir dans la montagne afin de s'isoler⁷⁷. Or, l'accès au pic qui surplombe la forêt est défendu au peuple de la forêt Fendue. C'est pourtant à cet endroit que se rendent les deux activistes afin de contrevenir à un second interdit de La Chienne, soit celui d'éprouver un sentiment amoureux ou une affection quelconque envers un tiers (CF, 5). Par leur enlacement au chapitre premier, La Pie et Aigle Noir rejettent de façon claire l'autorité de la reine : l'impression de bien-être par laquelle les personnages sont bercés bafoue l'austérité des restrictions de La Chienne. Si ces actes sont de faibles envergures, ils prennent de plus en plus d'importance au fil des pages. Lorsque, à la fin du premier chapitre, Aigle Noir dit pudiquement « [...] Je crois que c'est parce que je t'aime » (CF, 6) à son oiselle, cette dernière lui déclare son amour sans détour au septième chapitre, s'adressant à lui à travers les murs de sa prison : « [...] Je t'aime! » (CF, 40). De simple doute, l'affection qui lie les amoureux devient affirmation. Cette évolution dans la verbalisation des sentiments est appuyée par les rapprochements physiques du couple. En effet, plus les personnages se détachent de

⁷⁷ Camille Allard, « Les Cœurs Fendus », mémoire de maîtrise en littérature-crédation, Québec, Université Laval, 2014, f. 4-5. Toutes les notes futures qui feront référence au roman *Les Cœurs Fendus*, joint au début de ce document, apparaîtront sous cette forme dans le texte : (CF, pp.).

l'autorité de La Chienne, plus ils s'enfoncent dans l'illégalité et assument la démonstration de leur passion. Après leur enlacement timide du début du récit, La Pie et Aigle Noir en viennent à partager le même nid (CF, 91). Pour qu'une telle proximité s'installe, le couple aura connu sa première relation sexuelle, qui prend la forme d'une description métaphorique dans le roman (CF, 75-76). Ainsi, malgré que leur intimité soit limitée par les lois et les édits de la reine, La Pie et Aigle Noir réussissent à se libérer lentement de l'ordre établi, accumulant oppositions et infractions. Leur relation à elle seule est une contestation du régime politique imposé par La Chienne et témoigne d'un engagement social qui s'étend à la communauté des Cœurs Fendus. En effet, l'union de La Pie et d'Aigle Noir devient une source d'inspiration pour leur peuple.

3.1.2 « *Nous pour vous et vous pour nous* »

Dès l'élaboration de leur fuite de la forêt Fendue, La Pie et Aigle Noir, appuyés par Loup-Sans-Couronne et Blanche-Biche plus loin dans le récit, souhaitent que leur rébellion trouve écho chez les membres de leur communauté. C'est l'affranchissement de leur peuple que les deux personnages principaux souhaitent voir advenir à travers leurs actes, et ce dès le premier chapitre, conscients que leur amour embryonnaire est leur arme principale contre La Chienne (CF, 5). Cependant, cet affranchissement n'est réalisable qu'à travers le soulèvement commun des Cœurs Fendus. Lorsque La Pie tient tête à Chiot Rouge et le questionne afin d'établir le meilleur moyen de fuir leur prison, elle tâche de le lui faire comprendre : c'est l'union de son peuple qu'elle recherche (CF, 54). Dans la même veine, elle désire développer la solidarité des siens; elle veut leur offrir la liberté, et non « une prison dorée » (CF, 137), un autre règne exigeant dépendance et obéissance. Dans le même ordre d'idées, Aigle Noir, dès le seizième chapitre et jusqu'à la fin des *Cœurs Fendus*, s'oppose à Loup-Sans-Couronne quant à l'établissement d'un nouveau régime politique ayant à sa tête un ou des dirigeants (CF, 115-116). Un tel système irait à l'encontre de l'égalité sociale proclamée à la fois par La Pie et Aigle Noir. Tout comme sa compagne, l'affranchissement dont ce dernier rêve en est un collectif. L'engagement politique des deux marginaux est également d'ordre social, puisqu'il ne vise pas que

leur seul bien-être. De fait, les actes que posent les deux activistes sont loin de prendre racine dans l'égoïsme.

Quitter la forêt Fendue sans entraîner à leur suite les membres de leur communauté n'est jamais envisagé par le couple rebelle. Aussi s'enquêtent-ils dès les prémices du récit de l'aide de Loup-Sans-Couronne. Parce que le couple lui fait découvrir ses sentiments envers Blanche-Biche, il participe à l'éveil amoureux de celle-ci et obtient sa participation. C'est donc par des actes indirects que La Pie et Aigle Noir font augmenter le nombre de leurs alliés. Ainsi, la présence d'un second couple aux côtés des deux activistes permet de leur obtenir l'appui d'un nombre croissant de Cœurs Fendus, fatigués de plier l'échine devant La Chienne. Peu à peu, les édits de la reine sont bafoués par presque toute la communauté, comme en témoigne le premier mouvement collectif du peuple. Alors que les quatre marginaux démontrent publiquement, dans la clairière où ont lieu les exécutions, les liens amoureux qui les unissent (CF, 80-81), ils sont assaillis par deux des Chiots de la reine. En mauvaise posture, le quatuor est secouru et aidé par quelques Cœurs Fendus, qui signent leur entrée dans le camp des rebelles par deux mises à mort. « Il est temps que ça cesse, monsieur Aigle Noir » (CF, 82-88), déclare timidement l'un d'eux au terme de l'affrontement.

Cet acte, bien que violent, démontre que le quatuor rebelle amène son peuple à adopter un comportement social différent, lui fait prendre conscience des autres et l'éloigne de son égoïsme typique. Les enjeux et les désirs du peuple ont changé : il veut s'épanouir, communiquer et interagir. La Pie, assistée de ses compagnons, planifie donc la fuite des Cœurs Fendus de manière à ce que chaque individu soit intégré à une équipe et qu'il y joue un rôle pratique et social actif. S'installe alors une dynamique de rapprochement, de travail collectif et d'entraide. La coordination et la coopération deviennent les clés de la liberté du peuple de la forêt Fendue et le bien commun, sa pierre angulaire, comme le démontre la distribution des tâches suggérée par Aigle Noir :

« — [...] Pour le moment, nous avons besoin de tailleurs de manches – vous trois – et de tailleurs de silex pour les lames – vous quatre. Les trois autres, dis-je en m'adressant aux trois Cœurs Fendus qui tenaient les cordes, vous allez lier manches et lames. Pour l'instant, préparez le terrain. Trouvez l'endroit le plus apte à être ouvert. » (CF, 91)

Une fois sa communauté délivrée de sa prison d'arbres, le couple initial ne souhaite pas imposer un nouveau régime restrictif aux siens. Une liberté collective, au sein d'une société veillant au bien-être de chacun de ses membres, est l'utopie à laquelle La Pie et Aigle Noir aspirent et qui guide leurs actions. Dans la clairière où ils se présentent tel le couple qu'ils forment, par exemple, les deux rebelles, loin d'imposer leurs valeurs, préfèrent les exposer et laisser le libre-choix aux Cœurs Fendus de les embrasser ou non. La Pie et Aigle Noir proposent donc une autogestion collective moins contraignante, décrite à plusieurs occasions dans le roman. Notamment lors d'une altercation opposant Aigle Noir et Chiot Rouge : « Je vivrai libre, Chiot Rouge, lançai-je afin de détourner son attention. Et je n'aurai pas peur de vivre libre. Libre de faire mes propres choix, libre d'aimer, libre d'éprouver des sentiments, libre de tout commandement, libre de tout tyran! » (CF, 54)

Par la visée première de La Pie et d'Aigle Noir, soit s'évader de la forêt Fendue, *Les Cœurs Fendus* peut être lu comme une allégorie de la confrontation au pouvoir dirigeant. De fait, c'est le règne tyrannique de la reine Chienne qu'ils désirent renverser. C'est du moins ce que le lecteur influencé par l'angle politique est porté à comprendre au fil du récit. Les agissements du couple et ses tentatives de conversion des Cœurs Fendus amènent le lecteur à considérer l'effort collectif issu de cette dynamique libératrice. Attentif à la mutation du peuple de la forêt, le lecteur se laisse guider vers l'instauration d'un nouveau système d'autogestion qu'il devine dans les actes de La Pie et de son compagnon. L'allégorie politique qu'offre *Les Cœurs Fendus* mène donc le lecteur à l'idéologie prônée par les personnages du roman. De cette idéologie à laquelle aspire le peuple de la forêt Fendue naît une réflexion qui plonge le lecteur dans les méandres de la pluralité des sens qu'offre le récit.

3.2 *L'allégorie philosophique*

3.2.1 *Liberté et libéralités*

Le renversement politique espéré par La Pie et Aigle Noir peut être interprété différemment par le lecteur sensible à des thèmes métaphysiques. La forêt Fendue, lieu de toutes les contraintes, n'est pas qu'une prison : c'est aussi un lieu

d'asservissement. C'est afin de fuir les règles et les lois qui régissent leurs vies que les Cœurs Fendus quittent la forêt. Le lecteur assiste donc sous ce deuxième angle de lecture des *Cœurs Fendus* à une réflexion philosophique⁷⁸ sur la liberté.

La thématique de la liberté est abordée dès le premier chapitre, alors que les deux personnages principaux mentionnent l'avenir incertain des Cœurs Fendus. Ils réfèrent alors au futur affranchissement de leur peuple une fois le pouvoir de la reine Chienne réduit à néant. Dès le début du récit, La Pie et Aigle Noir savent que le bien-être de leurs semblables dépend de leur amour, et donc de leur propre émancipation :

« — L'avenir des Cœurs Fendus dépend de...

— ...de notre amour » (CF, 5)

La liberté est traitée comme un état individuel qui devient celui d'un couple et se propage ensuite à la collectivité. L'affranchissement de La Pie et d'Aigle Noir se fait donc conjointement, puisqu'ils se délivrent l'un et l'autre des contraintes qui régissent leurs comportements afin de pouvoir être ensemble. Une fois leur asservissement terminé, le couple peut faire la démonstration de son amour aux Cœurs Fendus, assisté de Loup-Sans-Couronne et de Blanche-Biche. Sans astreindre leur peuple, les rebelles agissent une fois les leurs rassemblés sous l'Arbre à mort : « Rien ne sert de leur imposer la sentimentalité à laquelle ils ont droit, n'est-ce pas, La Pie? Nous n'avons, en premier lieu, qu'à la leur exposer. Tu veux qu'on leur montre ce à quoi ils peuvent aspirer [...] » (CF, 78). À l'image du quatuor rebelle, les Cœurs Fendus commencent à s'émanciper, choisissant la voie que proposent les quatre marginaux. Or, la fin du roman conteste la possibilité de cette liberté collective. En effet, si elle progresse à travers un nombre restreint d'individus au commencement de la rébellion, elle se disloque au sein de la communauté d'affranchis qui s'est soulevée contre La Chienne. Un groupe peut-il avoir la même conception de la liberté et les mêmes attentes? Cette problématique s'impose au lecteur frappé par la fin rapide du roman, où s'enchaînent tragédies et drames dans la confusion. L'altruisme développé par les prisonniers de la forêt disparaît. Au fil de sa

⁷⁸ Définition du terme philosophie : « Ensemble de conceptions portant sur les principes des êtres et des choses, sur le rôle de l'homme dans l'univers, sur Dieu, sur l'histoire et, de façon générale, sur tous les grands problèmes de la métaphysique ». Larousse Dictionnaire en français en ligne, définition du terme Philosophie [en ligne]. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/philosophie/60268> [Site consulté en ligne le 18 août 2013].

lecture, le lecteur est mené à remettre en question le modèle d'autogestion proposé par La Pie et Aigle Noir.

3.2.2 L'autonomie utopique

Utopie soudainement inatteignable, l'absence de contraintes autres que celle d'assurer le bien de la communauté devient paradoxalement une entrave à la liberté de celle-ci. Il apparaît impossible au lecteur que la collectivité puisse s'administrer elle-même tout en vivant dans le respect et la conscience des autres. Les Cœurs Fendus ne peuvent satisfaire aux besoins d'autrui, étant trop centrés sur eux-mêmes. Le lecteur suit leur tentative de libération jusque dans leur régression finale, alors que l'égoïsme l'emporte sur le régime proposé par La Pie et Aigle Noir. La capacité d'autogestion d'un peuple au sein d'un tel système politique est ainsi remise en question par le récit. Lorsque Loup-Sans-Couronne s'impose comme chef d'État, le chaos créé par les Cœurs Fendus est enfin maîtrisé, car c'est dans une optique égoïste basée sur l'ignorance des autres qu'ils tentent de fuir la forêt :

« Ce qui commença par être une marche hésitante devint rapidement une avancée rapide qui se mua finalement en une course effrénée vers l'embouchure donnant sur notre liberté. Je demeurai immobile alors que des corps affolés me bouscuaient comme si je n'eus pas été là. Je serrai La Pie contre moi, appuyant mon menton sur sa tête, me faisant son rempart contre le troupeau sauvage. »
(CF, 134)

La trop grande liberté que se sont accordés les membres de la communauté se retourne contre eux : ne sachant pas comment gérer leur indéterminisme collectif, ils se réfugient dans leur individualité et réagissent de façon violente. Colombe, l'une des convertis, abandonne même son compagnon lorsqu'il est victime du carnage provoqué par la panique des Cœurs Fendus. L'Épervier meurt ignoré : « [...] Ce fut à peine si sa compagne se retourna pour le voir une dernière fois » (CF, 136). Le lecteur ne peut qu'être choqué devant l'intensité du déchaînement des Cœurs Fendus ainsi que par leur introversion, pourtant contraire aux enseignements que leur ont prodigués Aigle Noir et La Pie. Les gestes meurtriers et cruels que pose la communauté au nom de sa liberté en souillent les fondements.

Sans proposer de réponse, *Les Cœurs Fendus* présente au lecteur, en l'ébranlant par ses détails offensants et choquants, une remise en question de la liberté illimitée d'un

peuple, de ce qu'elle offre en termes de bénéfiques, mais aussi de ce qu'elle exige de sacrifices. L'œuvre se pose ainsi comme une allégorie philosophique interrogeant les fondements du concept de la liberté, dépeinte comme un cadeau empoisonné aux yeux du lecteur. L'œuvre questionne aussi le fonctionnement de certains systèmes politiques. Sous cet angle philosophique, le lecteur tente de saisir la teneur d'un affranchissement à la fois social et politique. Les remises en question issues du récit permettent d'en approfondir la pluralité des sens et de lier entre elles les deux premières lectures du roman. Celles-ci, portées par l'amour qu'éprouvent l'un pour l'autre Aigle Noir et La Pie, s'ouvrent sur une nouvelle avenue possible.

3.3 *L'allégorie sentimentale*

Les Cœurs Fendus propose en effet un troisième angle de lecture. Basée sur les tribulations de la vie amoureuse, une allégorie sentimentale capte l'attention du lecteur et le mène à une compréhension plus littérale que les deux précédentes. Plus concrète en ce qu'elle aborde les difficultés d'une relation amoureuse, réalité qui rejoint celle du lecteur, elle porte cependant un sens lourdement symbolique. Les tensions émanent des personnages eux-mêmes, de leurs propres relations amoureuses ou du contexte au sein duquel ils évoluent. À travers l'amour que se portent les membres du quatuor rebelle et les différents obstacles que représentent les lois de La Chienne, les tribulations sentimentales apparaissent au lecteur.

3.3.1 *Tribulations et obstacles*

Les difficultés qu'éprouvent Aigle Noir et La Pie transparaissent principalement à travers l'évolution de leur relation amoureuse. Les obstacles qu'ils doivent franchir sont autant physiques que psychologiques. Aigle Noir, au tout début du récit, arrive de peine et de misère à exprimer son amour pour La Pie : « Je crois que c'est parce que je t'aime » (CF, 6). Il doute de ses sentiments, de ses pensées. Une douleur contractant son corps accompagne ses paroles : Aigle Noir ressent un inconfort à aimer, à éprouver des émotions. N'ayant jamais eu le droit d'en ressentir, il ne sait comment les interpréter ni comment les démontrer. Sa « vulnérabilité individuelle », le « niveau de stress » qu'il éprouve à évoluer dans une prison perpétuelle crée chez

lui « une détresse⁷⁹ » émotive. Aigle Noir s'impose lui-même un frein dessiné par la crainte de l'inconnu et de l'interdit.

Cet interdit provient des édits de la reine. Concrétisations des difficultés des personnages à exprimer des émotions, ces lois font office d'entraves symboliques qui obligent les Cœurs Fendus à se refermer sur eux-mêmes; elles créent un phénomène d'isolement. La transgression de ces lois par un individu est punie par la mort du délinquant : l'amour est synonyme de violence et non de bien-être dans *Les Cœurs Fendus*. Elle prend la forme d'un moyen réel de dissuasion employé par la reine et ses sbires contre la sentimentalité et le partage d'émotions des personnages. La menace d'une punition fatale s'offre comme une métaphore révoltante d'une répression des sentiments. Les lois de la reine obligent les Cœurs Fendus à user de stratégies d'évitement et de désengagement, à taire leurs opinions ou leurs intérêts. Si l'expression de l'amour qu'éprouvent La Pie et Aigle Noir l'un envers l'autre souffre de ces interdits, les fondements mêmes des rapports communicatifs qui devraient unir leur couple sont également affectés. Or, la communication est « une préoccupation importante au sein des jeunes couples » et « est un problème très fréquent »⁸⁰ pour ceux-ci. Par exemple, lorsque La Pie se heurte à l'insistance d'Aigle Noir, relative aux échanges restreints et incomplets sur le chantier et compromettant la progression de leur fuite, elle ne sait comment exprimer sa frustration envers son compagnon. Elle se contente de se renfrogner et de fuir, incapable d'extérioriser son irritation. Elle crée ainsi un premier froid entre elle et son amoureux. Cette distance temporaire témoigne de l'un des obstacles au règlement d'un conflit dans une relation amoureuse, le choix du silence, créé dans le roman par l'habitude des interdits de La Chienne.

Faire des concessions devient le meilleur moyen pour La Pie et Aigle Noir de contourner les édits de la reine. Stratégies d'adaptation prédictives de la satisfaction

⁷⁹ Geneviève Bouchard, « Nature et répercussions des stratégies d'adaptation au sein des relations conjugales », thèse de doctorat en psychologie, Québec, Université Laval, 1997, f. 16.

⁸⁰ Stéphane Guay, « La communication chez les jeunes couples : méthode d'évaluation, liens avec l'ajustement conjugal ultérieur et prédicteur d'amélioration des habiletés », thèse de doctorat en psychologie, Québec, Université Laval, 2001, f. 17.

conjugale, la négociation et la résignation⁸¹ dont font tour à tour preuve les deux amoureux leur permettent de maintenir un certain équilibre dans l'adversité. La Pie et Aigle Noir acceptent, au nom de leur couple et de leurs responsabilités, de poser certaines actions absolument nécessaires à la réalisation de leur rébellion, malgré les sacrifices personnels qui en résultent. Alors que leur relation est en pleine effervescence, La Pie sent que l'achèvement de leur plan est menacé par l'affection qu'elle et Aigle Noir se portent. Leur trahison, découverte par la reine, signerait la fin de l'espoir des Cœurs Fendus. L'oiselle propose donc à son compagnon une distanciation temporaire, solution logique et pragmatique, dans le but de protéger leur idéal, et du coup de se protéger eux-mêmes. Ce n'est qu'avec réticence qu'Aigle Noir accepte : la séparation lui fait aussi mal que l'amour qu'il ressent pour sa compagne. La Pie sacrifie ainsi « ses besoins immédiats pour autrui »⁸², pour les Cœurs Fendus, mais aussi pour Aigle Noir : cela est en soi « l'essence de ce qui différencie l'amour de l'amitié »⁸³.

Les amoureux doivent accomplir certains devoirs liés à leur rôle respectif au sein de leur communauté : à cause des tâches qu'Aigle Noir et La Pie sont dans l'obligation de remplir pour le bien des Cœurs Fendus, leur relation intime, devenue publique, doit être mise de côté. Pour cette raison, lorsque La Chienne développe des soupçons sur la mutinerie qui se prépare, La Pie assume son rôle de meneuse et de protectrice et décide d'appâter sa souveraine et ses sbires dans la montagne, loin du chantier où se dessine leur fuite. Aigle Noir, affligé, la regarde s'enfoncer dans la montagne, sans la retenir, pour la survie de leur peuple. À la lumière de l'allégorie sentimentale, le lecteur peut interpréter ce geste comme une autre résignation.

Les lois strictes de la reine ne visent pas qu'à limiter l'amour du seul couple de La Pie et d'Aigle Noir. Maintenus prisonniers dans un village aux contours indéfinis mais oppressants, les habitants de la forêt sont les victimes passives et insensibles d'un pouvoir centralisé. Cependant, loin des interdictions de leur tyran, ils arrivent à

⁸¹ *id.* Les stratégies d'adaptation relevées par Stéphane Guay sont l'approche positive, la confrontation, l'évitement, le désengagement, les comparaisons optimistes, la négociation, la résignation, l'attention sélective et le conflit.

⁸² Elizabeth Collins, « Sacrifice de soi et satisfaction conjugale », thèse de doctorat en psychologie, Québec, Université Laval, 2012, f. 13.

⁸³ *id.*

laisser libre cours à leurs sentiments. La menace que posent les édits de La Chienne est atténuée par la distance. Les contraintes diminuent, la communication se fait plus facilement. Il devient possible aux Cœurs Fendus de comprendre leur sentimentalité et de la partager. À des lieux du village où se concentre l'autorité de La Chienne, les Cœurs Fendus peuvent laisser naître l'amour et s'engager envers autrui. La Pie et Aigle Noir, par exemple, sont dans la montagne lorsqu'ils expriment pour la première fois leur amour d'abord verbalement, puis physiquement (CF, 6). Les hauteurs de la forêt Fendue offrent aussi au couple un abri lors de leur première relation sexuelle (CF, 75-76).

3.3.2 *Les amours dangereuses*

Si l'amour de La Pie et d'Aigle Noir surmonte les difficultés pour s'épanouir, le couple formé par Loup-Sans-Couronne et Blanche-Biche connaît une autre forme de tribulations amoureuses. En effet, les deux rebelles sont submergés et aveuglés par les sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Éblouie par son amour passionnel pour Loup-Sans-Couronne, Blanche-Biche perd sa candeur et ses repères moraux. Son jugement en est affecté et le sens de la justice lui échappe. Elle appuie son compagnon dans son désir de diriger les Cœurs Fendus en échange de leur soumission. Trop investie dans leur relation, la jeune femme disparaît dans l'ombre de celui qu'elle aime et se laisse guider par ses décisions et son charisme. Exaltée, Blanche-Biche devient dépendante⁸⁴ de son partenaire. Contrairement à La Pie, elle ne sacrifie pas son bonheur pour le bien de son partenaire, mais plutôt sa personne : elle se plonge elle-même dans un amour « excessif » et « masochiste »⁸⁵. Lorsque Loup-Sans-Couronne prend le pouvoir sur les Cœurs Fendus alors qu'ils fuient la forêt dans un désordre épouvantable, La Pie s'insurge contre la soumission de Blanche-Biche :

— Et tu l'appuies, Blanche-Biche? Tu appuies son désir de régner? De répéter ce que la reine t'a fait? Tu étais son espionne, sa délatrice, et elle t'a utilisée comme

⁸⁴ *Dictionnaire de français Larousse en ligne; définition du terme Dépendant*, [en ligne]. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/> [Site consulté le 1^{er} octobre 2013].

⁸⁵ Les sacrifices négatifs que l'un des membres du couple produit sont ici compris comme « les sacrifices de soi excessifs qui ne sont pas sollicités par celui qui les reçoit ». Elizabeth Collins, « Sacrifice de soi et satisfaction conjugale », thèse de doctorat en psychologie, Québec, Université Laval, 2012, f. 27.

un pion. C'est exactement ce que tu seras pour Loup-Sans-Couronne. Tu demeureras une fidèle observatrice du pouvoir...
— C'est ce que je désire. Je veux aider Loup-Sans-Couronne et les Cœurs Fendus! Je veux les guider sur le droit chemin! (CF, 138)

La jeune femme devient esclave autant de Loup-Sans-Couronne que de l'amour qu'elle éprouve pour lui : il règne sur elle autant que sur les membres de leur peuple. Ainsi, Blanche-Biche devient l'écho de son partenaire et démontre qu'elle est prête « à sacrifier sa vie et son identité à la relation »⁸⁶. Si leur couple a transcendé les obstacles qui empêchaient leur amour de voir le jour, Blanche-Biche et Loup-Sans-Couronne ont toutefois franchi une limite : celle de s'aimer au-delà de la raison. C'est la jeune femme qui en est le plus victime, car l'amour devient pour elle une perdition et une négation de soi.

Par les tribulations sentimentales de La Pie et Aigle Noir, le troisième angle proposé par *Les Cœurs Fendus* introduit le lecteur sensible aux romances complexes à une allégorie sentimentale. Cette lecture de mon roman ne décrit pas une utopie romanesque, mais bien une relation réaliste qui démontre les difficultés et les beautés de la vie de couple. Déchirés par des lois concrètes et des interdits tangibles punis de mort, les amants tentent de partager leur vie entre responsabilités et affection. Leur entêtement à outrepasser les édits de La Chienne mène le lecteur à travers un dédale amoureux tendu. Il est emporté par cet angle de lecture à la fois littéral et allusif, où se dessinent les tribulations amoureuses sous le couvert d'un soulèvement contre des édits injustes et des sacrifices dédiés à cette cause. Les tensions que vivent La Pie et Aigle Noir et qu'ils transmettent au lecteur par le récit sont celles d'un couple ordinaire évoluant au sein d'un contexte fantastique et allégorique.

3.4 *L'allégorie littérale : lecture pour adolescents et jeunes adultes*

Cette toile de fond tend à devenir plus littérale avec la quatrième et dernière lecture qui anime *Les Cœurs Fendus*. L'allégorie métaphysique cède sa place à une lecture jeunesse ou pour jeunes adultes, moins allusive, qui présente des situations de conflits et des personnages confrontés à des dilemmes concrets, presque réalistes malgré le

⁸⁶ Yvon Dallaire, *Psycho-Ressources; La bibliothèque de Psycho-Ressources*, [en ligne]. <http://www.psycho-ressources.com/bibli/couple-equilibre.html> [Site consulté le 1^{er} octobre 2013].

cadre dans lequel ils évoluent. Offrant une littérature réactive teintée de politique, d'histoires d'amour, d'amitié et de trahisons, les divers rebondissements des *Cœurs Fendus* captent l'attention des jeunes lecteurs et les tiennent en haleine, les poussant à se comparer aux personnages, à se questionner à travers eux et à se remettre en question. De fait, à un âge où de nouvelles émotions se développent et se décuplent, la lecture devient une activité d'apprentissage intense. À travers les allégories du roman, le jeune lecteur s'initie inconsciemment à une pluralité de sens différents, mais complémentaires, créés par les images que fait naître *Les Cœurs Fendus*. Selon Christiane Duchesne, « L'image écrite a tous les pouvoirs [...]. Le poids des mots ne coûte rien. Le rythme d'une phrase se dessine sans artifices. L'écriture sera toujours puissante à cause de ses gigantesques pouvoirs d'évocation et d'illustration »⁸⁷. À ce niveau de lecture littéral, tout est dans l'évocation. Le lecteur côtoie une œuvre qui offre différentes lectures; il la lit sur un seul plan, mais s'ouvre à d'autres possibilités, à une compréhension élargie, en effleurant les allégories qui se dissimulent derrière le sens textuel du roman. C'est le phénomène qui l'accompagne et le guide tout au long de mon roman.

3.4.1 S'engager, un apprentissage

Le roman *Les Cœurs Fendus* évoque une rébellion, un désaccord et une prise de position. Les personnages principaux s'opposent à un ordre imposé par un régime tyrannique. Ils refusent d'obéir à un système qui les brime socialement en instaurant une hiérarchie. C'est ce qu'exprime clairement La Pie lorsqu'elle confronte Chiot Rouge, affirmant qu'elle libérera les siens de l'emprise de la reine (CF, 53-57). L'oiselle, comme son amant, conteste la politique de la reine tout au long du récit. Si le jeune lecteur comprend cette résistance et l'importance qu'elle revêt pour les *Cœurs Fendus*, elle ne lui est pas imposée : « [...] les jeunes sont en quête de leçons de vie, pas d'œuvres moralisatrices, mais d'œuvres qui soulèvent le voile sur les mystères de l'existence, qui décrivent de façon juste les droits et devoirs de

⁸⁷ Christiane Duchesne, « Écrire pour les enfants : réflexions éparses sur un curieux métier », dans Hélène CHARBONNEAU [dir.], *Pour que vive la lecture*, Montréal, ASTED (collection Document & Bibliothèques), 1994, p.17.

chacun »⁸⁸. C'est ce que découvre le lecteur adolescent à travers *Les Cœurs Fendus*. Sans complètement saisir l'engagement social de La Pie et d'Aigle Noir, il découvre, à travers sa lecture, un enchevêtrement de valeurs que les personnages défendent avec véhémence. La teneur politique du roman se mêle à l'action incessante qui le tient en haleine. Le lecteur se laisse donc happer par le dynamisme et la volonté des personnages. Ainsi, il peut se questionner sur sa lecture, mais ses réflexions sont sans cesse reportées grâce à l'enchaînement rythmé des péripéties.

En plus d'être initié à des actes de rébellion par l'entremise des personnages principaux, le lecteur est enveloppé par l'action qui file rapidement sur les réflexions qui accompagnent l'insurrection des Cœurs Fendus. La succession des gestes et des décisions qui font progresser le récit est mise en avant-plan du roman. Par exemple, le lecteur est saisi par la suite des événements et les complications qu'ils entraînent lorsque La Pie, Aigle Noir et Loup-Sans-Couronne choisissent de s'opposer à la reine en ne se présentant pas devant elle au lendemain de leur punition dans la montagne (CF, 19-26), ou encore lorsqu'a lieu la fuite clandestine d'Aigle Noir de la prison du village après y avoir été enfermé par un sbire de La Chienne (CF, 35-48). Le travail réflexif des personnages et les solutions équitables qu'ils envisagent, moins exposés, lui seraient donc moins évidents. Sans être imperméable aux multiples significations du texte, la profondeur de celui-ci lui apparaîtrait de façon diffuse, le récit défilant sous les yeux du jeune lecteur et retenant son attention par ses nombreuses péripéties, car « [...] Les jeunes ont aussi un goût extrême pour l'intensité dramatique, pour l'émotion qui nourrit leur sensibilité, pour une action mouvementée, pleine de rebondissements, de suspense et de mystères. Il faut que les choses bougent »⁸⁹. Les émotions exprimées par les personnages, leurs impulsions, leurs angoisses et leurs façons d'y échapper sont autant de raisons pour le jeune lecteur de suivre les aventures des protagonistes. Happé par le sens concret des situations dans lesquelles sont projetés les personnages, il peut prêter moins d'attention à l'engagement idéologique de ceux-ci sans toutefois l'ignorer complètement.

⁸⁸ Hélène Charbonneau, « Les livres pour la jeunesse et les lecteurs », dans Hélène CHARBONNRAU, [dir.], *Pour que vive la lecture*, Montréal, ASTED (collection Document & Bibliothèques), 1994, p.22.

⁸⁹ Hélène Charbonneau, « Les livres pour la jeunesse et les lecteurs », dans Hélène CHARBONNRAU, [dir.], *Pour que vive la lecture*, Montréal, ASTED (collection Document & Bibliothèques), 1994, p. 26.

3.4.2 L'amour par la lecture

Les diverses péripéties qui caractérisent *Les Cœurs Fendus* convergent toutes vers des thèmes qui touchent la réalité des lecteurs adolescents ou jeunes adultes. Or, si l'allégorie plane devant leurs yeux, les thématiques du roman sont filtrées par un voile littéral, ce qui peut contribuer à les ramener à leurs propres expériences des sentiments.

Les idylles qui unissent les deux couples du roman prennent une grande importance dans le récit. Initiation du jeune lecteur à l'engagement amoureux, le roman présente l'évolution de relations intimes marquées par des émotions vives et intenses. Sous la forme d'une lutte pour demeurer ensemble, les couples rebelles doivent surmonter leurs craintes et leur ignorance de la sentimentalité : tels des adolescents maladroits, ces quatre personnages apprennent à aimer et à exprimer cet amour, à le faire éprouver à autrui. Le lecteur adolescent ou jeune adulte se laisse ainsi entraîner par le tourbillon des sentiments des personnages auxquels il est sensible, car leurs relations amoureuses lui paraissent concrètes. Il se reconnaît dans leurs rapprochements timides, suit avec attention le drame qui définit l'amour impossible de La Pie et de son compagnon et celui, excessif, de Loup-Sans-Couronne et de sa douce. Il en résulte que le jeune lecteur saisit l'allégorie des difficultés de l'expression des sentiments amoureux par l'entremise des faits et gestes des personnages : l'embarras éprouvé à exprimer son affection et l'effort nécessaire pour ne pas se refermer sur soi dans un égocentrisme individuel lui apparaissent, encore une fois, de façon diffuse. En effet, le lecteur adolescent lit les subtilités du roman à travers un voile littéral. La critique sociale est présente, mais se fait discrète au profit du reflet de sa réalité adolescente. Ainsi, selon Hélène Charbonneau, « Il n'est donc pas nécessaire de décrire platement le quotidien pour relater la réalité »⁹⁰ : si le thème de l'engagement amoureux est abordé dans un environnement instable et irréel dans mon roman, il n'en est pas moins tiré du quotidien du lecteur. Malgré sa lecture littérale, il mûrit des réflexions issues de ce thème; bien que moins métaphysiques que ne le permet la pluralité des sens du roman, elles font découvrir au lecteur jeunesse ou jeune adulte

⁹⁰ Hélène Charbonneau, « Bilan d'une décennie québécoise », dans Hélène CHARBONNRAU, [dir.], *Pour que vive la lecture*, Montréal, ASTED (collection Document & Bibliothèques), 1994, p. 36.

une nouvelle profondeur littéraire. Il en va de même pour les relations qu'il entretient avec autrui.

3.4.3 Question de fraternité

Les relations que développent La Pie et Aigle Noir avec leurs premiers acolytes, puis, avec les Cœurs Fendus qui se joignent à leur soulèvement, revêtent une certaine importance pour le lectorat jeunesse. Elles lui permettent de confronter ses connaissances et son expérience du réel en amitié à celles des personnages, « points de comparaisons valables et enrichissants »⁹¹ pour lui. Les difficultés qu'éprouvent les Cœurs Fendus à se lier les uns aux autres et leur asociabilité se retrouvent dans le roman, créent de l'action et font progresser le récit, ce qui contribue à y faire adhérer le lecteur jeunesse. Cette littéralité n'écarte pas complètement la critique sociale, qui s'insinue dans son esprit et lui laisse entrevoir de façon subtile la possibilité d'une lecture plus profonde. Pour le jeune lecteur, le récit n'est donc pas moralisateur : il présente des comportements à adopter ou à rejeter à travers l'apprentissage même des Cœurs Fendus et du quatuor rebelle. Pour cette raison, la trahison de Loup-Sans-Couronne, qui renie tout ce que La Pie et Aigle Noir ont créé, apparaît d'abord comme un autre rebondissement inattendu, plutôt que comme une mutinerie politique, angle de lecture qui se fait plus ténu pour le lecteur jeune adulte ou adolescent. Celui-ci est sensible à la fourberie du Loup, puisque l'amitié fait partie de son quotidien. Le mépris que démontre Loup-Sans-Couronne face à celle-ci reflète donc un modèle négatif à délaissier au profit de la loyauté. L'assassinat de La Pie ne met que plus d'accent sur les conséquences de l'acte de Loup-Sans-Couronne, tout comme l'abattement qui s'empare d'Aigle Noir après le meurtre. Le jeune lecteur se reconnaît ainsi dans le miroir que lui offre le roman : ses propres connaissances de l'amitié et de l'amour tendent à correspondre aux valeurs véhiculées par le récit, bien qu'elles soient enrobées d'une série d'actions qui contribuent à capter son attention tout au long du récit. Cela crée un effet d'entraînement dans la lecture qui mène à une ouverture plus métaphysique. Sans s'imposer aux yeux du lecteur jeunesse, la

⁹¹ Hélène Charbonneau, « Les livres pour la jeunesse et les lecteurs », dans Hélène CHARBONNRAU, [dir.], *Pour que vive la lecture*, Montréal, ASTED (collection Document & Bibliothèques), 1994, p.22.

pluralité de sens du roman ponctue ce dernier. Le lecteur adolescent ou jeune adulte y est indirectement initié, sans en être pénétré entièrement.

Bref, « Les romans pour adolescents tendent à être le reflet senti de la jeunesse, des préoccupations des adolescents, mais sont aussi des vecteurs de valeurs qui présentent des personnages en modèles aux lecteurs [...] »⁹². La littérature représente donc une forme d'enseignement et d'initiation. C'est aussi un moyen d'apprentissage où l'observation et l'imagination tiennent un rôle important. Le dernier angle de lecture des *Cœurs Fendus* s'oppose par sa littéralité aux lectures plus métaphysiques du roman. Cependant, chacun des sens qui approfondissent le récit est lié aux autres et se découvre, par filaments, au lecteur adolescent ou jeune adulte.

⁹² Marie Fradette, « De la jambe poilu au nombril percé; le roman québécois pour adolescentes de 1940 à 2000 », thèse de doctorat en littérature québécoise, dans le catalogue Archimède Thèse via le groupe Ariane 2.0, 2006, Québec, Université Laval, f. 133.

Conclusion

L'allégorie : lecture méandreuse et polysémique

Au terme de cet essai, il est possible d'affirmer que l'allégorie continue permet une lecture plurivoque d'une œuvre. En effet, si une œuvre allégorique est lue dans un ordre de foliotage prédéfini qui fait se succéder les chapitres, le lecteur louvoie d'une lecture à l'autre, transporté par les différents affluents qu'un récit allégorique peut offrir. Son interprétation du récit n'est pas de tout repos, car elle est confrontée à ses différents courants.

Loin d'entrer en conflit les uns avec les autres, les différents sens issus d'une lecture allégorique se complètent pour apporter plus de profondeur à l'œuvre. C'est ce phénomène qui donne tout son intérêt à *La Psychomachie* de Prudence, à *Béatrice et Virgile* de Yann Martel ainsi qu'à mon propre roman, *Les Cœurs Fendus*.

De fait, l'allégorie révèle plusieurs dimensions du poème d'inspiration liturgique de Prudence. Le récit est introduit par une parabole théologique annonçant une thématique religieuse axée sur les croyances chrétiennes de l'auteur et ses protagonistes, les Vertus, prêchent par le respect dû au culte de Dieu. Or, l'enseignement qu'elles prodiguent s'appuie sur les valeurs qu'elles représentent et encouragent à adopter : le texte n'exploite donc pas qu'une avenue biblique, mais comporte également des allures moralisantes. En effet, sous l'égide du Christ, les Vertus affrontent la furie des Vices tout en prônant les vertus chrétiennes, la pureté et la droiture. Elles défendent ainsi avec véhémence les croyances liées au culte de Dieu. Les Vertus militent pour sa grandeur et bataillent violemment afin d'en vaincre les ennemis.

Indissociables et pourtant indépendants les uns des autres, ces trois angles de lecture font du récit lyrique de Prudence une allégorie continue. Le poème présente une pluralité de sens et se prête de ce fait à plusieurs interprétations qui débordent le plan littéral.

Un phénomène semblable se produit sous la plume de Yann Martel, alors que les différents niveaux d'interprétation de son œuvre se croisent et s'exacerbent mutuellement tout au long du récit, qui comporte plus d'une narration. En effet, sous

le couvert de la reconquête et de la reprise de possession d'un homme sur lui-même, l'auteur du roman *Béatrice et Virgile* présente sa propre hypothèse de lecture concernant l'allégorie. À travers la voix d'Henri l'Hôte, son alter ego de papier, Martel propose sa définition de l'allégorie; définition à la fois source de l'échec personnel et objet de la réconciliation de son personnage principal avec lui-même. Cette dernière se fait parallèlement aux découvertes que l'écrivain fictif fait sur le taxidermiste et son récit. Ainsi, la première narration extradiégétique et hétérodiégétique mène le lecteur réel à un nouvel écho du roman *Béatrice et Virgile*. Ce nouveau regard porté sur l'œuvre se poursuit au sein du deuxième niveau de narration, intradiégétique et homodiégétique, où le lecteur croit d'abord lire la simple histoire d'un singe et d'une ânesse. Puis, il réalise le drame qui écrase Béatrice et Virgile : l'extermination de leur race, l'annihilation des animaux à force de violence et de persécutions. Une lecture plus sombre du récit animalier lui révèle enfin l'Holocauste. Le lecteur en vient donc progressivement à saisir l'horreur de la Shoah et s'initie à la mémoire collective qui y est liée. Ainsi, les angles de lecture permis par le deuxième niveau narratif se recoupent et s'appuient. Ils exposent de ce fait la réalité et la vérité issues du récit de *Béatrice et Virgile*.

Le roman de Yann Martel, grâce aux voiles de l'allégorie, comporte plusieurs dimensions complémentaires, toutes investies par la pluralité de sens qui caractérise l'allégorie continue.

À l'image des deux œuvres précédentes, *Les Cœurs Fendus* offre à travers la figure allégorique plusieurs lectures et interprétations de son récit. De fait, *Les Cœurs Fendus* se lit d'abord comme une allégorie politique présentant sous un jour favorable le changement et l'amélioration d'un régime politique. Par la quête de liberté et d'égalité des personnages principaux, le lecteur aborde le récit sous un angle socio-politique. De cette première lecture, il est amené à saisir, par la rébellion des Cœurs Fendus, le sens philosophique du roman, qui l'interroge sur la réelle égalité des droits et libertés des membres d'une communauté basée sur l'autonomie et l'autogestion. Les lectures politique et philosophique des *Cœurs Fendus* s'entremêlent et s'approfondissent. Grâce à la ligne conductrice qui les unit, l'amour d'Aigle Noir et de La Pie, elles entraînent le lecteur vers la troisième avenue possible du roman,

l'allégorie sentimentale. Les tribulations amoureuses guident ainsi le lecteur à travers les difficultés des relations de couple, qu'elles soient dysfonctionnelles, comme celle de Loup-Sans-Couronne et Blanche-Biche, ou fonctionnelles, comme celle de La Pie et Aigle Noir. L'évolution de la sentimentalité des Cœurs Fendus amène également le lecteur à se questionner sur le partage des sentiments entre les membres d'un peuple. Ces trois lectures combinées apportent leur lot d'actions, de rebondissements, d'intrigues et de suspenses au roman, tout en recelant une pluralité de sens. Cet amalgame d'aventures et de subtilités permet aux lecteurs adolescents et jeunes adultes une initiation à l'allégorie via différentes lectures et différents angles qui divisent et permettent d'explorer *Les Cœurs Fendus*.

Les différents sens qui animent *Les Cœurs Fendus* s'entrecroisent donc tout au long du récit, s'appuient, se renforcent et tissent la toile de l'histoire, car ils sont alimentés par la figure de l'allégorie continue.

Trois époques distinctes, trois écrivains, trois œuvres qui ont en commun l'allégorie continue. Ces trois récits si peu semblables sont marqués par une polysémie qui leur donne un caractère multidimensionnel. Se divisant en plus d'un angle, plus d'un sens et parfois plus d'une narration, menant également à plus d'une interprétation de leur contenu, ces textes captent l'attention du lecteur pour l'entraîner dans une expérience de lecture riche et dynamique, non linéaire, houleuse et tout en méandres. Si cette polysémie s'est transformée pour mieux traverser les ans et les siècles, à chaque époque lui a correspondu un public. Il serait intéressant de se pencher sur celui-ci, puisque si le lecteur d'œuvres allégoriques est demeuré, au fil du temps, fidèle à l'allégorie continue. Serait-ce parce qu'il a lui aussi évolué pour mieux s'adapter à des lectures multidimensionnelles toujours plus complexes? Se serait-il mué en lecteur-spécialiste particulièrement sensible aux différents niveaux de lecture offerts par tous les types de récits revêtant le manteau de la figure allégorique? Une étude plus approfondie permettrait peut-être de mettre à jour un nouveau type de lecteur; un lecteur capable de porter un regard neuf, sans aucune barrière, sur l'allégorie continue.

Bibliographie

Monographies

Textes et analyses théoriques

Recueils de textes de théorie, plusieurs auteurs :

- CHARBONNEAU, Hélène [dir.], *Pour que vive la lecture : littérature et bibliothèques pour la jeunesse*, Montréal, ASTED (Collection Documentation et Bibliothèques), 1994, 241 p.
- DIDIER, Béatrice [dir.], *Corps écrit 18 : L'allégorie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, 160 p.
- GARDES-TAMINE, Joëlle, *L'allégorie, corps et âme : entre personnification et double-sens*, Aix-en-Provence, Publication de l'Université de Provence, 2002, 250 p.
- PÉPIN, Jean, *La tradition de l'allégorie de Philon d'Alexandrie à Dante*, Paris, Études Augustiniennes (Études historiques), 1987, 382 p.
- PICOCHÉ, Jacqueline et Jean-Pierre ROLLAND, *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Le Robert (collection Les Usuels), 2009, 843 p.

Textes continus, un seul auteur :

- GENETTE, Gérard, *Discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil (collection Poétique), 2007, 439 p.
- PARRET, Herman, *Le sublime du quotidien*, Paris, Éditions Hadès-Benjamins (actes sémiotiques), 1988, 279 p.
- VAN DYKE,Carolynn, *The fiction of truth: structures of meaning in narrative and dramatic allegory*, Ithaca (NY, États-Unis), Cornell University Press, 1985, 317 p.

Textes de création et d'études

Romans allégoriques :

- BACH, Richard, *Jonathan Livingston le goéland*, Paris, Éditions Flammarion (Librio texte integral), 1994, 96 p.
- BUNYAN, John, *The pilgrim's progress*, Toronto, New American Library, 1964, 300 p.
- DE LORRIS, Guillaume, *Le roman de la Rose*, Paris, Éditions Gallimard, 1984, 406 p.
- LA FONTAINE, Jean de, *Fables*, Paris, Éditions Garnier Frères, 1960, 466 p.
- MARTEL, Yann, *Béatrice et Virgile*, Montréal, Éditions XYZ, 2010, 218 p.
- MARTEL, Yann, *Histoire de Pi*, Paris, Éditions Gallimard (Folio), 2005, 448 p.
- MUDIMBE, Valentin- Yves, *Entre les eaux*, Paris, Présence Africaine, 1973, 189 p.
- ORWELL, George, *La république des animaux*, Paris, Gallimard, 1964, 155 p.

- PRUDENCE, *La Psychomachie : texte, traduction, commentaire avec une introduction historique*, type de travail éditorial par Maurice Lavarenne, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1933, 270 p.
- PRUDENCE, *Tome III : La Psychomachie et Contre Symmaque*, type de travail éditorial par Jean-Louis Charlet et Pierre Fabre, Paris, Les Belles Lettres (coll. Université de France), 2002, 223 p.
- SPIEGELMAN, Art, *Maus : Un survivant raconte*, Paris, éditions Flammarion, 1998, 295 p.
- VIRGILE, *L'Énéide*, Paris, Albin-Michel, 2013, 432 p.
- VOLTAIRE (AROUET), François-Marie, *Candide, ou l'optimiste*, New-York, Prentice-Hall, inc., 1929, 210 p.

Documentaires historiques :

- BERNADAC, Christian, *L'Holocauste oublié*, Montréal, Éditions Presses Sélect Ltée, 1980, 413 p.
- D.KASSOW, Samuel, *Qui écrira notre histoire?: Les archives secrètes du ghetto de Varsovie*, Villeneuve-d'Ascq, Éditions Grasset, 2011, 596 p.

Analyses de textes religieux :

- DEROCHE, François, *Le Coran*, Paris, Presse universitaire de France (coll. Que sais-je), 2009, 127 p.
- MUSSET, Jacques, *Le livre de la Bible : l'Ancien Testament*, Paris, Gallimard jeunesse (coll. Découverte cadet), 2003, 505 p.

Textes religieux :

- *La Bible Ancien Testament T.01*, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1990, 200 p.
- *La Bible Ancien Testament T.02*, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1990, 200 p.
- BLACHÈRE, Régis, *Le Coran*, Paris, Presse universitaire de France, 1966, 126 p.
- JEAN, LUC, MARC et MATHIEU, *Bonnes Nouvelles Aujourd'hui : Le Nouveau Testament en français courant*, Montréal, Société Biblique Canadienne, 1986, 626 p.
- LENHARDT, Pierre, *La Torah oral des pharisiens : texte de la tradition d'Israël*, Paris, Éditions du Cerf (Service biblique Évangile et vie), 1990, 113 p.

Médiagraphie

Médiagraphie ayant trait à l'allégorie

- COPELAND, Rita and Peter T. STRUCK, *Cambridge Companion: Cambridge Companion to Allegory*, [en ligne]. <http://universitypublishingonline.org.ezproxy.bibl.ulaval.ca/cambridge/companions/> [Site consulté le 1er juin 2013].

- *Encyclopédie Universalis : l'allégorie*, [en ligne]. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/allégorie/> [Site consulté le 29 mai 2013].
- LABEYE, Thomas, « Mythes et allegories: autour des imaginaires mythiques », dans Groupe de recherche FEC, *Folia Electronica Classica*, [en ligne]. <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/fe/04/labeye.html#Lamythologie> [Site consulté en ligne le 29 mai 2013].
- *Larousse Encyclopédie en ligne*, [en ligne]. <http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/all%C3%A9gorie/19997> [Site consulté en ligne le 29 mai 2013].
- *Larousse Dictionnaire en français en ligne, définition du terme Philosophie* [en ligne]. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/philosophie/60268> [Site consulté en ligne le 18 août 2013].
- *Larousse Dictionnaire en français en ligne, définition du terme Politique* [en ligne]. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/politique/62189> [Site consulté en ligne le 18 août 2013].
- *Larousse Dictionnaire en français en ligne, définition du terme Communisme* [en ligne]. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/communisme/17572> [Site consulté en ligne le 18 août 2013].

Médiagraphie ayant trait à la littérature jeunesse et adolescente

- FRADETTE, Marie, « De la jambe poilu au nombril percé; le roman québécois pour adolescentes de 1940 à 2000 », thèse de doctorat en littérature québécoise, dans le catalogue Archimède Thèse via le groupe Ariane 2.0, 2006, Québec, Université Laval, 211 f.⁹³
- TURIN, Joëlle, « La littérature de jeunesse et les adolescents », dans le groupe de recherche BBF, 2003, n° 3, p. 43-50 [en ligne]. <http://bbf.enssib.fr/> [Site consulté le 14 août 2013].
- WALLER, Alison, « Constructing adolescence in fantastic realism », dans le catalogue MyiLibrary via le groupe de recherche Ariane 2.0, New York, éditions NY (coll. Routledge), 2009, 220 p. [en ligne]. <http://lib.myilibrary.com.ezproxy.bibl.ulaval.ca/> [Site consulté le 14 août 2013].

Médiagraphie ayant trait à la Psychomachie

- *Encyclopédie Universalis : La Psychomachie*, [en ligne]. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/psychomachie/> [Site consulté le 29 mai 2013].

Médiagraphie ayant trait à la Shoah

- *Centre commémoratif de l'Holocauste à Montréal*, [en ligne]. <http://www.mchm.ca/> [Site consulté le 11 juillet 2013].

⁹³ Cette thèse de doctorat a été consultée via Ariane et le portail sur lequel elle est accessible.

- *Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales; Lexicographie : Persécution*, [en ligne]. <http://www.cnrtl.fr/> [Site consulté le 30 juillet 2013].
- *Dictionnaire de français Larousse en ligne; définition du terme Propagande*, [en ligne]. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/> [Site consulté le 11 juillet 2013].
- *Enseigner l'Histoire de la Shoah; Étude de cas : le ghetto de Varsovie*, [en ligne]. <http://www.enseigner-histoire-shoah.org/> [Site consulté le 26 juillet 2013].
- *Mémorial de la Shoah : Musée, centre de la documentation*, [en ligne]. <http://www.memorialdelashoah.org/index.php/fr/> [Site consulté le 9 mai 2013].
- *Oxford Dictionary: the world's most trusted dictionaries; the definition of Nazi salute*, [en ligne]. <http://oxforddictionaries.com> [Site consulté le 7 mai 2013].
- *United States Holocaust Memorial Museum, Encyclopédie Multimédia de la Shoah: La propagande nazie*, [en ligne]. <http://www.ushmm.org> [Site consulté le 7 mai 2013].
- *Voir et Transmettre*, [en ligne]. <http://voir-et-transmettre.fr/> [Site consulté le 9 mai 2013].

Médiagraphie ayant trait aux relations intimes

- BOUCHARD, Geneviève, « Nature et répercussions des stratégies d'adaptation au sein des relations conjugales », thèse de doctorat en psychologie, Québec, Université Laval, 1997, 132 f.⁹⁴
- COLLINS, Elizabeth, « Sacrifice de soi et satisfaction conjugale », thèse de doctorat en psychologie, Québec, Université Laval, 2012, 84 f.
- DALLAIRE, Yvon, *Psycho-Ressources; La bibliothèque de Psycho-Ressources*, [en ligne]. <http://www.psycho-ressources.com/bibli/couple-equilibre.html> [Site consulté le 1^{er} octobre 2013].
- *Dictionnaire de français Larousse en ligne; définition du terme Dépendant*, [en ligne]. <http://www.larousse.fr/dictionnaires/> [Site consulté le 1^{er} octobre 2013].
- GUAY, Stéphane, « La communication chez les jeunes couples : méthode d'évaluation, liens avec l'ajustement conjugal ultérieur et prédicteur d'amélioration des habiletés », thèse de doctorat en psychologie, Québec, Université Laval, 2001, 134 f.

Périodiques et revues scientifiques

Périodiques électroniques

- GRAINGER, James, *Quill & Quire ; Béatrice et Virgile, by Yan Martel*, [en ligne]. <http://www.quillandquire.com> [Site consulté le 8 août 2013].

⁹⁴ Les thèses de doctorats ou les mémoires de maîtrise présentés dans cette section ont été consultés via Ariane et les portails sur lesquels ils sont accessibles.

Périodiques Scientifiques

- BUREAU, Bruneau, « L'utilisation de la Bible dans la Psychomachie de Prudence », dans *Vita Latina*, vol. 168, n° 168 (année 2003), p. 94-124.
- GOSSEREZ, Laurence, « Le combat de Sobrietas contre Luxurias, miroir de La Psychomachie (Psy, 310 à 453) », dans *Vita Latina*, vol. 167, n° 167, (année 2002), p.66-79.